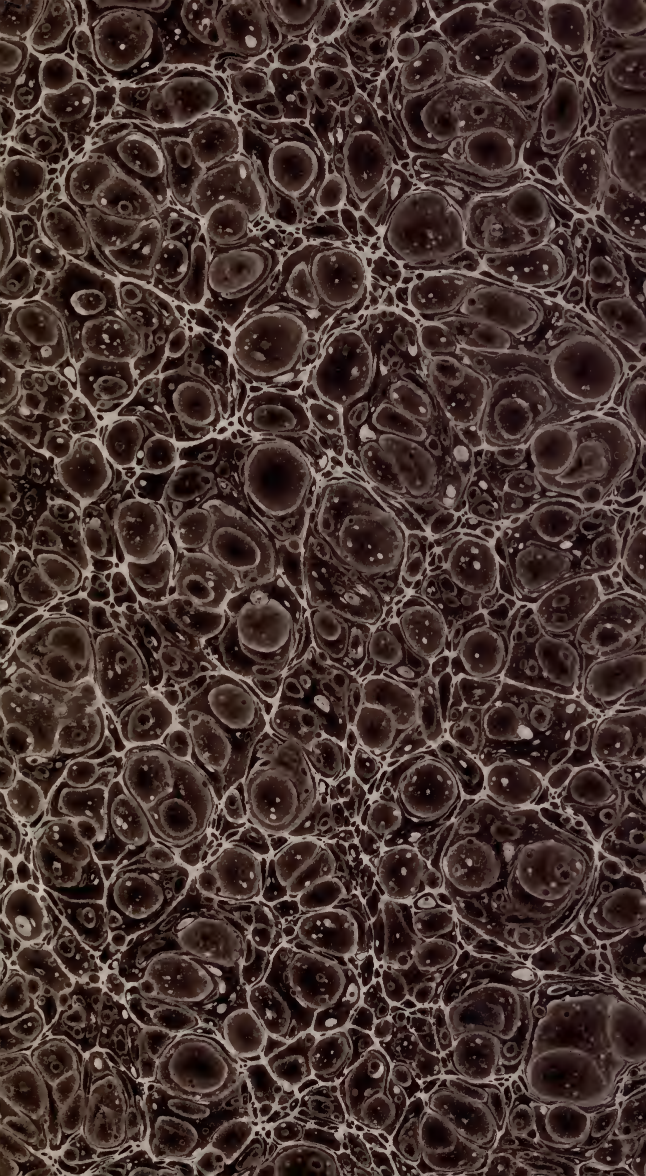



Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid
BMC





Colomb saluant la terre de San Salvador

Histoire

des Découvertes et Conquêtes

de

L'AMÉRIQUE

par

l'abbé C...



Limoges





des Découvertes et Conquêtes

DE

L'AMERIQUE



PAR

L'Abbé L...



Hospitalité d'un Canadien.

Limoges

Barbou frères

EDITEURS

HISTOIRE

DES

DÉCOUVERTES ET CONQUÊTES

DE L'AMÉRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction.

La navigation et la construction des vaisseaux étant deux arts compliqués, il a fallu nécessairement aux hommes l'expérience de bien des siècles pour les porter à un certain degré de perfection. Dès qu'ils eurent acquis les connaissances suffisantes pour se hasarder sur les mers, ils établirent entre eux des communications auxquelles on donna le nom de *commerce*, parce qu'il en résultait un trafic et des échanges. La correspondance entre les nations augmenta au fur et à mesure que le contact entre elles fit naître de nouveaux besoins.

La soif des richesses fut le premier mobile qui fit entreprendre de longs voyages. Le trafic devint une source de découvertes ; il ouvrit des mers inconnues, il pénétra dans de nouvelles régions, et contribua plus qu' aucune autre cause, à faire connaître aux hommes la nature et la production des différentes parties du globe que nous habitons.

Il n'entre point dans le plan de notre ouvrage de faire l'historique de la navigation des peuples de l'antiquité ; nous nous bornerons à donner quelques renseignemens sur leurs connaissances nautiques.

Ce qui nous semble aujourd'hui les principes fondamentaux et les premiers élémens de la science maritime, leur était inconnu.

Ils connaissaient, il est vrai, la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer, mais ils ignoraient l'admirable vertu qu'il a d'indiquer les pôles du monde.

Privés du secours de ce guide fidèle, qui conduit aujourd'hui nos pilotes avec certitude sur un océan immense, dans la nuit la plus obscure, à travers la densité des nuages ; n'ayant d'autre méthode pour diriger leur course, que celle d'observer le soleil et les étoiles, leur navigation devenait incertaine, timide, n'osant perdre la terre de vue, longeant les côtes, exposés continuellement à tous les obstacles et à tous les dangers de l'ignorance; employant un temps considérable pour faire des voyages que l'on achève aujourd'hui en peu de jours.

Les Phéniciens sont les premiers, parmi les peuples

de l'antiquité, qui se soient adonnés avec ardeur à l'art de la navigation. Ce furent eux qui osèrent franchir pour la première fois le détroit de Gadès (Gibraltar), et qui visitèrent les côtes occidentales de l'Espagne et de l'Afrique.

Exempts de superstition, ils pouvaient s'allier sans scrupule et sans répugnance avec les autres nations. La pauvreté du sol de leur patrie les rendait naturellement enclins au commerce; aussi fut-il l'unique et seul objet de leur politique et de leurs lois.

La nature, qui avait jeté ce peuple sur une côte aride, entre la Méditerranée et la chaîne du Liban, semblait l'avoir séparé en quelque sorte de la terre pour lui apprendre à régner sur les eaux. La pêche lui enseigna l'art de la navigation. Le *murex*, fruit de la pêche, lui donna la pourpre. Le sable de ses rivages lui fit trouver le secret du verre. Heureux ce peuple de n'avoir presque rien reçu de la nature, et de s'être placé, par son génie et son travail, au premier rang dans l'histoire des nations.

La république de Carthage devint bientôt une redoutable rivale de l'opulente Tyr, et l'emporta sur elle par ses richesses et sa puissance; mais il paraît qu'elle ne chercha point à partager avec les Phéniciens le commerce de l'Inde. Les Phéniciens s'en étant exclusivement emparés, les Carthaginois renoncèrent au commerce de l'Orient, et étendirent principalement leur navigation vers l'Occident et le Nord.

Quoiqu'il en soit de ces opinions qui ont occupé

long-temps les loisirs des cosmographes et des historiens, il paraît certain toutefois que les Carthaginois et les Phéniciens, jaloux de leur prospérité mercantile, cachaient avec soin leurs découvertes et leur navigation, puisque les Grecs, le peuple alors le plus civilisé du monde, regardaient comme des récits amusans et fabuleux, ce que l'on disait des contrées fréquentées par les Phéniciens. Les Grecs ne connaissaient aucune partie du globe au-delà de la Méditerranée. Ce ne furent que les vastes découvertes d'Alexandre qui leur ouvrirent enfin les yeux, et encore ses grandes expéditions lui attirèrent-elles les attiques plaisanteries du peuple grec et même de ses philosophes.

Les Romains firent encore moins de progrès dans la navigation que les Grecs. On ne trouve point, dans toute l'histoire romaine, un seul événement qui prouve qu'ils regardassent la navigation sur un autre pied que celui d'un instrument qui pouvait leur servir à étendre leurs conquêtes; seulement lorsqu'ils furent maîtres du monde, et que les victoires de leurs armées leur firent prendre goût pour les objets de luxe qui venaient de l'Orient, alors le commerce de l'Inde s'étendit, et ils commencèrent à naviguer dans des mers qu'ils n'avaient jamais connues.

Lorsque, par suite de terribles convulsions, l'empire romain fut envahi par les Barbares, les sciences et les arts s'éteignirent; la navigation et le commerce qui en est la suite, passèrent aux républiques de Venise, de Gènes et de Pise.

La noblesse d'Europe, dans la pieuse mais destructive expédition des croisades, emprunta des Grecs et des Arabes cet amour du merveilleux, cette tendance aux idées chevaleresques, d'où surgirent plus tard tant d'entreprises qui devaient élargir le monde, et chercher dans un nouvel hémisphère le moyen de satisfaire ses goûts dispendieux.

Plusieurs aventuriers s'étaient introduits dans les contrées de l'Asie, et en avaient rapporté des choses extraordinaires. Parmi ceux-ci, les plus remarquables sont Marco Paolo, gentilhomme vénitien, qui visita l'Asie et les Indes en 1269, et l'anglais Jean Mandeville, en 1332.

Les choses étranges rapportées par ces deux voyageurs éveillèrent tout-à-coup l'esprit des peuples, et tournèrent tous les regards vers ces contrées lointaines, dont ils faisaient de si admirables descriptions.

Une des plus heureuses découvertes vint justement alors coïncider avec cet amour des pays lointains qui se développait en Europe. Ce fut celle de la boussole, par Flavio Gioja, citoyen de la ville d'Amalfi, dans le royaume de Naples.

Cette merveilleuse invention ouvrit à l'homme l'empire de la mer.

Les premiers résultats que de hardis navigateurs obtinrent de ce nouveau mode de naviguer, fut la découverte des Canaries ou îles *Fortunées*, faite par les Espagnols, dont les Phéniciens avaient eu connaissance. Mais il était réservé aux Portugais de frayer

la route qui conduisit à la découverte d'un nouveau monde.

Henri, fils de Jean Ier, roi de Portugal, fut le seul prince qui prit des mesures sages pour obtenir d'heureux résultats dans les courses qu'on projetait. Il avait accompagné son père dans une expédition contre les Maures. A Ceuta, on lui fit mille récits étranges sur les côtes de Guinée, et sur d'autres pays entièrement inconnus aux Européens. Il se persuada bientôt que d'importantes découvertes pourraient être faites par les navigateurs qui suivaient les côtes occidentales de l'Afrique. A son retour en Portugal, il poursuivit le cours de ses recherches, que le hasard avait commencées. Il quitta la cour, et s'établit à Sagre, ville des Algarves; là, entouré de savans, il s'adonna avec ardeur à l'étude de toutes les sciences qui ont quelque rapport avec l'art de la navigation. Il eut beaucoup de part à l'invention de l'astrolabe, et ne tarda pas à connaître tout ce que les anciens savaient en géographie et en astronomie. Le résultat de ces études fut la ferme conviction qu'on pouvait faire le tour de l'Afrique, et qu'il était possible d'arriver dans l'Inde en longeant les côtes.

Le but que se proposait le prince Henri était d'arriver au cœur de l'Asie par une route large et facile, en tournant autour de l'Afrique; d'amener le commerce de l'Orient dans cette nouvelle voie qu'il aurait ouverte, et de verser sur son pays les flots d'or que ce commerce apportait à l'Europe.

L'humanité doit d'autant plus savoir de gré des efforts du prince Henri, qu'il avait à combattre l'ignorance et les préjugés du temps. Les matelots craignaient de s'aventurer loin des côtes et de perdre la terre de vue; ils ne pouvaient considérer sans effroi l'horizon immense, et les espaces inconnus de l'Atlantique. Ils s'obstinaient dans la vieille croyance que la terre, à l'équateur, était environnée d'une zône torride, qui séparait les deux hémisphères par des régions impossibles à franchir; ils croyaient que celui qui aurait doublé le cap Bojador, ne pourrait jamais revenir.

Grâce à la persévérance du prince, le cap Bojador fut doublé; la région des tropiques fut traversée, et dépouillée de ses prestiges et de ses terreurs; une grande partie des côtes d'Afrique fut explorée, depuis le cap Blanc jusqu'au cap Vert; le cap Vert fut découvert ainsi que les Açores.

Afin de s'assurer la possession paisible de toute l'étendue de ce pays, le prince obtint du pape une bulle, qui investissait le royaume de Portugal de la souveraineté de toutes les terres qui pourraient être découvertes dans l'Océan Atlantique, sans en excepter l'Inde.

Le bruit des découvertes des Portugais retentit dans le monde entier. Les savans, les curieux, les aventuriers, accoururent à Lisbonne, et s'engagèrent à l'envi dans les différentes expéditions qu'on y préparait sans relâche.

CHAPITRE II.

Colomb. — Son arrivée en Portugal. — Premier voyage. — Arrivée en Espagne.

Au nombre de ces jeunes gens à imagination ardente, attirés à la cour de Portugal par la renommée des découvertes de cette nation, était le jeune Christophe Colomb, en italien *Colombo*, né en 1435, à *Savonne*, ou, suivant une version plus exacte, au petit village de *Gogoteto*, dans la rivière de Gènes.

Bien qu'un grand nombre de familles patriciennes revendique aujourd'hui sa parenté, en lui donnant une illustre origine, Christophe était fils d'un pauvre tisserand, appelé Domenico, et de Suzanne Fontana-Rossa. Il était l'aîné de quatre enfans, dont deux frères, Bartolomeo et Giacomo, ou Diego comme disent les Espagnols, et d'une sœur, qui épousa un homme obscur, nommé Giacomo Bavarello.

Il n'est peut-être point indigne de l'histoire de tracer le portrait, et de donner quelques détails sur l'homme illustre qui ouvrit un nouveau monde à l'espèce humaine. Voici la description que ses contemporains nous ont laissée de sa personne : Christophe Colomb était grand, bien fait, musculeux; ses ma-

nières étaient distinguées et son maintien noble. Il avait le visage long, bien proportionné, mais taché de rousseurs et un peu coloré, le nez aquilin, la bouche un peu grande, de petits yeux gris qui étincelaient dans l'occasion ; toute sa personne était empreinte d'un certain air d'autorité.

Ses cheveux, blonds dans sa jeunesse, ne tardèrent pas à grisonner dans sa vie agitée et pleine de soucis ; à trente ans il les avait tout-à-fait blancs. Il était fort sobre et d'une grande simplicité, habile à manier la parole, plein d'affabilité pour les étrangers ; dans sa vie domestique il agissait avec tant d'aménité et de douceur, qu'il gagnait l'attachement de tous ceux qui l'approchaient. Il était pourtant d'un caractère naturellement irritable, mais il savait vaincre ce penchant, grâce à l'élévation de son esprit ; il se comportait toujours avec courtoisie et la dignité d'un homme distingué. Pendant toute sa vie il observa rigoureusement les devoirs de sa religion, et sa religion n'était pas de celles qui ne consistent que dans les formes ; elle prenait sa source dans un sentiment élevée, et dans cet enthousiasme qui donnait à toutes ses actions une espèce de solennité.

A Lisbonne, Colomb fit connaissance d'une dame d'un haut rang, nommé dona Felipa, fille de Bartolomeo *Monis de Palestrello*, chevalier italien, mort depuis peu, qui avait été l'un des navigateurs les plus distingués du temps du prince Henri. Sa belle-mère, remarquant l'intérêt que son gendre pre-

nait à tout ce qui avait rapport aux voyages sur mer, se plaisait à lui raconter tout ce qu'elle savait des expéditions de son mari, et communiqua à Colomb les cartes, le journal et les autres manuscrits du chevalier de Palestrello.

C'est ainsi qu'il apprit quelles routes les Portugais avaient suivies jusqu'alors, et qu'il se familiarisa avec leurs plans et leurs idées. Il profita de son mariage et de son séjour en Portugal pour se faire naturaliser, et il put faire partie des différentes expéditions qui furent dirigées sur les côtes de Guinée.

La comparaison des différens matériaux que le hasard et sa passion dominante mirent entre ses mains, le porta à conclure qu'en naviguant à l'ouest, à travers la mer Atlantique, on trouverait infailliblement des pays nouveaux qui devaient être, selon lui, une partie du vaste continent de l'Inde; il pensait sourtout que le continent du monde connu, placé sur un des côtés du globe, était balancé par une quantité égale de terre dans un hémisphère opposé.

Lorsque Colomb eut formulé son système, ce système se grava dans son esprit et y laissa une profonde empreinte. Dès-lors il n'éprouva plus ni doute, ni hésitation : il parlait de la terre qu'il comptait découvrir avec autant de confiance que s'il l'eût vue de ses propres yeux. Un profond sentiment de religion dominait d'ailleurs toutes ses pensées, et donnait à son esprit une certaine teinture de superstition, mais c'était une superstition élevée à une hauteur qui en

faisait un sentiment sublime. Il avait la conviction que les découvertes qu'il rêvait avaient été annoncées dans les saintes Écritures ; il croyait expliquer ainsi le sens obscur de certaines prophéties. Les extrémités de la terre allaient être réunies, suivant les paroles des prophéties, et toute la création, tous les peuples différens de mœurs et de langage, allaient marcher unis sous la croix du Rédempteur.

Il ne manquait plus que l'expérience pour démontrer la justesse de son système : se rappelant qu'il était citoyen génois, il proposa d'abord son projet au sénat de sa patrie. Mais la république de Gènes était alors chancelante, et penchait depuis long-temps vers sa ruine ; elle était d'ailleurs accablée par des guerres désastreuses. Le courage des Génois était abattu, et leur fortune détruite. Les nations, comme les individus, sont courageuses et entreprenantes dans la prospérité ; le malheur les décourage, et elles s'abandonnent elles-mêmes au moment où elles devraient déployer toutes leurs ressources : les propositions de Colomb furent repoussées. Loin de se décourager, il offrit ses services à Jean II, roi de Portugal. Le malheur avait empêché les Génois d'adopter le plan de Colomb ; à Lisbonne il eut à combattre les préjugés. Les hommes auxquels le roi soumit cette proposition avaient eux-mêmes donné le conseil de chercher le passage des Indes par la route opposée : ils ne pouvaient pas condamner leur propres théories en accueillant celle d'un étranger.

Colomb, rebuté, partit pour l'Espagne, où il arriva dans un entier dénûment. Ses voyages fréquens, le temps perdu en sollicitations infructueuses, avaient épuisé toutes ses ressources. Voici le touchant récit que fait à ce sujet don Garcia Fernandez, médecin espagnol, résidant au port de Palos de Moguera, en Andalousie :

« A une demi-lieue environ de Palos, un couvent de » Franciscains, qui existe encore, s'élevait au milieu » d'une forêt de pins, sur la côte solitaire, tout près » de la mer : ce couvent était dédié à Santa-Maria de » Rabida. Un jour, un étranger qui voyageait modes- » tement à pied, vint frapper à la porte du couvent ; » il demandait un peu de pain et d'eau, pour un jeune » enfant qui l'accompagnait. Pendant qu'il recevait ce » modeste rafraîchissement, le gardien du couvent, » frère Jean Perez de Marchena, vint à passer : frappé » des manières et de l'extérieur de l'étranger, qu'il » reconnut pour tel à sa tournure et à son accent, il » entra en conversation avec lui. Cet étranger était » Colomb, et l'enfant qui l'accompagnait était son » fils Diego. »

La conversation de Colomb intéressa à un haut degré le frère Jean, qui était un homme éclairé, et avait des connaissances en géographie. Il fut frappé de la grandeur de son projet et de ses plans. Il retint Colomb, le traita comme son hôte, et plus tard ce

fut lui qui lui facilita tous les moyens d'êtreadmis à la cour.

Le mariage de Ferdinand et d'Isabelle avait réuni les différentes provinces de l'Espagne : la conquête de Grenade avait fini par expulser les Maures de la Péninsule ; l'Espagne était devenue dans ce moment-là une puissance qui s'égalait à la France même. Les belles laines de Castille et de Léon étaient travaillées à Ségovie ; on en fabriquait des draps, qui se vendaient dans toute l'Europe et même en Asie. Les efforts continuels, que les Espagnols avaient été obligés de faire pour défendre leur religion, leur avaient donné de la vigueur et de la confiance. Leurs succès leur avaient élevé l'âme ; ils avaient tout l'enthousiasme de la chevalerie et de la religion.

Cependant Colomb employa cinq années à chercher à détruire toutes les objections que lui suscitaient l'envie et l'ignorance. Le frère Jean Perez, pour qui Isabelle avait beaucoup d'estime, plaida vivement la cause de Colomb auprès de cette princesse : elle fut bientôt convaincue, mais son époux ne l'était pas ; et cette tentative de Colomb échoua comme la première.[1]

Il est impossible de ne pas admirer la constance et la fermeté dont il fit preuve en cette circonstance.

Les talens de Colomb, l'intime conviction de la réalité de ses projets, la chaleur avec laquelle il les démontrait, lui acquirent des protections. Quintanillas, contrôleur des finances de Castille, et Louis

Santangel, receveur des revenus ecclésiastiques, en Aragon, l'appuyèrent de tout leur crédit et de toutes leurs forces auprès des souverains ; et au moment où Colomb, désespérant de rien obtenir en Espagne, allait partir pour la France, ces deux amis se rendirent auprès de la reine, la supplièrent avec de si vives instances de ne pas laisser partir un homme qui pouvait répandre une si grande gloire sur l'Espagne, que cette noble princesse, prenant subitement sa résolution, s'écria avec un enthousiasme digne d'elle et de la cause qu'elle embrassait : « Je fais cette entreprise » au nom de mon royaume, séparé de Castille, et » j'engagerai les joyaux de ma couronne, pour réa- » liser les fonds nécessaires. » Santangel, plein de reconnaissance, s'engagea à avancer sur-le-champ l'argent dont on avait besoin.

Cette heureuse nouvelle fut expédiée à Colomb par un courrier, qui le joignit au moment où il allait quitter l'Espagne.

A son arrivé à Santa-Fé, où résidait alors la cour, Colomb fut immédiatement admis en présence de la reine, et la bonté qu'elle lui témoigna dut le dédommager de toute sa froideur passée.

Les conventions furent dressées par Jean Coloma, secrétaire royal, le 17 avril 1492.

Elles portaient : 1° que Colomb serait revêtu pendant toute sa vie, et ses héritiers et successeurs à perpétuité, de la charge de grand-amiral dans toutes les mers, les terres et les continens qu'il pourrait dé-

couvrir; et qu'il jouirait des honneurs et des prérogatives attachés au titre de grand amiral de Castille.

2° Qu'il serait nommé vice-roi et gouverneur-général de toutes les îles et continens qu'il découvrirait.

3° Qu'il aurait droit à un dixième des profits légaux qui résulteraient du commerce ou des produits dans toute l'étendu de son amirauté.

4° Que lui ou son réprésentant seraient seuls juges des différends qui pourraient s'élever relativement au commerce de ces contrées avec l'Espagne.

5° Qu'il fournirait, dès à présent et dans la suite, le huitième des frais nécessités par les expéditions qui auraient pour but la découverte des pays qu'il rechercherait; mais qu'il aurait droit, en conséquence, au huitième des bénéfices.

Isabelle voulut réparer en quelque sorte le temps que Colomb avait perdu à solliciter, en hâtant les préparatifs de l'expédition; ils se firent dans la petite ville de Palos. Dans les premiers jours d'août, les obstacles avaient été surmontés et tout était prêt pour le départ.

La petite flotte se composait de trois bâtimens, appelés Caravelles. La *Santa-Maria*, commandée par Colomb; la *Pinta*, par Martin Pinzon; et la *Nina*; par Yanez Pinzon, expérimentés marins de Palos, qui se décidèrent à suivre la fortune de Colomb, d'après les prières que leur en avait faites le frère Jean Perez. Ces vaisseaux étaient approvisionnés pour un an, et portaient en tout quatre-vingt-dix

hommes, matelots et aventuriers. La dépense totale monta à environ 100, 000 fr. de notre monnaie.

Le 3 août tout fut prêt. D'après ses habitudes religieuses, desquelles il ne se départit jamais, Colomb, avant de mettre à la voile, se confessa au frère Jean Perez, son bienfaiteur et son ami, entendit la messe et communia, puis, en présence d'une foule immense de spectateurs, qui adressaient leur vœux au ciel pour l'heureuse issue d'un voyage qu'ils désiraient plutôt qu'ils n'espéraient, il cingla vers les Canaries.

CHAPITRE III.

Découverte de l'île de San-Salvador. — De l'île de Cuba. — d'Haïti. — Fondation de la colonie d'Espanola. — Retour en Europe.

Colomb s'était proposé de commencer son voyage à l'ouest. Il dirigeait sa course d'après la mappemonde et les cartes conjecturales qui lui avaient été envoyées par son ami Paolo Toscanelli, de Florence.

Il s'arrêta quelque temps aux Canaries, pour réparer les avaries faites à ses bâtimens; puis, après avoir reconnu l'île de Fer, il abandonna les routes de ses devanciers, et fit voile directement à l'ouest, et se jeta dans une mer jusqu'alors inconnue.

En perdant de vue la terre, les équipages perdirent tout courage ; il leur semblait qu'ils avaient dit adieu au monde ; ils laissaient derrière eux tout ce qui est cher au cœur de l'homme : le pays, la famille, les amis, la vie même ; devant eux ils avaient tous les mystérieux périls de l'inconnu. Dans ce moment de faiblesse, il désespérèrent de revoir jamais leurs foyers. Les plus vieux marins ne pouvaient retenir leurs larmes ; un grand nombre se répandirent en lamentations ; Colomb vit alors qu'il aurait à combattre non-seulement des difficultés inséparables de l'entreprise, mais encore celles qui naîtraient de l'ignorance et de la pusillanimité de ceux qui l'accompagnaient. Pour les rassurer, il mit en œuvre tous les moyens qu'il crut propres à adoucir ce désespoir, il leur peignit, en termes énergiques, la splendeur des contrées où il espérait les conduire ; il leur promit des terres, de l'or ; enfin il leur fit un tableau capable d'enflammer leur imagination, et certes, en leur faisant ces magnifiques promesses, Colomb ne croyait pas les tromper ; mais il comptait bien réaliser l'espoir qu'il leur donnait.

Heureusement il joignait, à la chaleur d'un homme à projets, une grande connaissance des hommes, un esprit insinuant, une persévérance infatigable à suivre un plan, un grand empire sur lui-même, et le talent de maîtriser et de diriger les passions des autres. Prévoyant que les vagues terreurs des matelots iraient croissant, à mesure que la distance qui les séparait

de leur pays deviendrait plus considérable, il commença à mettre en pratique une ruse qu'il ne cessa d'employer pendant tout le cours du voyage : ce fut d'établir deux relevés de route; l'un secret, qu'il gardait pour son propre usage, sur lequel était noté le calcul exact de la distance parcourue; l'autre destiné à être communiqué en public, et qui présentait un chemin inexact des navires. Le 1er octobre, se trouvant, d'après son estime, à sept cent soixante-dix lieues des Canaries, il n'accusa que cinq cent vingt-quatre lieues; malgré cette précaution pour tromper les équipages, ceux-ci, ignorant la véritable distance qu'ils avaient parcourue, commencèrent à murmurer. Les divers signes que les matelots avaient recueillis avec l'avidité de l'espérance, comme indices de la terre, passaient outre l'un après l'autres, et toujours la mer immense étendait devant eux les mêmes solitudes.

Les murmures et les plaintes prenaient chaque jour un caractère plus grave; l'orage qui entourait Colomb allait éclater : pour le conjurer, il promit solennellement à ses gens de les conduire en Espagne, si dans trois jours ils ne voyaient pas la terre. Dans la soirée du même jour, il vira de bord et se dirigea vers le sud-ouest; plus il avançait, plus les indices qui annonçaient l'approche de la terre devenaient multipliés. Les oiseaux chantaient autour des vaisseaux; les plantes et les herbes qui flottaient étaient aussi vertes et aussi fraîches que si elles eussent été tout

récemment arrachées du rivage. Un poisson vert, du genre de ceux qui se tiennent autour des rochers, vint nager près des vaisseaux; une branche d'épine, toute chargée de graines, flottait à leur portée, on pêcha un roseau, une petite planche, et enfin un bâton travaillé de main d'homme; toute la journée l'équipage eut l'œil au guet pour découvrir cette terre si long-temps recherchée.

A l'entrée de la nuit, après que les matelots eurent chanté, suivant leur usage, l'hymne du soir à la Vierge, le *Salve, Regina*, Colomb leur adressa une allocution touchante, il leur fit remarquer la bonté de Dieu, qui les avait ainsi conduits avec une brise douce et favorable, à travers une mer tranquille, jusqu'à la terre promise. Il leur exprima sa confiance de trouver la terre dans la nuit même, et ordonna qu'une vigie fut laissée au gaillard d'avant, promettant à celui qui signalerait le rivage d'ajouter personnellement une récompense à la pension qui était déjà promise par les souverains.

En effet, le 12 octobre 1492, à une heure du matin, un coup de canon, parti de la *Pinta*, donna le signal désiré de la terre. Colomb n'était plus un homme, c'était un dieu.

Au lever du jour il vit sortir des ténèbres une île plate, parée d'une grande richesse de végétation; Colomb donna l'ordre de jeter l'ancre et de préparer les embarcations. Il descendit dans sa propre barque, qui était tapissée de pourpre et qui portait l'étendard royal.

Tout en nageant vers la côte, ils admiraient la profondeur et la majesté des forêts, la variété des fruits inconnus et des arbres qui croissaient sur le rivage. Les barques avançaient dans une atmosphère pure et suave; et la mer, qui glissait sur leurs flancs, était transparente comme le cristal.

A lui l'honneur de fouler le premier ce nouveau monde!

Colomb se jeta à genoux, baisa cette terre désirée, et rendit grâces à Dieu avec des larmes de joie: cet exemple fut suivi par tous ses compagnons, puis tirant son épée, il déploya l'étendard royal, prit possession de l'île au nom des souverains de Castille, et lui donna le nom de San-Salvador (c'était une des îles Lucayes ou de Bahama),

Tous ceux qui avaient suivi Colomb s'abandonnaient à des transports extravagans. Ils se pressaient autour de lui: les uns l'embrassaient; d'autres lui baisaient les mains. Ceux qui avaient été les plus turbulens et les plus mutins pendant le voyage étaient ceux qui montraient le plus de dévoûment et d'enthousiasme; quelques-uns sollicitaient déjà l'amiral comme un homme qui avait à sa disposition des richesses à répandre, des honneurs à conférer. Quelques esprits serviles, parmi ceux qui l'avaient outragé avec le plus d'insolence, se courbaient devant lui, mendiant leur pardon, et promettant pour l'avenir l'obéissance la plus aveugle à ses ordres.

Pendant cette cérémonie, les Espagnols étaient en

tourés d'une foule d'Indiens, qui admiraient en silence des actions auxquelles ils ne comprenaient rien, et dont ils étaient loin de prévoir les conséquences. L'habillement des Espagnols, la blancheur de leur teint, leurs barbes, leurs armes, tout en un mot leur parut aussi nouveau que surprenant. Ces vastes machines avec lesquelles ils avaient traversé l'Océan, qui paraissaient se mouvoir sur l'eau avec des ailes, et d'où sortait un bruit pareil à celui du tonnerre, accompagné d'éclairs et de fumée, leur inspirèrent une si grande terreur, qu'ils regardèrent leurs nouveaux hôtes comme des êtres supérieurs, et conclurent qu'ils étaient les enfans du Soleil, envoyés pour visiter la terre.

Eux-mêmes étaient, du reste, un objet de curiosité pour les Espagnols; car ils différaient de toutes les races d'hommes que ceux-ci avaient jamais pu voir. Ils étaient complètement nus, et les peintures de diverses couleurs dont leur corps était bariolé, leur donnaient un aspect bizarre et fantasque. Leur peau avait la teinte de cuir tanné; leur cheveux n'étaient pas crépus, comme ceux des tribus africaines, récemment découvertes sous la même latitude, mais épais, lisses et en partie coupés au-dessus des oreilles; quelques touffes respectées par derrière la tête flottaient sur leurs épaules. Leurs traits, quoique défigurés par la peinture, étaient agréables; ils avaient le front haut, et les yeux remarquablement beaux; ils étaient généralement de taille moyenne et bien proportionnée.

Les relations des Espagnols avec les naturels furent bienveillantes de part et d'autre. Colomb ayant observé que la plupart des habitans portaient de petites lames d'or, en guise d'ornement, pendues à leurs narines, s'informa avec soin d'où ils tiraient ce métal précieux. Ils lui montrèrent le Midi, et lui firent entendre par signes que l'or y était extrêmement abondant. L'amiral résolut aussitôt de s'y rendre, dans l'espoir de trouver ces régions opulentes qui étaient l'objet de son voyage, et qu'il croyait devoir le dédommager de ses peines et des dangers qu'il avait courus. Après avoir fait le tour de l'île, il prit pour guides sept naturels de San-Salvador, et marcha à de nouvelles conquêtes.

Il prit successivement terre à trois petites îles, et enfin il arriva sur une île plus vaste, que les naturels nommaient *Cuba.* Une expédition envoyée dans l'intérieur pénétra à plus de soixante milles ; ceux qui en faisaient partie rapportèrent à leur retour que le sol était plus fertile et mieux cultivé qu'aucune qu'ils eussent encore vu ; qu'outre quantité de huttes dispersées dans la campagne, ils avaient trouvé un village qui contenait un millier d'habitans; que, quoiqu'ils allassent aussi nus, ils paraissaient plus intelligens que ceux de San-Salvador ; qu'ils les avaient accueillis avec beaucoup de respect ; qu'ils leur avaient baisé les pieds, et les avaient honorés comme des hommes alliés du Ciel.

De nouveaux renseignemens lui indiquèrent une

île, située à l'est, qu'on nommait *Haïti*. Ce fut vers elle qu'il continua sa route, et, le 6 décembre, il aborda à cette île, à laquelle il donna le nom d'*Espanola*. Dequis, elle fut connue en France sous celui de *Saint-Domingue*, que les révolutions lui ont fait quitter pour reprendre celui de *Haïti*.

Dans la nuit du 24 décembre, le vaisseau que montait Colomb ayant échoué sur un rocher, par suite de la négligence d'un jeune mousse, l'équipage et les effets furent sauvés par les sauvages. Les naturels, loin d'être disposés à profiter du malheur des étrangers, leur manifestaient autant de chagrin du désastre qu'ils avaient éprouvé, que si eux-mêmes en eussent été victimes, et mettaient tous leurs soins à les aider et à les consoler. Colomb était extrêmement touché des preuves que ce peuple donnait ainsi, à chaque instant, de son bon naturel. « Ce peuple, dit-il » dans le journal qu'il réservait pour les yeux des » Souverains, aime son prochain comme lui-même; » sa parole est douce, engageante, et accompagnée » d'un gracieux sourire. J'affirme à vos Majestés que » le monde n'a pas de meilleur peuple, ni de meilleure terre. »

L'amiral fut obligé de monter la *Nina*, seul bâtiment qui lui restait, car Pinzon, commandant la *Pinta*, avait fait voile pour l'Europe, pour dérober à son chef la gloire qui lui revenait d'une si heureuse entreprise.

Cette circonstance le détermina à reprendre promp-

tement lui-même le chemin de l'Espagne ; mais avant, il voulut que le fruit de cette découverte ne fût pas perdu : il gagna l'amitié du cacique Guacanahari, et parvint à obtenir la permission de bâtir un fort, dans lequel il laissa trente-huit de ses gens, sous le commandement de Diego d'Arada, avec tous les moyens de subsistance et de défense qui leur étaient nécessaires. Le 16 janvier, il mit à la voile, et, après avoir souffert une horrible tempête qui manqua le faire périr, le 15 mars, sept mois onze jours après son départ, il rentrait dans le petit port de Palos, ayant accompli la plus gigantesque des entreprises maritimes.

CHAPITRE IV.

Arrivée de Colomb à la cour d'Isabelle et Ferninand.—Bulle d'Alexande VI.—Deuxième expédition.—Arrivée à Espanola.—Fondation de la ville d'Isabelle.—Arrivée du commissaire Aguado.—Découverte du continent américain.

Le retour de Colomb fut un prodigieux événement dans la petite ville de Palos ; chacun de ses habitans était plus ou moins intéressé au sort de l'expédition. Un grand nombre avaient déjà pleuré leurs amis,

comme s'ils étaient perdus sans retour, et l'imagination avait entouré leur catastrophe de toutes les horreurs qu'elle peut inventer. Lorsqu'ils virent un de ces aventureux vaisseaux tranquillement mouillé dans leur port, ils ne purent contenir leurs transports de joie : les cloches furent mises en branle, les boutiques fermées et toutes les affaires suspendues. Colomb mit pied à terre, et se dirigea en procession jusqu'à l'église Saint-Georges, pour rendre grâce à Dieu de son heureuse arrivée. L'air retentit d'acclamations sur son passage, et la population le reçut avec des honneurs qui ne se rendaient qu'aux souverains ; cette reception fit contraste avec les murmures et les imprécations qui avaient suivi son départ quelques mois auparavant Mais surtout quelle différence entre cette entrée triomphante de l'amiral, et l'arrivée à Palos du pauvre pélerin qui s'était présenté avec son fils à la porte du couvent de Rabida, mendiant du pain et de l'eau !

Ces témoignages d'admiration et d'enthousiasme l'accompagnèrent pendant la route qu'il fit pour aller à Barcelonne rendre compte de son expédition à Ferdinand et Isabelle, qui tenaient leur cour dans cette ville. Il fut salué par eux comme un triomphateur. C'était dans le mois d'avril : la pureté de l'air et la sérénité du ciel de ce climat, favorisé surtout à cette époque de l'année, rendirent plus splendide la mémorable cérémonie de sa réception. Mais ce qui satisfit plus Colomb que toutes les faveurs dont il

fut comblé, ce fut l'ordre d'équiper une flotte pour aller à la recherche des contrées plus riches qu'il se flattait de découvrir.

Dans cet intervalle qu'on le comblait d'honneurs, le bruit de l'expédition de Colomb se répandit et attirait l'attention de toute l'Europe. Quantité d'aventuriers de tout rang demandèrent à s'embarquer sur la nouvelle flotte qui s'équipait. Les hommes instruits, capables de concevoir toute l'importance de ce grand événement et d'en prévoir les suites, l'apprirent avec des transports d'admiration et de joie ; on se demandait à quelle division de la terre ces pays appartenaient. Colomb, persistant dans son opinion, voulait qu'on les regardât comme une portion des vastes régions de l'Asie, comprises alors sous le nom général *d'Inde*. Son opinion prévalut, et même, lorsque la situation du nouveau monde fut exactement déterminée, ce pays conserva son premier nom, et encore aujourd'hui on l'appelle *Indes Occidentales*, et ses habitans *Indiens*.

Au milieu de tous ces préparatifs, les souverains d'Espagne ne négligèrent pas de prendre les mesures nécessaires pour assurer leurs nouvelles possessions. Durant les croisades un accord fait entre les princes chrétiens avait établi en principe que le pape, possédant l'autorité suprême sur toutes les choses temporelles, en sa qualité de vicaire du Christ sur la terre, aurait le droit de disposer de toutes les terres païennes que les chrétiens entreprendraient de ré-

duire sous la domination de l'Église, et de convertir à la lumière de la foi.

Ferdinand et Isabelle s'adressèrent à Alexandre VI, (Borgia), nouvellement élevé à la chaire pontificale, qui était de Valence, et par conséquent né sujet de la couronne d'Aragon.

La décision de Sa Sainteté fut favorable aux souverains de Castille; une bulle fut accordée et publiée, le 2 mai 1493. Elle investissait la couronne d'Espagne des droits et des priviléges sur les contrées récemment découvertes. Mais comme il fallait en même temps éviter de blesser le Portugal, on établit pour limites une ligne devenue fameuse, qu'on supposait tirée d'un pôle à l'autre, et passant à cent lieues à l'ouest des Açores : on donnait aux Portugais ce qui est à l'est de cette ligne, et aux Espagnols, ce qui est à l'ouest. Telle est l'origine du droit de souveraineté que les deux nations ont exercé dans l'Inde et dans l'Amérique, et dont elles n'ont été dépossédées que par une suite de révolutions.

Par les efforts infatigables de Colomb, une flotte de dix-sept vaisseaux, grands et petits, fut bientôt prête à mettre à la mer. Elle sortit du port de Cadix le 25 septembre 1493.

L'amiral avait hâte d'arriver à *Espanola* pour voir l'état de sa colonie. Sa douleur fut bien grande lorsque, à son arrivée, il ne trouva pas un seul homme des trente-huit qui étaient restés. Le fort même avait été détruit.

Dans la soirée du 27 novembre, Colomb avait jeté l'ancre à une lieue de terre, en face d'un havre qu'il avait appelé la *Natividad* dans son premier voyage. La nuit était très-obscure; on ne pouvait distinguer nul objet : il ordonna de tirer deux coups de canon en signal. Le bruit retentit en échos le long du rivage ; mais aucune voix amie, aucun son ne répondit à cet appel ; plusieurs heures se passèrent dans l'angoisse et le doute. Vers minuit, un certain nombre d'Indiens vinrent, dans leurs canots, le long des flancs du vaisseau, et demandèrent l'amiral, refusant de monter avant de l'avoir vu en personne ; Colomb parut sur le tillac ; une lumière fut élevée à la hauteur, et chacun put reconnaître cet air grave et imposant qui le distinguait. Dès-lors les Indiens montèrent à bord sans hésitation : tout fut expliqué. L'exécrable conduite des Espagnols envers les habitans avait forcé ceux-ci à se défendre contre leurs fureurs, et ils en avaient massacré une partie ; d'autres s'étaient noyés en se sauvant. L'amiral, profondément affligé de ces récits, fit bâtir une nouvelle ville, la première fondée dans le *nouveau monde*, et lui donna le nom d'*Isabelle*, en l'honneur de la reine de Castille, sa protectrice.

En exécutant cet ouvrage nécessaire, Colomb eut non seulement à endurer les fatigues et à surmonter les difficultés auxquelles sont exposées les colonies naissantes, mais, ce qui est encore plus rude, à lutter contre la paresse, l'humeur impatiente et mutine des

Espagnols. La chaleur excessive du climat augmentait leur indolence naturelle ; la plupart étaient des gentilshommes élevés dans l'oisiveté, qui ne l'avaient suivi que sur la foi des descriptions pompeuses et exagérées de ceux qui étaient revenus avec lui, ou dans l'idée que le pays qu'ils avait découvert était l'île de Cipango , dont Marco Paolo faisait une si admirable description, ou l'Ophir, d'où Salomon avait tiré les marchandises précieuses et l'or qui avaient si promptement enrichi son royaume. Mais lorsque , au lieu de cette toison d'or que les Espagnols se flattaient de conquérir, ils virent que les espérances étaient aussi éloignées qu'incertaines, et qu'ils ne pourraient l'obtenir qu'à force de travail et de persévérance, ils tombèrent dans un abattement qui tenait du désespoir, et se mutinèrent

Pour occuper l'esprit inquiet de ses compagnons , l'amiral fit une expédition dans l'intérieur. Il employa plusieurs mois à soumettre l'île , il imposa à chaque Indien au-dessus de quatorze ans, et habitant les parties de l'île où se trouvait l'or, à fournir tous les trois mois autant de poudre d'or qu'il en fallait pour remplir un grelot de faucon : ceux des autres districts donnaient vingt-cinq livres de coton.

Des vaisseaux arrivés d'Espagne, chargés de vivres pour la colonie, amenèrent avec eux un commissaire royal qui avait mission d'examiner la conduite de Colomb.

L'amiral avait été forcé de renvoyer en Espagne

deux des principaux instigateurs de la guerre et des troubles qui s'étaient élevés entre les Espagnols et les Indiens · la rage, la jalousie, lui avaient créé des ennemis ; l'envie de ses succès fit élever une foule de calomnies contre lui qui pénétrèrent jusqu'à la cour. Aguado, valet de chambre du roi, eut la mission importante d'aller sur les lieux éclairer ces accusations. Colomb, humilié, prit aussitôt la résolution de retourner en Europe.

Il sentait qu'il devenait urgent de reparaître à la cour pour se justifier des inculpations de ses ennemis, pour exposer au grand jour les véritables motifs de la détresse de la colonie, et expliquer les causes qui avaient empêché la réalisation des espérances conçues.

Les vaisseaux étaient sur le point de mettre à la voile lorsqu'une tempête affreuse bouleversa l'île entière : c'était un de ces terribles ouragans connus dans les régions des tropiques ; les Indiens les appelaient *uricam*, et ils ont conservé ce nom jusqu'à nos jours.

Les naturels eux-mêmes étaient frappés d'étonnement et de stupeur : de mémoire d'homme, jamais pareille tourmente n'avait sévi dans ces parages. Ils crurent que la Divinité avait déchaîné les élémens pour punir la cruauté et les crimes des blancs, et déclarèrent que cette race perfide mettait en émoi l'air, la terre et l'eau pour troubler la vie tranquille des Indiens et désoler leur île.

Pendant la traversée, l'amiral eut à lutter contre la furie des élémens et contre la faim, qui n'est pas moins terrible; enfin il arriva. Lorsqu'il eut mis sous les yeux du roi l'or et le coton provenant du tribut imposé, ses ennemis furent réduits au silence, et une nouvelle expédition fut ordonnée tant pour aller porter secours à la colonie que pour mettre Colomb à même d'exploiter les riches mines qu'il annonçait avoir trouvées.

Deux années s'écoulèrent avant que le nouvel armement, fort de six vaisseaux, pût mettre à la voile.

Le 1er août 1498, Colomb reconnut l'île de la Trinité sur les côtes de la Guiane, à l'embouchure de l'Orénoque : la grandeur de ce fleuve lui faisant croire avec justesse qu'il trouverait un grand continent, il longea les côtes le long des provinces appelées depuis Paria et Cumana. Le mauvais état de ses vaisseaux et l'impatience de ses gens ne lui permirent pas de pousser plus loin cette découverte qui fera éternellement sa gloire.

Il fit voile vers *Espanola*. A son retour, de grands changemens s'étaient opérés dans la colonie. Lors de son départ pour l'Espagne, l'amiral avait confié l'administration des colonies à son frère Barthélemy. et avait nommé François Roldan président de la cour de justice. Barthélemy Colomb avait jeté les fondemens de Saint-Domingue, et, pour empêcher les Indiens de se révolter, il leur imposa de nouveaux tributs. Ce fut là le malheur. Roldan, jaloux de l'auto-

rité de Barthélemy, fomenta un complot pour s'emparer du pouvoir absolu : repoussé avec les mutins, il excita les Indiens déjà vivement exaspérés, et tout faisait craindre une guerre civile lorsque Colomb arriva.

La fermeté de son caractère et sa profonde connaissance des hommes le servirent admirablement; en peu de temps, et sans répandre une goutte de sang, il parvint à arrêter la sédition.

Pendant que Colomb faisait ces voyages à l'ouest, l'esprit de découverte ne s'éteignit point dans le Portugal, où il avait pris naissance et acquis de la vigueur. Le regret et le repentir ne furent pas les seuls sentimens qu'excitèrent dans les Portugais le succès de Colomb et la réflexion qu'ils firent sur l'imprudence qu'ils avaient eu de rejeter ses propositions. Ils excitèrent en eux une généreuse émulation de surpasser ce qu'il avait fait, et un désir ardent de dédommager leur pays de la faute qu'ils avaient commise.

Le roi Emmanuel reprit le grand projet d'ouvrir une route aux Indes-Orientales par le cap de Bonne-Espérance. Il confia le succès de cette expédition à Vasco de Gama, qui partit de Lisbonne le 9 juillet 1497 avec trois vaisseaux. Il eut à combattre pendant quatre mois les vents contraires avant de gagner le Cap de Bonne-Espérance.

Il arriva à la côte du Malabar le 22 mai 1498, et, comme il n'avait pas les fonds nécessaires pour for-

mer un établissement, il se hâta de retourner en Portugal et de rendre compte à la cour du succès du voyage le plus long et le plus difficile qu'on eut jamais entrepris depuis la découverte de la navigation. Il débarqua à Lisbonne, le 14 semptembre 1499, deux ans, deux mois et cinq jours, à compter de celui de son départ.

CHAPITRE V.

Alphonse d'Ojeda découvre le continent avec Améric Vespuce. Discorde dans la colonie. — Arrivée du commissaire Bovadilla. Colomb dans les fers; son arrivée en Europe; sa justification. — Nomination d'Orando au gouvernement de la colonie. Nouveau voyage de Colomb; sa mort.

Le bruit de cette expédition augmenta encore l'ardeur déjà très-vive pour les entreprises de ce genre: la cour d'Espagne, dont les revenus modiques ne pouvaient suffire à des expéditions dans le nouveau monde profita de l'avarice, de l'industrie, et des efforts des faiseurs de projets, comme d'autant d'instrumens propres à exécuter ses desseins, qui, quoique douteux pour ceux qui les formaient, ne pouvaient manquer d'être avantageux au public. Celui qui en fit

la première proposition fut Alphonse d'Ojeda, jeune officier, brave, actif, intelligent, qui avait accompagné Colomb dans son second voyage : son rang et son caractère lui avaient acquis tant de crédit auprès des marchands de Séville, que d'après une autorisation de la cour, ils lui équipèrent quatre vaisseaux pour exécuter ses projets. L'évêque de Badajos, qui protégeait Ojeda, lui communiqua le journal que Colomb avait tenu de son second voyage, et les cartes des pays qu'il avait découverts. Ojeda suivit servilement la route de Colomb, arriva comme lui à Paria, reconnut une plus grande quantité de côtes, et démontra qu'elles faisaient partie d'un continent, comme l'avait pensé son devancier.

Améric Vespuce, gentilhomme florentin, accompagnait Ojeda dans son voyage, on ne sait en quelle qualité. Ce voyageur joignait à beaucoup d'expérience, la connaissance des sciences qui ont rapport à la navigation ; il acquit une si grande autorité parmi ses compagnons, qu'ils le chargèrent de diriger le voyage. A son retour, il communiqua à un de ses compatriotes ce qui lui était arrivé, et les découvertes qu'il avait faites : il lui exagéra ses exploits, et vint à bout de lui persuader que c'était lui, Améric Vespuce, qui avait découvert le premier le continent du nouveau monde.

La relation qu'il lui donna était écrite avec autant d'art que d'élégance ; elle contenait une histoire amusante sur son voyage, et des observations judicieuses

sur les productions naturelles, les habitans et les mœurs des pays qu'ils avaient visités.

Comme c'était la première description qu'on eut donnée du nouveau monde, et qu'elle flattait la passion qu'ont les hommes pour tout ce qui est nouveau et merveilleux, elle se répandit en peu de temps, et tout le monde la lut avec admiration. On donna peu à peu le nom d'Améric au pays que l'on croyait qu'il avait découvert.

Le caprice des hommes, souvent aussi inconcevable qu'injuste, a perpétué cette erreur : et toutes les nations donnent unanimement le nom d'Amérique à cette nouvelle portion du globe. Les prétentions hardies d'un imposteur heureux ont frustré celui qui a découvert le nouveau monde de la gloire qu'il méritait. Le nom d'Améric a déshérité celui de Colomb. Le genre humain doit se reprocher cet acte d'injustice, que le temps ne peut plus réparer; mais il est consolant de voir, que lorsque l'Amérique espagnole eut secoué le joug de la Métropole, une des nouvelles républiques s'empressa de réhabiliter, en quelque sorte, la mémoire de Colomb, et le nom de Colombie qu'elle adopta, apprit à l'Europe que les nations ont quelquefois de la reconnaissance.

Pendant que l'Espagne et le Portugal faisaient des progrès dans cette vaste portion du globe où Colomb avait porté ses pas, lui-même, loin de jouir de la tranquillité et des honneurs que méritaient de si grands service avait à combattre tous les obstacles

que l'envie et la malveillance faisaient naître autour de lui.

La discorde régnait tellement dans l'île, qu'il était obligé d'être continuellement sur ses gardes. Ses ennemis, dont le nombre augmentait chaque jour, obsédaient de leurs plaintes Isabelle et Ferdinand, au point que ce dernier regardait l'entreprise comme ruineuse pour l'Espagne : on connaissait si peu dans ce temps-là la nature du commerce, qu'on n'était attentif qu'au gain actuel, et que l'on méprisait celui que l'on pouvait faire dans la suite, quelque considérable qu'il pût être, parce qu'il tardait trop à se réaliser. La reine elle-même fut ébranlée par cette haine général, et retira la haute protection dont elle avait jusqu'alors entouré Colomb : ce fut le signal de sa perte.

Leurs Majestés envoyèrent à *Espanola* François de Bovadilla, chevalier de Calatrana, avec ordre d'examiner la conduite de Colomb ; et, s'il le trouvait coupable, de le déposer et de se charger du gouvernement. Il était impossible que l'amiral pût échapper à une condamnation aussi ouvertement prononcée à l'avance.

Le commissaire choisi fut à peine débarqué dans la colonie, que, sans égard pour la grandeur des services de Colomb, il s'empara de toute l'autorité, et le cita à son tribunal.

L'amiral, qui était absent, fut vivement affecté de l'ingratitude de Ferdinand et d'Isabelle ; cependant il

n'hésita pas un instant sur la conduite qu'il devait tenir. Lorsqu'il se présenta, Bovadilla le fit charger de chaînes, et le fit transférer sur un vaisseau qui devait le conduire en Europe.

Le capitaine du vaisseau sur lequel était l'amiral s'appelait Alonzo de Villojo; lorsqu'il se présenta dans la prison où se trouvait Colomb, l'amiral s'imagina qu'on venait le chercher pour le conduire à l'échafaud. «Villejo, dit-il, où me conduisez-vous? — Au
» vaisseau, votre Excellence, pour vous embarquer,
» repondit Villejo. — Pour m'embarquer ! s'écria
» l'amiral avec joie. Villejo, dites-vous vrai ? — Par
» la vie de votre Excellence ! répliqua l'honnête offi-
» cier, j'ai dit la vérité. »

Aussitôt qu'ils furent en pleine mer, Villejo s'approcha de son prisonnier avec respect, et lui offrit de lui faire ôter les fers dont il était chargé. — « Non,
» répliqua Colomb, avec une généreuse indignation;
» je porte ces fers par ordre du roi et de la reine,
» j'obéirai à ce commandement comme à ceux que
» j'ai reçus d'eux. Leur volonté m'a dépouillé de ma
» liberté, leur volonté seule peut me la rendre. » Le grand homme devinait que l'impression produite dans toute l'Europe par son emprisonnement, ouvrirait les yeux à Ferdinand et Isabelle.

La sensation fut grande à Cadix, quand on vit arriver Colomb, prisonnier et chargé de fers. Un mouvement d'indignation générale agita la ville, et gagna

la riche et opulente Séville, d'où il se répandit bientôt dans toute l'Espagne.

Cette nouvelle remplit d'étonnement la cour de Grenade. Immédiatement après son arrivée à Cadix, ne voulant pas s'adresser directement aux Souverains, il écrivit une longue lettre à une dame de la cour, en grande faveur auprès d'Isabelle. Cette lettre contenait une justification de sa conduite, exprimée d'une manière aussi noble que touchante; cette justification fut mise sous les yeux de la reine; son cœur généreux se sentit ému de sympathie et d'indignation devant ce récit des maux que l'amiral avait soufferts.

Malgré la malveillance secrète que Ferdinand entretenait contre Colomb, il était impossible alors de résister à l'élan de l'opinion publique. Il se joignit à Isabelle, pour désapprouver le traitement qu'on avait fait subir à l'amiral. Sans attendre les documens que Bovadilla avait expédiés à Cadix, les Souverains donnèrent l'ordre que le prisonnier fût immédiatement mis en liberté, et lui envoyèrent deux mille ducats, afin qu'il pût paraître convenablement à la cour. On le reçut avec une distinction plus grande que jamais; lorsque la reine vit aux pieds de son trône cet homme vénérable, le souvenir de ses services et de ses souffrances l'attendrit jusqu'aux larmes. Colomb avait supporté avec courage et fermeté les injustices du monde; les insultes et les injures n'avaient pu l'émouvoir; mais il ne put résister à l'émotion de cette entrevue. Cette touchante faveur qui l'accueillait, les

larmes qui coulaient des yeux de la reine, firent éclater ses sentimens long-temps comprimés, pendant long-temps il ne put prononcer une seule parole, suffoqué qu'il était par la violence de ses sanglots; mais dès qu'il fut revenu à lui-même, il entra dans une éloquente justification de sa loyauté et de son zèle qui n'avaient jamais failli, pour la gloire et la prospérité de l'Espagne; ajoutant que s'il avait commis quelques erreurs, elles provenaient, soit de son inexpérience dans l'art de gouverner, soit des insurmontables difficultés de sa situation.

Les Souverains destituèrent Bovadilla, sans cependant rendre à Colomb son titre de vice-roi, tandis que le retenant à la cour sous différents prétextes, on nommait au gouvernement d'Espanola, Nicolas Ovando.

Colomb ne put cacher son ressentiment. Partout où il allait il portait avec lui, comme un monument d'ingratitude, les fers dont il avait été chargé; il les avait toujours suspendus dans sa chambre, et il voulut qu'à sa mort on les ensevelît avec lui dans son cercueil.

Les nouvelles qu'on recevait d'Espanola hâtèrent le départ d'Ovando. L'imprudente administration de Bovadilla conduisait la colonie à sa ruine; tandis qu'il laissait aux colons une liberté sans bornes, et les encourageait aux plus grands excès, il exerçait sur les Indiens une oppression tellement effrayante, que le nombre en diminuait de jour en jour. Le premier

acte d'autorité du nouveau gouverneur fut d'envoyer en Europe Bovadilla, Roldan, et les autres chefs des mutins. Il déclara les Indiens libres, et défendit qu'on exigeât d'eux aucun service, sans le payer à un prix raisonnable : il réprima aussi les excès des Espagnols.

Colomb, réduit de nouveau à solliciter, et voyant après deux années, que ses démarches devenaient inutiles pour être rétabli dans son poste de vice-roi, tourna l'activité de son génie vers un autre point. Son projet favori avait toujours été d'ouvrir une nouvelle route aux Indes-Occidentales. Ses profondes réflexions lui faisaient croire que par-delà le continent de l'Amérique, il y avait une mer qui s'étendait jusqu'aux Indes, et qu'il pourrait trouver quelque détroit, par lequel on établirait une communication entre cette mer encore inconnue et l'ancien Océan. Colomb conjecturait que ce détroit était situé près du golfe de Darien.

Ferdinand, qui voyait dans cette idée un moyen de balancer la puissance du Portugal, qui venait de s'emparer du commerce de l'Inde, accueillit la demande de l'amiral, et ne lui accorda cependant que quatre petits bâtimens, dont le plus grand n'était pas de plus de soixante-dix tonneaux. Il partit de Cadix, le 9 mai 1502, mais son grand bateau marchait si mal, qu'il fut forcé de toucher à Espanola. Ovando ne voulut pas lui permettre de descendre à terre, et le força de quitter l'île. Colomb fit voile vers le conti-

nent ; quelques communications qu'il eut avec les naturels, lui firent comprendre qu'à l'ouest d'Honduras où il était, il y avait un pays abondant en or. S'il eût suivi cette indication, il découvrait le riche empire du Mexique ; mais, plein de son idée, il passa à l'est, vers le golfe de Darien ; il reconnut toute la côte du continent, et chercha inutilement le détroit qui l'occupait. Cette terre le charma, il voulut y fonder une colonie ; la férocité de ses compagnons força les Indiens à prendre les armes, et à repousser de leur territoire ces farouches étrangers. Colomb, contraint de se rembarquer, éprouva une terrible tempête : il fut jeté sur la côte de la Jamaïque, avec des vaisseaux désormais impossibles à réparer.

Il voulut tenter d'obtenir des secours d'Ovando ; deux de ses compagnons, Mendès, espagnol, et Fieschi, génois, eurent le courage d'affronter mille dangers, et, avec deux frêles pirogues des naturels, traversèrent en dix jours les trente lieues qui les séparaient d'Espanola. La basse et lâche jalousie d'Ovando rendit inutile leur courageuse tentative. Enfin, après huit mois de sollicitations, le gouverneur envoya une barque à la Jamaïque, avec une lettre pour Colomb, sans que celui qui la commandait eût la permission de communiquer avec lui. Des matelots, voyant échapper leur dernière ressource, et furieux d'être obligés de passer leur vie au milieu de ces sauvages, se mutinèrent, et, saisissant dix canots, se rétirèrent dans une autre partie de l'île. Les

Indiens refusaient d'apporter des vivres : tout se réunissait contre Colomb, quand un heureux hasard fit changer ces funestes dispositions; il avait prévu une éclipse totale de lune; le jour qui la précéda, il réunit les Indiens autour de lui, et leur dit que le Grand-Esprit, mécontent de leur conduite, allait pour cette nuit même, leur retirer la lumière de la lune. Quand cet astre commença à s'obscurcir, quand les Indiens virent cette couleur de sang, ils se jetèrent à ses pieds, lui demandèrent d'intercéder pour eux auprès du Grand-Esprit; Colomb se montra touché de leurs prières; l'éclipse se dissipa, et, dès ce moment, les Espagnols eurent des vivres en abondance.

Cet heureux changement permit à Colomb de résister aux mutins; il prit même la résolution de les attaquer. Retenu par la goutte, il donna le commandement à son frère : une seule affaire suffit pour les dissiper, et bientôt après ils se soumirent. A peine la tranquillité fut-elle rétablie, qu'on vit paraître des vaisseaux espagnols; Ovando avait enfin cédé aux prières des amis de l'amiral.

Colomb ne resta pas long-temps à Espanola : il mit à la voile pour l'Europe, avec deux vaisseaux. Le malheur qui avait accompagné sa vie, continua à le poursuivre jusqu'à la fin de sa carrière : ses vaisseaux furent constamment battus par les tempêtes.

En arrivant, il apprit la plus triste nouvelle : Isabelle venait de mourir. Ferdinand le reçut froidement,

l'amusa par de belles paroles, et ce fut dans d'ennuyeuses et pénibles sollicitations que Colomb passa le reste d'une vie si pleine de gloire, si utile à la richesse et à la grandeur de l'ingrate Espagne; il mourut à Valladolid, le 20 mai 1506, dans la cinquante-neuvième année de son âge, avec la fermeté qui avait toujours distingué son caractère, et avec les sentimens de religion qu'il avait montrés dans toutes les circonstances de sa vie.

Son corps, qui avait été d'abord inhumé à Séville, fut ensuite porté à Saint-Domingue, où il resta jusqu'à la cession de la partie espagnole à la France, époque à laquelle les restes de ce grand homme furent transférés à la Havane. Une réception solennelle l'attendait à son arrivée. Une longue procession de barques et de canots vint recevoir ce cercueil et le conduire du vaisseau au rivage. A son passage dans le port les vaisseaux de guerre lui rendirent les honneurs dus à un amiral. Le gouverneur, entouré de toutes les autorités de l'île, reçut le cercueil sur le mole. Il fut porté en grande pompe à la cathédrale où l'archevêque célébra la messe des morts. Le coffre qui renfermait les dépouilles mortelles de Colomb fut scellé dans le mur du côté droit du maître-autel où il est encore aujourd'hui.

CHAPITRE VI.

Découvertes sncccessives — Ponce de Léon.— Diego Colomb. — Balboa.—Velasquez. — D'Avila.— Nunez de Cordova. — Magellan.— Giovanni Veranzani.— Gaboto — Souza.— Alvar Nunez — Diego.— Ordarx.— Villegagnon.— Jean Ribaut.— Walter Raleigh.— Cœlho.

Si nous nous sommes étendus un peu longuement sur cette première partie de l'histoire des découvertes d'Amérique, et particulièrement sur les actions et les malheurs de Christophe Colomb, c'est que nous avons pensé que nos lecteurs ne verraient pas sans émotion et sans intérêt les innombrabres efforts qu'il a fallu faire pour doter les souverains de l'Europe d'une partie du monde plus grande que toutes celles connues.

Maintenant, tout en continuant sommairement le récit des découvertes, nous y ajouterons l'historique des révolutions qui ont eu lieu dans ces nouvelles contrées, et la forme des gouvernemens qui les régissent aujourd'hui. Le cadre restreint dans lequel nous nous sommes proposé de renfermer l'histoire d'Amérique, ne nous permettra pas de donner de bien longs développemens sur les faits accomplis,

mais ceux que nous donnerons seront de la plus grande exactitude et puisés dans les productions des meilleurs et des plus consciencieux écrivains qui aient traité le sujet.

Nous présenterons dans ce chapitre un résumé rapide et général de cette foule innombrable de découvertes qui se succédèrent en si peu de temps, puis nous reproduirons en particulier l'état respectif de toutes ces nouvelles nations.

Ponce de Léon (1508) s'établit à Porto-Rico. Jean de Solis et Yanez Pinzon, le même qui avait accompagné Colomb dans son premier voyage, découvre le Yucatan, la première partie du Mexique actuel. Des colonies commence à s'établir sur la côte ferme. Diégo Colomb, fils de l'illustre amiral, donne à Ojeda les terres comprises entre le cap Véla et de golfe de Darien et de Nicuesa, de ce golfe au cap Gracias; ils veulent soumettre les habitans par la force, sont battus et réduits à une petite colonie sur le golfe de Darien, sous les ordres de Balboa; Vélasquez fonde Cuba (1519). Ponce de Léon découvre la Floride (1512). Balboa apprend d'un Cacique qu'une opulente région existe à peu de distance : il part avec des volontaires; et, après un voyage pénible, dangereux, aperçoit une mer sans limites, se jette à genoux, entre seul dans l'eau l'épée à la main, le bouclier au bras, et prend ainsi possession de l'Océan au nom du roi d'Espagne; découverte qui fut pour les conquérans la source d'inépuisables richesses.

L'existence du Pérou est alors révélée à Balboa (1514) ; mais par suite d'une injustice, dont les hommes supérieurs sont trop souvent les victimes, Pédrerias d'Avila est choisi pour commander à sa place; plus tard, quoique son beau-père, il le fait condamner à mort, et éloigne ainsi, par sa pusillanimité, le moment de la conquête.

Jean de Solis découvre Rio de Janeiro, et le Parana Guaçú auquel Sébastien Gaboto donne le nom de Rio de la Plata. Pedrerias et Nunez de Cordoba visitent le Yucatan, où ils voient les premiers Américains vêtus et des maisons en pierre qui leur rappellent leur patrie. Peu de temps après, Grijalva parcourt les côtes du Mexique, qu'il nomme *Nueva Espana* à cause de ses villes, de ses édifices et de l'aspect tout européen du pays.

Magellan cherche un passage qui conduise à la mer inconnue que Balboa avait signalée le premier, passe à Rio de Janeiro (1520), et va hiverner au port Saint-Julien, où il trouve ces gigantesques Patagons, dont la taille, depuis, s'est successivement réduite à celle d'hommes ordinaires. Il découvre le détroit qui porte son nom, appelle *Terre du Feu* la côte méridionale, et ne débouche que l'année suivante dans cette mer nouvelle, qu'il nomme Océan Pacifique. Tel fut le premier voyage autour du monde qui donna une idée exacte de la distance de l'Amérique par l'Inde, par l'est, et fixa les doutes des géographes sur la forme du globe terrestre.

Giovanni-Véranzani, envoyé par François Ier (1524), visite la Floride, et prend possession de la *Nouvelle-France*. A la même époque se forme à Panama, pour la conquête du Pérou, une association entre Francisco Pizarro, Almayro et l'ecclésiastique Luque.

Pendant la conquête du Pérou, l'intrépide Gaboto (1526) fait une expédition glorieuse et pourtant peu vantée : il entre dans le Rio de la Plata, fonde le fort de *Santo-Espiritu* en remontant le Parana jusqu'à la grande cascade, revient sur ses pas au confluent avec le Paraguay, et navigue dans cette rivière jusqu'au dessus de l'Assomption actuelle.

En 1531 Souza est envoyé au Brésil par les Portugais, et donne le nom de Rio Janeiro à la baie visitée par Magellan. Diego Ordarx remonte l'Orénoque jusqu'au Meto, dans une navigation de près de quarante lieues. Jean Cartier, de Saint-Malo (1534), visite pour la France, Terre-Neuve, le fleuve Saint-Laurent, l'île de l'Assomption, remonte le fleuve du Canada, et découvre l'île d'Orléans. Cartier retourne pour la troisième fois au Canada, et établit au port *Sainte-Croix* la première colonie française.

Deux ans plus tard le comte de Roberval fonde Québec, fondation que quelques écrivains renvoient en 1608, cinq ans après le voyage de Champlain.

Benalcazar part de Guallamba (1435), passe à Posto, à Popayan : alors commence la fable de l'Eldorado qui porte tous les esprits vers ce prétendu

centre de richesses. Benalcazar arrive au plateau de Condinamarca : il voit les pacifiques Muyscas : il n'y trouve pas l'explication de cette contrée si opulente, qu'il pense comme les autres conquérans, devoir aller chercher ailleurs : dans ce but, des voyages multipliés sont établis. Ainsi, Ximenez de Quesada entre dans la Colombie par Santa-Marta, tandis que Alonzo de Herrera recommence le voyage de Diego Ordarx, et c'est aussi pour chercher ce pays chimérique, que Gonzalo Pizarro (1540) commence la fameuse expédition de la Canela, dans laquelle il franchit les montagnes à l'est de Quito, et descend de ravin en ravin au milieu des torrens des monts Abruptes et des forêts épaisses où il pleut presque continuellement jusqu'au confluent de Maranon.

Cette expédition fait connaître l'intérieur de l'Amérique et sa véritable largeur; c'est certainement une des plus hardies et des plus extraordinaires de ces temps chevaleresques. C'est encore pour chercher ce Dorado que Quésada passa la cordilière de Condinamarca au Guaviare, et que vingt ans plus tard, Orsua, dont Aguerre continue le voyage, parcourt une partie de la Colombie.

Alvar Nunez (1542) débarque à Sainte-Catherine au Brésil, et se rend par terre au Paraguay. Il remonte l'année suivante la rivière de ce nom jusqu'aux Chiquitos, qu'il trouve tous peuples agriculteurs. D'un autre côté, Roxas s'avance vers le Tucuman par le Haut-Pérou, et peu de temps après, les

communications s'établissent entre le Pérou et la Plata.

Sousa, au nom du portugal, fonde San-Salvador sur la côte du Brésil (1549). Des Normands obtiennent du roi de France la permission d'aller s'établir dans cette contrée. Les réfugiés calvinistes, guidés par Villegagnon (1555), y forment une colonie qu'ils nomment *France antarctique.*

Les Portugais les chassent en 1565, prennent leur place et bâtissent Rio de Janeiro. Les Français (1560) continuent à faire de vaines tentatives de colonisation sur plusieurs points de l'Amérique; un des leurs, Jean Ribeau, fonde Charlesfort, en Arcadie. Landonnière conduit des Normands à la Floride (1564), mais cet établissement naissant tombe bientôt au pouvoir des Espagnols.

L'Angleterre veut aussi avoir sa part dans le Nouveau-Monde. Gabota et Frobisher cherchent vainement un passage dans l'Inde par le nord-ouest. Les voyages de ce dernier et ceux de Drake (1575), sur les côtes de Californie, donnent du courage aux Anglais; une compagnie tente de former une colonie dans l'Amérique septentrionale. Ces deux premières expéditions n'ont pas un brillant succès.

Raleigh (1584) aborde dans la Floride, visite la Caroline du nord, la nomme *Virginie*, et s'efforce d'y fonder une colonie qu'il abandonne en 1587.

Au Brésil, les Portugais rivalisent avec les Espagnols, en formant des établissemens littoraux; mais

ils sont continuellement harcelés par le corsaire anglais Cavendisch et par Lancaster, qui renouvelle la fable du Dorado, et détermine le voyage de sir Walter Raleigh (1593). Le dieppois Riffault tente d'établir une colonie au Maranhan (1594). Le portugais Suarez (1595) s'avance des côtes de l'Océan jusqu'à Matto-Grosso. Coelho remonte l'Amazone (1603); et, dans une nouvelle expédition, revient accompagné de beaucoup d'Indiens, qu'il vend ensuite comme esclaves, genre de commerce auquel se livraient alors les Portugais. Bientôt ceux-ci n'ont plus à faire aux Français et aux Anglais, mais ils ont à combattre les Hollandais, qui s'emparent d'une partie de la côte du Brésil, la possèdent trente annéés, et en sont eux-mêmes chassés en 1651 en dépit d'une résistance opiniâtre.

A la fin du XVIe siècle, cent ans seulement après la découverte de l'Amérique, on avait vu les Espagnols découvrir les Antilles, le Mexique, la Floride, le Pérou, la Colombie, la Plata, remonter ou descendre les trois plus grands fleuves de ces contrées, *l'Amazone*, la *Plata*, *l'Orénoque*. Une partie du Brésil était déjà peuplée par les Portugais qui avaient pénétré au loin dans l'intérieur.

Les Français, momentanément établis à la Floride et à Rio de Janeiro, avaient été obligés d'abandonner ces positions; mais ils étaient encore maîtres du Canada. Les Anglais aussi avaient parcouru le littoral de l'Amérique, surtout celui du Labrador et de

la Virginie. Depuis long-temps déjà les Hollandais rôdaient sur les côtes, pillant les colonies espagnoles et portugaises. Enfin les deux Amériques ne tardèrent pas à être intérieurement connues, et devinrent le berceau de nations destinées peut-être à gouverner l'ancien monde.

CHAPITRE VII.

Saint-Domingue.— Premiers Etablissemens des Espagnols.— Etablissement des Français et des Anglais sur l'île. —Ils sont chassés par les Espagnols.—Les Flibustiers; leurs guerres.— Bertrand d'Ogeron utilise leur courage.— Première insurrection des noirs.—Les Anglais s'emparent de l'île.—Toussaint-Louverture.— Expédition du général Leclerc.—Henri Christophe.— Capitulation des Français.— Toussaint Louverture est envoyé en Europe.—Mort de Leclerc.— Rochambeau se livre aux Anglais.— Dessalines. —Pétion.—Boyer.

Nous avons dit que la première ville fondée par Colomb sur le territoire haïtien, fut *Ysabela.* Saint-Domingue, bâtie par son frère Diégo, ne devint que plus tard la capitale de l'île en lui donnant son nom. La mauvaise conduite des Espagnols, leur férocité, amenèrent contre eux une réaction de la part des naturels, qui les avaient d'obord reçus avec bienveil-

lance et respect. Les caciques, princes du pays, se liguèrent contre les envahisseurs : on en vint aux mains, on lutta avec des chances diverses. Des garnisons espagnoles furent massacrées tout entières, des partis de Sauvages périrent jusqu'au dernier homme. La supériorité des armes à feu put seule mettre fin à ce terrible débat. Un million à peu près d'indigènes existait sur l'île à l'époque de la découverte; soixante ans après il en restait à peine quelques milliers. Vers la fin du XVI[e] siècle la race primitive était éteinte.

A mesure que les naturels des Antilles s'éteignaient avec une désespérante rapidité par le fer, par la faim, par la misère, les Espagnols y affluaient. L'île de Saint-Domingue, plus que les autres, attira les émigrans. Sa capitale, Santo-Domingo, était devenue une ville de luxe et de magnificence : elle avait des palais, des maisons en pierre, une cathédrale, chef-d'œuvre d'architecture gothique. Cette prospérité dura peu néanmoins. Au commencemcnt du XVII[e] siècle elle était déjà en décadence, quand les rivalités européennes vinrent compliquer sa situation.

Dès 1725, les Français et les Anglais avaient occupé en commun l'une des Antilles du Vent, l'île de Saint-Christophe conquise sur les Caraïbes. L'Espagne jugea bientôt ce voisinage trop dangereux pour elle, et, sur sa route vers le Brésil, en 1730, Frédéric de Tolède attaqua cette colonie mi-partie d'Anglais et de Français, dispersa les colons, et détruisit

l'établissement. Ce qui échappa au fer des Espagnols s'était disséminé dans toutes les directions : un petit nombre d'hommes, montés sur de grandes chaloupes, vint attérir et se fixer sur la côte nord de Saint-Domingue, et sur l'île de la Tortue qui en est séparée par un canal de quelques lieues.

Là ces aventuriers vécurent du bétail qu'ils trouvaient sur l'île, puis de celui que Saint-Domingue leur fournit. Leur intention était de fonder une colonie à la fois agricole et commerçante; mais les Espagnols ne l'entendaient pas ainsi : ils les attaquèrent, firent diverses descentes sur leur île, enlevèrent les femmes et les enfans, détruisirent les plantations, tuèrent sans merci tous les hommes qui tombaient en leur pouvoir.

A cette guerre d'extermination, les aventuriers répondirent par une guerre de pirates, et de là leur vint le nom de *boucaniers*, comme on les appela d'abord, et ensuite de flibustiers, qui est resté dans la langue comme synonyme d'écumeurs de mer.

Organisés dans leur anarchie, ces intrépides marins avaient une sorte de code à l'usage de la troupe. Ils vivaient en famille avec des biens communs, dépouillant les autres, mais ne se volant jamais. Formés par groupes de cinquante hommes, les flibustiers prenaient le large sur de petits brigantins qu'une seule bordée aurait pû couler. Quand ils voyaient un navire gros ou petit, armé ou non armé, ils lui couraient sus et sautaient à l'abordage. Alors ce n'était plus des

hommes, mais des démons. Exaltés par la soif du butin, fanatisés par un courage fébrile, altérés du sang des Espagnols, et n'attendant aucun quartier, il était rare qu'un navire leur échappât. La vie de ces flibustiers est le roman de la marine française, roman mêlé d'horreurs sanglantes et d'éroïsme merveilleux. Si quelque chose peut faire excuser une vie de meurtre et de pillage, on peut dire que, rentrés plus tard sous la loi commune, ces forbans expièrent leurs crimes antérieurs par des services exemplaires, et que les flibustiers de la Tortue devinrent pour la France une pépinière d'excellens marins. Ils continuèrent leur vie de pillage et de meurtre jusque vers 1766, époque vers laquelle un gentilhomme angevin, Bertrand d'Ogeron, entreprit d'utiliser ces courages farouches pour la colonisation de Saint-Domingue. La tâche était difficile, mais il réussit. La sagesse des mesures prises par d'Ogeron produisit les plus heureux résultats. On fonda des établissemens sur les côtes nord et est de Saint-Domingue : une foule de colons arrivés de France exploitèrent d'abord tout le littoral, pour se porter ensuite vers les plateaux intérieurs. La culture s'étendit; l'île devint riche et peuplée. Les guerres maritimes avec l'Angleterre, les émeutes intérieures des colons ou des nègres, la catastrophe de la banque de Law, dont le contre-coup fut terrible dans les colonies françaises, rien ne put empêcher Saint-Domingue de marcher dans une voie de prospérité progressive. En

1789, au moment où éclata la révolution française, l'île semblait avoir atteint l'apogée de sa richesse. Les événemens de la métropole réagirent d'une manière terrible sur la colonie américaine.

Les blancs se soulevaient contre Paris; les Nègres s'insurgeaient contre les blancs: les noirs, agissant avec un effrayant accord, se révoltèrent à la foi sur quatre ou cinq habitations, et se groupèrent ensuite pour marcher contre les autres paroisses plus voisines du cap. La guerre était aux portes de la capitale. La masse des noirs insurgée augmentait à chaque seconde. Toute la campagne se couvrait de partis accourus des montagnes. Les habitations incendiées marquaient le passage de la révolte. Deux mille blancs et dix mille insurgés périrent dans cette première période des hostilités.[1]

Un décret rendu le 4 avril par l'Assemblée constituante, et trois commissaires arrivés de France, eurent pour instructions secrètes de prendre les noirs sous leur tutelle officieuse. Cela amena la surprise du cap Français par les nègres qui l'incendièrent et égorgèrent tous les blancs qui ne s'étaient pas retirés à bord des vaisseaux.

Dans ce moment de troubles, Saint-Domingue parut au Anglais une proie riche et facile: ils s'en emparèrent en effet pendant quelques temps, mais les efforts réunis des blancs, des noirs et des mulâtres, l'insuffisance des troupes d'invasion, les maladies,

l'insalubrité du climat, rendirent bientôt la position insoutenable et forcèrent à l'évacuation.

Pendant l'occupation anglaise, le parti des noirs s'était constitué Toussaint-Louverture acquit, par les services rendus aux noirs, une influence très-importante sur leur esprit. Aussitôt que les Anglais eurent laissé le pays libre, son premier soin fut de faire proclamer l'affranchissement des hommes de couleur, puis comprenant bien que l'indépendance sans le travail est un droit illusoire, il dirigea la population vers la culture des terres, ne garda qu'une portion de son armée, qu'il ploya à la discipline et au maniement des armes. Il fit rouvrir les églises, encouragea les théâtres, et posa la première pierre d'un édifice élevé à l'indépendance du pays.

La colonie allait renaître de ses cendres, colonie noire sous le patronage français, lorsque Bonaparte crut devoir poursuivre par la voie des armes une souveraineté moins nominale et moins précaire. Une flotte et une armée de vingt-cinq mille hommes partit de Brest sous les ordres du général Leclerc. Cet armement parut le 2 février 1802 devant la ville du cap où commandait le général noir Henri Christophe. Sommé de se rendre, Christophe répondit par un refus; attaqué, il évacua la ville après y avoir mis le feu. Les français occupèrent des ruines.

Bien des tentatives furent faites pour séduire Toussaint; il ne pensa qu'à combattre. Les généraux Christophe, Dessalines et Laplume reçurent ses intruc-

tions. Ses troupes, admirablement organisées pour cette guerre d'embuscade, mettaient aux abois la bravoure et l'activité française. Désespérant de réussir par les armes, Leclerc essaya de la diplomatie. On promit aux noirs une liberté et une égalité inconditionnelle, on reçut leurs généraux à capitulation en leur conservant leurs honneurs et leurs grades. Christophe, Dessalines, Toussaint, transigèrent ainsi tour à tour. La paix fut signée; mais dès le lendemain, Toussaint était enlevé de sa retraite, transféré à bord d'un vaisseau, conduit en France, où il périt en 1803, dans les cachots du fort de Joux.

Cet odieux manque de foi fit ouvrir les yeux aux généraux noirs, et les hostilités recommencèrent avec un caractère horrible de représailles. L'armée française, décimée par la fièvre, ne pouvait lutter contre les attaques hardis du général Dessalines; Leclerc était mort, et son successeur, Rochambeau, après avoir capitulé avec Dessalines, fut obligé de se livrer avec ses troupes et sa flotte, à la merci des Anglais.

Les noirs étaient de nouveau possesseurs d'Haïti. Dessalines avait été nommé gouverneur-général de l'île. Un an après l'évacuation, dans les premiers mois de 1804, Haïti eut ses *vêpres siciliennes*; on égorgea tous les blancs, sans distinction d'âge et de sexe; à peine quelques prêtres et quelques médecins furent-ils épargnés. Cette boucherie se prolongea pendant six mois, au bout desquels il ne restait dans le pays

que des hommes de couleur et quelques citoyens de l'Union-Américaine ; le nombre des victimes s'éleva à un chiffre inappréciable.

Dessalines voulut régner, et fonda son trône sur des cadavres; le 17 octoble 1806, il périt assassiné.

Il eut pour successeur son rival, Christophe, qui se fit couronner roi, sous le nom de Henri Ier. Le commandant du Port-au-Prince, Pétion, ne voulut jamais reconnaître cette souveraineté ; une lutte longue, sanglante, s'engagea entre les deux partis. Enfin, de guerre lasse, les deux chefs mirent bas les armes : l'un soigna son royaume; l'autre, s'étant fait nommer président, donna tous ses soins à la république de 1811 à 1818. On garda ainsi les dehors de la bonne intelligence; mais, Pétion étant mort et Boyer lui ayant succédé dans son poste, Christophe crut l'heure venue de réaliser ses empiètemens. La guerre recommence dans le quartier de la Grande-Anse; elle fut heureuse pour Boyer : sage, persévérant, habile, le nouveau président acheva de gagner, par ses actes, ceux que ses armes n'avaient pas soumis. Christophe, au contraire, chaque jour plus injuste et plus cruel, mécontenta les siens et s'aliéna même son armée; il se suicida, pour échapper à l'inévitable assassinat d'une conspiration militaire tramée contre lui. Ainsi, en 1822, toute l'île d'Haïti ne forma plus qu'un seul état, sous la présidence de Boyer.

La France reconnut l'indépendance de la nouvelle

réplublique, en juillet 1825, moyennant une indemnité de 150,000,000 de francs. Ces conditions, trop onéreuses pour la république, seront difficilement remplies.

La république d'Haïti a été jugée de notre temps de manières bien différentes : les uns l'ont désignée systématiquement; les autres l'ont exaltée hors de toute mesure. Suivant les uns, l'île est merveilleusement cultivé; si l'on en croit d' autres, elle est toute en jachères. La vérité est entre toutes ces opinions interessées pour la plupart.

L'île n'est pas riche encore, et ne peut pas l'être; un pays ne supporte pas une guerre d'extermination. Il ne bouleverse pas son pacte social, sans que sa vie en soit largement atteinte; un sol ne change pas de maîtres sans en être profondément ébranlé. Des hommes, pris esclaves ou façonnés à l'esclavage, se réveillèrent libres un jour; calmes, ils regardèrent autour d'eux : ils virent des propriétés sans maîtres, des champs, des maisons, des denrées, des sacs d'or et d'argent : Ils se dirent : « Ces richesses ne s'é» puiseront pas. Qu'est-il besoin de travailler? Tra» vailler, c'est l'état de l'esclave : nous ne sommes » plus esclaves. »

La guerre d'ailleurs occupait tous ces bras, et tant que la terre n'était pas définitivement conquise, ils ne voulaient pas la remuer ; ils craignaient toujours de planter pour les autres. Les idées d'ordre, de propriété, de labeur opiniâtre, de perfectionnement

agricoles, ne pouvaient donc s'infiltrer que peu à peu dans ces populations nonchalantes par nature. En outre, quoique maîtres chez eux, les Haïtiens restèrent long-temps au ban des nations de l'Eupope. Le commerce, ce corollaire de l'agriculture, était à refaire dans leurs ports; le calme gouvernement de Boyer, ses talens élevés, sa justice, sa douceur, ont déjà fermé quelques plaies, les autres disparaîtront avec le temps. Haïti traverse encore aujourd'hui une époque transitoire et confuse: on ne jugera que plus tard, d'une façon impartiale, ce qui lui aura valu la conquête de son indépendance.

CHAPITRE VIII.

Mexique.— Fernand Cortez.— Destruction des habitans du Mexique.—Fondation de la nouvelle ville.—Vice-rois du Mexique.— Evénemens de 1808.— Premier mouvement insurrectionnel en faveur de Ferdinand — Venegas. —Hidalgo.— José Morelo.— Xavier Mina; sa fin tragique.— —Iturbide; son triomphe, il prend le titre d'empereur.— Santa-Anna proclame la république.— Exil d'Iturbide; sa mort.— Charte mexicaine.

L'histoire de la conquête du Mexique est un drame qui vit dans toutes les mémoires. Tout le monde a entendu prononcer le nom de Fernand Cortez, dont

le souvenir sera immortel comme celui de Colomb.

Ce hardi aventurier aborda, le 21 avril 1519, sur la péninsule de Yucatan : il serait trop long de dire ce qu'il lui fallut d'efforts opiniâtres pour arriver, le 8 novembre suivant, dans la capitale du Mexique; par quels moyens atroces il y vainquit et s'y maintint; le meurtre de Montezuma, ce roi d'un âge d'or, qui ne voyait dans la venue des conquérans étrangers que l'accomplissement d'une prophétie locale; le massacre de la noblesse mexicaine, ordonné par Alvarado; la résistance héroïque de l'empereur Guatimosin, son supplice affreux et bizarre; la conquête définitive de cet empire, au milieu d'une immense dévastation; les villes détruites, les populations égorgées, l'évangile, cette charte de paix, prêché avec le fer et le feu; personne n'ignore aujourd'hui cette lamentable chronique, cette invasion brutale et sanglante d'intrépides aventuriers, ce récit d'héroïsme éclatant et d'atrocités si noires, cette prise de possession, dans laquelle tout l'or de l'Amérique ne put pas la défendre contre le fer de l'Europe.

Ce fut presque sur des ruines que Fernand Cortez fonda au Mexique le pouvoir espagnol. Le système d'oppression et de pillage ne mourut point avec lui; malgré tous les efforts de Charles-Quint pour améliorer le sort de ses nouveaux et lointains sujets, on perpétua au Mexique la politique de dépopulation, en traitant les indigènes comme des bêtes de somme.

Les vice-rois que l'Espagne envoyait au nouveau monde n'avaient souci que de leur fortune ou leur pouvoir; ils s'inquiétaient peu des misères chaque jour accrues des peuples qu'ils gouvernaient; autour d'eux la vénalité avait formé comme un cercle impénétrable au contrôle supérieur. Aussi, loin de la métropole et avec tant d'or sous la main, les vice-rois du Mexique étaient de vrais despotes, ne relevant presque que de leurs caprices. Par toutes sortes de moyens de compression, ils cherchaient à y étouffer l'élan des idées et des progrès, qui éveillent toujours chez les peuples le sentiment de leurs dignité et de leur indépendance.

Sans les événemens de 1808, long-temps peut-être ce système eût régné sur le nouveau monde. Ces événemens, qui ébranlèrent l'existence politique de la métropole, ne furent pas sans doute le motif de la révolution coloniale; mais ils en devinrent l'occasion et le prétexte. Napoléon venait de soumettre, par les négociations, la péninsule hispanique; il en faisait une annexe de l'empire français, et portait sur la tête de son frère la couronne de Ferdinand. A cette nouvelle, un mouvement éclata au Mexique; mouvement qui prit d'abord le caractère d'une protestation en faveur du souverain légitime, mais qui, plus tard, devint une déclaration d'indépendance contre ce souverain. Le vice-roi qui gouvernait alors, José Iturigarray, voyant que les colonies espagnoles restaient désormais sans lien avec la métropole, isolées et li-

vrées à elles-même, voulut organiser une junte dans laquelle devaient entrer, en proportion égale, des créoles et des européens. Cette assimilation indisposa ces derniers ; ils conspirèrent contre le vice-roi, s'emparèrent de sa personne, et l'embarquèrent pour Cadix, alors au pouvoir de la junte insurrectionnelle. Bientôt cette junte envoya son dignitaire de confiance, Venegas, qui devint la tête et le bras du parti européen, marchant désormais vers l'oppression du parti créole. De là naquit cette révolution qui, conçue d'abord dans une pensée de fidélité au souverain légitime, devait aboutir à l'indépendance coloniale et à une ère d'émancipation.

Les Américains ne purent souffrir sans impatience et sans haine l'autorité du nouveau gouverneur ; ils complotèrent à leur tour. Il s'organisa dans tout ce royaume une ligne, à la tête de laquelle se mirent des dignitaires civils et religieux ; trahis et dénoncés aux vengeances du vice-roi, les conjurés levèrent l'étendard de la révolte. Le moine Hidalgo, recteur de la ville de Dolores, désigné comme la première victime de Venegas, fut aussi le premier insurgé. Le 10 septembre 1810, au moment où les soldats du vice-roi venaient le saisir, il fit sonner le tocsin, et appela les populations aux armes ; deux mois après, il eut trente mille hommes sous ses ordres, mal armés, mal disciplinés, il est vrai, mais hardis, exaspérés et entreprenans.

Ce fut alors que commença une guerre d'extermi-

nation, trop longue pour être racontée. Hidalgo, n'ayant d'appui contre des troupes aguerries que dans des moyens révolutionnaires, offrit en perspective à ses milices le pillage et la dévastation.

Des richesses immenses tombèrent au pouvoir des vainqueurs ; mais ces triomphes eurent leurs revers. Les excès commis par Hidalgo, les prédications des prêtres, qui excommunièrent en masse tous les insurgés, la bravoure farouche du général espagnol Calliga, amenèrent une réaction. Hidalgo, fait prisonnier, fut exécuté le 27 juillet 1811, et tous les Indiens que l'ont put saisir furent passés par les armes; jamais boucherie ne fut plus affreuse et plus général.

Le sang invoquait le sang, et à un chef mort devait succéder un autre chef. José Maria Morelo prit la place de Hidalgo; plus habile et plus prévoyant, il essaya d'ébaucher la révolution politique, en continuant l'insurrection militaire. Il convoqua une junte à Zultepec, et fit formuler une constitution, qui faisait du Mexique une annexe indépendante de l'Espagne, relevant du patronage de Ferdinand. Malheureusement Morelo n'avait pas de forces suffisantes pour fonder son œuvre par les armes; vaincu comme Hidalgo, il périt comme lui. Alors parut Xavier Mina, le neveu du général de ce nom, si célèbre dans la Péninsule. Le jeune Mina combina à Londres le plan d'une insurrection nouvelle, et, en 1817, à la tête de quatre cent-cinquante hardis aventuriers, il débarqua à Soto la Marina, sur la côte mexicaine; comme

on lui avait promis des renfors, il laissa sur le lieu du débarquement cent trente hommes, et, avec les trois cent vingt autres, il marcha à la conquête du Mexique. Dès le second jour, mille cinq cents créoles déterminés se ralièrent à lui; il marcha sur San-Luis-de-Potosi, battit sur la route un corps de deux mille royalistes, entra dans la ville, puis se dirigea sur Guanaxuato, qui lui ouvrit ses portes avec enthousiasme. Si, à ce moment, Mina eût sur-le-champ poussé vers la capitale, c'en était fait de Mexico; le vice-roi Apocada n'eût pas cherché à le défendre; mais Guanaxuato fut une espèce de Capoue pour les vainqueurs, et pendant qu'ils y faisaient une halte, les royalistes trouvèrent le temps de rassembler leurs forces; ce n'eut été rien encore, si un guet-à-pens n'eût compromis tout-à-coup le sort de la révolution. Dans une connaissance isolée, le jeune chef, l'âme de cette entreprise, Mina fut fait prisonnier, et impitoyablement fusillé ensuite par le général Orantia; c'était une perte immense. L'armée confédérée se dispersa sous divers généraux, qui, chacun de son côté, tinrent la campagne. Cette nouvelle guerre de guérillas, sans cesse renaissante, eût à la longue usé les forces royalistes quand même un événement imprévu n'eût pas tout-à-coup décidé de l'avenir du Mexique. Le colonel Iturbide, envoyé à Acapulco avec un des régimens les plus dévouées, passa aux rebelles et se posa comme généralissime de l'indépendance mexicaine; en quelques mois il devint si puissant, que

4.

les nouveaux vice-rois, Novella et O'Donoju, transigèrent avec lui et reconnurent l'indépendance de l'état émancipé.

Iturbide, qui s'était proclamé *général en chef de l'armée impériale*, entra à Mexico en triomphateur. La municipalité vint lui offrir en grande pompe les clés de la ville. Une junte provisoire, installée avec solennité, confirma les titres qu'Iturbide s'était attribués, et nomma une régence à l'empire. Malheureusement Iturbide ne sut ni reconnaître, ni ménager le principe révolutionnaire qui l'avait fait vaincre. Il visa à une dictature. Des actes de cruauté gratuite et de despotisme intempestif ébranlèrent son pouvoir naissant, et le ruinèrent avant qu'il eut acquis quelque force. Santa-Anna ayant proclamé la république à Vera-Cruz, la désertion se mit parmi les troupes de l'empereur Iturbide, qui venait de se faire couronner avec la plus grande magnificence. La dissolution du congrès et l'arrestation de quelques membres ne purent sauver le dictateur. Vitoria et Vergaz à Ver-Cruz; Gronero et Bravo à la Puebla, Jural à San-Luis-de-Potosi, proclamaient à la fois la république.

Une dernière rencontre trancha la question. L'empereur fut battu et ce fut la fin de l'empire. Le congrès exila Iturbide en Italie, avec une pension de ving-cinq mille piastres. Il s'embarqua à Antigoa, le 11 mai 1823; mais, poussé par son humeur inquiète, et ne se tenant pas pour déchu, il ne craignit

pas de paraître, en 1824, sur le territoire mexicain. Cette fois, saisi par le général Félipe de la Garza, il fut fusillé quelques jours après son débarquement.

Cependant le nouvel état se constituait à l'ombre d'un pouvoir exécutif composé des généraux Vitoria, Bravo et Regrete. En janvier 1824 ; la charte mexicaine fut promulguée : elle proclamait une république fédérale. Après avoir établi l'indépendance absolue de la contrée, et adopté le culte catholique comme religion de l'état, la constitution divisait la république en dix-neuf districts, attribuait le pouvoir législatif à un congrès composé de deux chambres, les représentans et le sénat, et mettait le pouvoir exécutif entre les mains d'un président et d'un vice-président élus par les congrès des provinces. Désormais les drapeaux mexicains furent décorés de l'aigle, perché du pied gauche sur le cactus de la cochenille. (Ce cactus s'élève sur un rocher, au milieu d'un lac, et l'aigle tient dans ses serres du pied droit un serpent qu'il déchire avec son bec) Deux rameaux furent bordés du côté de cet écusson, l'un de laurier, l'autre de chêne, en mémoire des premiers défenseurs de l'indépendance. Telle fut la nouvelle confédération mexicaine.

Les forces de mer et de terre de cet état naissant ne sont point encore sur un pied bien formidable. La marine surtout n'a qu'un matériel et un personnel bien insignifians. L'armée de terre est plus importante ; elle compte soixante mille soldats dont trente-

deux mille seulement restent sous les armes. On ne compte au Mexique que cinq forteresses : San-Juan-de Ulloa, Campêche, Pérote, Acapulco, et San-Blas, et encore ne sont-elles guère en bon état. Les arsenaux sont actuellement bien garnis d'armes, et les parcs d'artillerie renferment un fort beau matériel.

L'une des plus grandes influences politiques de l'état mexicain, c'est le clergé. Son pouvoir ne semble pas même avoir été compromis par la révolution récente, parce qu'il en fut un des agens les plus actifs et les plus opiniâtres. La république reconnaît un archevêché, celui de Mexico, et neuf évêchés, lesquels, avec le chapitre collégial de Guadeloupe, comprennent cent quatre-vingt-huit prébendes ou canonicats. Les énormes propriétés du clergé, que l'on évaluait, au commencement de ce siècle, à quarante millions de piastres, semblent avoir diminué de moitié, soit par dépréciation, soit par suite de pertes; il ne s'élève plus aujourd'hui qu'à la somme de vingt millions de piastres.

CHAPITRE IX.

Mexique; sa position géographique; son territoire. — Ancienne ville de Mexico; ses antiquités. — Mexico moderne; sa construction. — Culture des terres. — Costumes des habitans; leurs mœurs; leurs usages. — Habitations des Indiens. — Manufactures.

La république de Mexico, autrefois vice-royauté de la Nouvelle-Espagne, a pour limites, à l'est et au sud-est, le golfe du Mexique et la mer des Caraïbes; à l'ouest, l'océan Pacifique; au sud, l'état de Guatemala; au nord, les Etats-Unis; au sud et au nord, ces frontières sont indécises; elles forment l'objet de négociations encore pendantes entre la république et le Guatemala d'une part, et les Etats-Unis de l'autre, quoique le traité de Washington soit provisoirement reconnu par les deux peuples limitrophes.

Le territoire du Mexique est de cent dix-huit mille quatre cent soixante-dix-huit lieues carrées de vingt-cinq au degré, dont une grande portion située au-delà du tropique et dans la zone la plus tempérée de l'univers. L'étendue totale de cet état équivaut au quart de celle de l'Europe, c'est-à-dire à la France, l'Autriche, l'Espagne, le Portugal et la Grande-Bretagne réunie.

Par la distribution géologique de ce territoire, tous les produits de l'univers trouveraient le sol et le climat qui leur sont propres. Malheureusement cette constitution géologique, en même temps qu'elle se prête au développement de toutes les cultures, semble être un obstacle à la facilité des communications sans lesquelles les produits perdent beaucoup de leur valeur.

L'ancienne ville de Mexico, d'après les descriptions que nous en retrouvons dans Fernand Cortez lui-même, et dans d'autres écrivains espagnols contemporains, paraît avoir été une des plus belles et des plus riches du monde.

La grandeur et la magnificence des palais du roi, dit Bernard Dias, de ses maisons, de ses bois, de ses jardins, étaient d'une rare splendeur. Il avait, dans ses ménageries, non-seulement tous les animaux que les autres princes conservent par le luxe, mais encore des espèces que la nature semble avoir exemptées de l'esclavage; par exemple, des crocodiles et des serpens.

A l'époque de la conquête, c'était Montézuma qui habitait ces magnifiques résidences, et nul monarque au monde n'était entouré de plus de faste et de plus de splendeur que ce monarque mexicain. Il changeait d'habits quatre fois par jour, ne reprenait jamais celui qu'il avait mis une fois, et en faisait présens aux nobles ou aux soldats qui s'étaient bien comportés à la guerre. Un grand nombre d'ouvriers

était attaché au service de la cour. Les armuriers préparaient pour le musée des armes offensives et défensives; des peintres, des orfèvres, des sculpteurs, des ouvriers en mosaïque travaillaient aussi constamment pour le prince et les favoris.

Malgré la difficulté de retrouver intactes les traces de son existence ancienne, Mexico offre encore un champ très-vaste aux recherches de l'archéologue. Dans diverses parties de la ville, on retrouve des idoles sculptées qui ont servi, comme simples matériaux, à la construction des maisons bourgeoises et des édifices publics.

Çà et là se rencontrent, à demi-enterrés, d'autrefois à la surface du sol, tantôt l'idole du grand serpent, monstrueuse déité, représentée d'ordinaire au moment où elle dévore une victime humaine; puis des statues de grandeur naturelle, des autels de granit, des pans entiers de murailles scuplées, de beaux torses; enfin la grande et célèbre divinité qui, long-temps enfouie sous la galerie de l'université, a été récemment tirée de la poussière par les soins de Beclloch.

Ce monstre colossal figurait, à ne pouvoir en douter, dans le temple principal où tant de milliers d'hommes étaient chaque année égorgés en son honneur.

Le Mexico moderne est construit tout entier sur l'emplacement de l'ancienne capitale des Aztèques. Son aspect est agréable et régulier. Quand on regarde du haut d'une de ces terrasses qui dominent les habitations, on remarque avec plaisir cette symétrie

des rues larges et propres, cette ordonnance élégante et simple des maisons bourgeoises que dominent de loin en loin les dômes des grandes églises, ou les clochettons gracieux des petites paroisses. Cette masse de constructions semble se relever encore par l'effet des montagnes neigeuses qui se dessinent dans le lointain', et par cette ceinture de montagnes vertes qui forment le plan secondaire.

Plus on voit Mexico, plus on s'y habitue, et plus il séduit. Les rues, larges, belles, ùnis, ont jusqu'à deux milles de longueur. Les maisons, d'une hauteur égale, et généralement à deux étages, sont ornées de balcons de fer travaillé, quelquefois de bronze peint ou doré. La façade des maisons, peinte à la détrempe, en blanc, en rouge ou en vert, a une apparence riante et aisée. Sur quelques-unes on lit des passages de l'Ecriture ou de pieux centons; d'autres fois le revêtement est en carreaux de porcelaine qui forment des arabesques ou d'autres desseins du plus gracieux effet : quelquefois mêmes des tableaux entiers empruntés à la bible. C'est là un coup-d'œil riche, merveilleux, fantastique, dont aucune ville d'Europe ne peut donner d'idée. Les parois de Mexico sont un musée qui luit au soleil. On dirait une de nos villes méridionales tapissées de tentures pour une fête solennelle.

Dans les environs de la capitable s'élèvent de pittoresques villages d'Indiens, bâtis au milieu des fleurs et de la verdure.

La culture des terres et des jardins se fait à l'aide de méthodes avancées qui signalent une direction européenne ; il y a en effet à Mexico une école et un jardin de botanique. L'ordonnance des parterres est toute espagnole, avec des allées enfoncées, bordées de grands et beaux vases de fleurs, rendues plus fraîches par la quantité de plantes grimpantes qui se festonnent autour des arbres ; toutes ces allées rayonnent vers un grand bassin qui en forme le centre, et d'où s'échappent une foule de rigoles qui arrosent les moindres plates-formes. L'œil est enchanté de cette multitude de plantes élégantes, inconnues à l'Europe, et qui, toutes épanouies à l'air libre, mélangent leurs parfums dans les airs. Quelle variété de ports ! quelle diversité de couleurs ! quelle différence de cet aspect plein de sève et de force, avec la physionomie rabougrie et maladives des exotiques nains de nos serres chaudes, qui meurent sans avoir rien produit.

L'aspect des boutiques est en général pauvre et mesquin ; rien n'y figure sur l'étalage : peu d'entre elles ont même une enseigne à la porte ; il faut être un habitué de la ville pour savoir où se vendent les objets. Les ouvrages d'orfévrerie se font à la main, par de bons ouvriers ciseleurs ; les fabriques de galons d'or et d'argent exécutent les articles de passementerie, dans la plus grande perfection et à un prix très-convenable. Les ateliers des tailleurs sont peu nombreux ; quant aux ateliers de modes, ce sont les hommes qui les exploitent ; les hommes cousent pres-

que au milieu de la rue des robes de mousseline; ils confectionnent des garnitures, des fleurs, des bonnets, préparent de la lingerie, tandis qu'à quelques pas de là, dans une maison voisine, de pauvres filles, à genoux sur le sol, sont employées à broyer du chocolat, travail pénible et long.

Le commerce des drogues est fort étendu dans le pays, et les pharmaciens y occupent une place considérable.

Des milliers de boites, de tiroirs, de cuves, de bocaux, de bouteilles, de jarres, rangés dans un assez bel ordre et mystérieusement étiquetés, donnent à leurs boutiques l'aspect de cabinets d'alchimistes. Les barbiers ont une grande importance à Mexico: leurs boutiques sont les plus belles et les plus brillantes; le métier y est fort lucratif; une séance de barbier y est payée à l'égal d'une visite de médecin. L'ébénisterie est fort arriérée au Mexique; la plus grande partie des meubles vient des État-Unis; il y a quelques années, la scie était un outil inconnu aux ouvriers de cette capitale. Les selliers sont les plus habiles des ouvriers indigènes : leurs voitures sont solides, élégantes et simples; les meilleurs peintres du pays s'emploient à leurs décorations. Les boulangeries sont vastes et fort bien garnies; leur pain est d'une excellente qualité. Pour la nourriture des classes inférieures, on fabrique des *tortillas*, espèce de gâteaux mollets, faits de maïs ou de blé de Turquie.

Les costumes varient beaucoup d'une classe à l'au-

tre ; les Espagnols et les blancs natifs portent des habits confectionnés à l'européenne, au-dessous des fracs et des redingotes ; dans leurs maisons, des surtouts ou des vestes de calicot imprimé. Les dames et les enfans marchent dans les rues toujours vêtus de noir ; les femmes ont la tête découverte : quelquefois seulement elles jettent un léger voile par-dessus leurs beaux cheveux. Elles sont fort recherchées dans leur chaussure ; les dimanches, elles revêtent des habillemens plus gais ; elles préfèrent aux plumes les fleurs artificielles.

Le costume d'un gentilhomme de campagne est très-brillant et très-coûteux.

Quant aux costumes des classes pauvres, Espagnols, Métis ou Indiens, ils varient suivant les provinces ; quelques-uns n'ont presque pour vêtement qu'une couverture de laine, roulée au travers du corps ; d'autres ont un chapeau de paille, avec un juste-au-corps à manches, et des culottes courtes, ouvertes sur les genoux, en peau de chevreau ou de pécari, avec le poil tourné en dehors ; par-dessus ce vêtement sont des caleçons de calicot, qui descendent jusqu'à mi-jambe ; leur chaussure consiste en sandales de cuir, assez semblables à celles des Romains. Les femmes ont un petit jupon et une veste courte ; elles portent leurs cheveux tressés de chaque côté de la tête avec des lacets rouges ; en général, leur vêtement est propre, leur maintien modeste et décent.

Les huttes de ces Indiens n'ont pas toutes la même

forme : dans les cantons les plus chauds, ce sont des cages faites avec des cannes ou des petits bâtons, et couvertes de feuilles, dans les montagnes neigeuses, ce sont des chaumières à peu près semblable à celles de la Norwège ou de la Suisse ; une natte étendue à terre ou un filet suspendu, quelques vaisseaux de terre et quelques calebasses, une pierre pour faire cuire les *tortillas* ou pain de maïs, tels sont les meubles d'utilité ; une grossière figure de saint ou une mauvaise gravure, quelques vases en terre pour y placer des fleurs, voilà leurs meubles de luxe.

Avant l'ère de l'indépendance, il n'était pas permis d'élever des vers à soie au Mexique, ni d'y cultiver le lin : la vigne et l'olivier y étaient prohibés sous des peines assez graves ; et pourtant ce n'était guère là que des matières premières.

A plus forte raison, proscrivait-on les objets manufacturiers, dont la concurrence aurait pu nuire aux débouchés de la métropole. A peine avait-on pu parvenir à la fabrication d'étoffes grossières, et les ouvriers qu'on employait se regardaient comme déchus et tombés à la dernière des conditions humaines. Les manufactures devenaient donc ainsi des espèces de maisons de force, gardées par de hautes murailles et des portes doubles ; on eut dit des ateliers pénitenciaires. Aujourd'hui pourtant, sous le nouveau gouvernement, ces vieux préjugés ont disparu, et ce régime odieux a été modifié.

On fabrique à Mexico d'excellens chapeaux de

castor et des chapeaux de laine, appropriés à l'usage des campagnards. On y confectionne en outre les *mantas* ou manteaux *paisanos*; des cuirs tannés fort bien travaillés; de la coutellerie assez mauvaise, quelque peu d'horlogerie; des faïences et des verres; de la belle poterie, qui forme toute la batterie de cuisine; de la poudre médiocre, et de l'eau-de-vie de pulpe.

CHAPITRE X.

Mexique, ses mines.

Après nous être étendus sur les habitudes, les mœurs du Mexique, il nous reste à parler d une partie importante de son commerce et de sa richesse. Ce sont les mines: les mines d'argent et le Mexique, le Potosi et le nouveau monde, voilà deux idées qui marchent paralèllement en Europe; seulement ce n'est point au Potosi qu'il faut aller pour voir les plus riches exploitations. Le Potosi est un peu comme Golconde. Golconde a la réputation de recéler les plus beaux diamans du monde, et il n'y a pas un seul diamant natif à Golconde; le Potosi passe pour recéler de l'or à la surface de la terre, comme notre sol

des cailloux, et pourtant il y a fort peu d'or au Potosi; quatre ou cinq mines d'argent du Mexique sont plus riches, et surtout plus inépuisables que les siennes.

Déjà, avant l'arrivée des Espagnols, les indigènes du Mexique, comme ceux du Pérou, connaissaient l'usage de ces métaux. Ils ne se contentaient pas, comme on l'a pensé, de ceux qui, à l'état natif, se trouvent à la surface du sol et dans le lit des torrens; mais ils se livraient aussi à des travaux souterrains, pour l'exploitation des filons : ils perçaient des galeries et creusaient des puits.

Dans l'ancien Mexique l'or était, comme le cacao et les toiles de coton, un signe représentatif des valeurs. On achetait au marché de Renochtilan toutes sortes de denrées pour de la poudre d'or contenue dans des tubes.

On conçoit combien les Espagnols, à la vue de ce métal, passion de l'ancien monde, durent mettre d'empressement à en rechercher les gîtes. Les montagnes du Mexique recélaient les filons les plus précieux et les plus féconds qui fussent au monde, et, en moins de deux siècles, les conquérans eurent ouvert plus de cinquante exploitations (reales et realitos). Elles se trouvent dans les districts suivans :

Guanaxuato, Catora, Zacatecas, Real del Monte, Bolanos, Guarisamy, Sombrerete Rasco, Batopilas, Zinapen, Fresnillo, Bamos, Parra.

L'histoire de ces mines est une chose fort confuse. Il y a lieu de croire que, jusqu'aux premiers jours

du dix-huitième siècle, on ne travailla que mollement à l'extraction, puisque, à cette époque, le produit total des mines du Mexique n'avait été que de soixante mille marcs d'argent par année.

Parmi les substances minérales qui constituent la masse du filon du Guanaxuato, on remarque le quartz commun, l'améthyste, le carbonate de chaux, le spath perlé, le hornstein écailleux, l'argent sulfuré, l'argent natif ramuleux, l'argent noir prismatique, l'argent rouge foncé, l'or natif, la galène argentifère, la blende brune, le fer spathique, et les pyrites de cuivre et de fer.

Le métier de mineur est un métier libre dans tout le Mexique : aucun Métis, aucun Indien, ne peut être contraint à cette exploitation. On a dit et écrit autrefois que la cour de Madrid envoyait des forçats en Amérique, pour y travailler aux mines d'or ; c'est un fait controuvé. De tous les mineurs, le mineur mexicain est le plus libre et aussi le mieux rétribué ; il gagne vingt-cinq à trente francs par semaine, tandis que les cultivateurs du plateau ont à peine pu avoir, dans les temps prospères de la contrée, neuf à dix francs pour le même temps.

Le mineur mexicain est aussi sujet au vol que le diamantaire brésilien, et on est obligé d'exercer à son égard une surveillance non moins grande.

Comme on fouille les ouvriers, bien qu'ils soient à demi-nus, ils cherchent à cacher des morceaux d'argent natif et d'argent sulfuré rouge, dans leur che-

veux, sous leurs aisselles et dans leur bouche; ils cherchent aussi à loger partout où ils peuvent des cylindres d'argile qui contiennent le métal.

Dans l'intérieur de la mine, on contrôle avec le plus grand soin la gangue qui s'en extrait. A la place d'assemblage des grands puits, sont assises deux personnes qui ont un livre sur lequel est inscrit le nom de tous les mineurs employés au transport. Chaque tenatero se présente chargé de son minerai, et les deux experts par fois le pèsent, par fois l'estiment au gré de l'ouvrier, puis inscrivent le poids qui doit servir de règle pour le paiement.

Une compagnie anglo-mexicaine, formé en 1824, a entrepris l'exploitation de la majeure partie de ces mines; mais, jusqu'à ce jour, elle ne paraît pas avoir obtenu de résultats très-satisfaisans; cependant des fortunes énormes se sont créées par l'exploitation de ces filons.

C'est sur le réal de Monte et sur Moran, que se sont portés les soins les plus actifs des compagnies européennes qui exploitent aujourd'hui les mines du Mexique. Les Hollandais sont à Chico, les Anglais à Moran. Des machines à vapeur ont été mises en jeu, tant pour l'épuisement que pour l'extraction du minerai. Des difficultés immenses et des frais énormes ont rendu d'abord ces opérations onéreuses; mais, à la suite de ces travaux, de meillenrs résultats ont été obtenus.

L'histoire des mines du Mexique, leurs vicissitu-

des, leurs phases de fortune et de misère, leur apogée et leur décadence, demanderaient de plus longs développemens que ce que nous pouvons leur en donner ici; seulement il nous reste à dire que cette richesse a plus profité à quelques aventuriers qu'elle n'a été utile au pays même.

Si, avec la même activité fiévreuse, la même persévérance maladive qu'on a mises à arracher des valeurs fictives des entrailles de la Cordilière, on avait poursuivi dans les plaines fécondes du Mexique l'amélioration des produits du sol, la propagation des arts industriels et l'extraction des minéraux utiles, nulle contrée au monde ne serait aujourd'hui plus favorisée sous tous les rapports; nulle n'aurait des richesses plus inépuisables et plus réelles à offrir aux échanges européens. Les mines d'argent ont retardé la civilisation agricole du Mexique : elles ont semé çà et là quelques paillettes, mais sans aucun fruit pour l'avenir du pays.

———

CHAPITRE XI.

Pérou. — François Pizarre. — Diego Almagro, Fernand de Luque, s'associent pour la conquête du Pérou.—Retour de Pizarre à Panama.—Voyage en Europe. — Seconde expédition au Pérou. — Etat du Pérou. — Pizarre fait prisonnier l'Inca Ataliba. — Massacre des Péruviens.

Depuis que Nunez de Balboa avait découvert la mer du sud, et acquis quelques notions sur les riches contrées auxquelles elle pouvait conduire, tous les projets des aventuriers établis dans les colonies de Darien et de Panama se tournèrent vers ces pays. Ces entreprises, confiées à des hommes sans talens, n'eurent aucun succès. Quelques années s'écoulèrent sans que le pays découvert pût remplir les hautes destinées auxquelles il était appelé. Enfin, trois hommes, nés dans l'obscurité, entreprirent l'exécution d'un plan dont les résultats furent immenses.

François Pizarre, le plus connu de tous, était fils naturel d'un gentilhomme d'Estramadure; son éducation fut si négligée qu'il ne savait pas lire : la garde des troupeaux, qui fut sa première occupation, ne convenait pas à son caractère fier et remuant; il s'embarqua pour le nouveau-monde. Son avarice et

son ambition lui donnèrent une activité sans bornes : il était de toutes les expéditions ; il se distingua dans la plupart, et il acquit, dans les diverses situations où il se trouva, cette connaissance des hommes et des affaires, dont on a toujours besoin pour s'élever; surtout à ceux qui, par leur naissance, ont tout à vaincre. Il résolut d'entreprendre la conquête du Pérou.

Dans ce dessein il s'associe Diego d'Almagro, enfant trouvé, mais dont le courage était à toute épreuve : on l'avait toujours vu sobre, patient, infatigable dans les camps, où il avait vieilli. Il avait puisé à cette école une franchise qui s'y trouve plus qu'ailleurs, et cette dureté, cette cruauté qui n'y sont que trop communes.

Le troisième était Fernand de Luque, prêtre et maître d'école à Panama. Il avait une immense fortune, acquise on ne sait comment.

Ainsi un bâtard, un enfant trouvé et un maître d'école, étaient les hommes destinés à renverser un des plus grands empires de la terre. Les rôles des trois associés furent ainsi distribués : — Pizarre devait commander les troupes; Almagro conduire les secours, et Luque préparer les moyens. — L'enthousiasme religieux se trouva encore ici, comme chez tous ceux qui se sont signalés dans le nouveau-monde, allié à la passion des découvertes : Luque célébra la messe et partagea l'hostie en trois parties, pour lui et ses associés.

L'expédition, qui se composait d'un vaisseau, cent douze hommes et quatre chevaux, ne fut pas heureuse (novembre 1524). Rarement Pizarre put-il aborder ; et dans le peu d'endroits où il lui fut possible de prendre terre, il ne voyait que des plaines inondées, des forêts impénétrables ; que quelques sauvages peu disposés à traiter avec lui. Almagro, qui lui menait un renfort de soixante-dix hommes, n'eut pas un spectacle plus consolant : il perdit même un œil dans un combat très-vif qu'il lui fallut soutenir contre les Indiens. Plus de la moitié de ces intrépides Espagnols avaient péri par la faim, par le fer ou par le climat.

Los-Rios, qui avait succédé à Pédrarias dans le gouvernement de Panama, loin d'encourager cette expédition, dépêcha un bâtiment pour ramener Pizarre; celui-ci, avec l'obstination de son caractère, refusa d'obéir. Il n'en fut pas de même de ses compagnons : il chercha en vain de les retenir; le souvenir de leurs maux était trop récent ; et quand, traçant une ligne avec son épée, il dit que ceux qui voulaient retourner à Panama pouvaient passer de l'autre côté, treize seulement eurent le courage de rester avec lui. Après avoir beaucoup souffert, et s'être retirés dans l'île inhabitée de la Gorgonne, le lieu le plus malsain, le plus stérile et le plus affreux qui fût peut-être sur le globe, ils en furent tirés par un petit navire, que la pitié seule avait déterminé à leur envoyer pour les tirer de ce séjour de désolation ;

mais Pizarre, au lieu de revenir à Panama, porta au sud-est, arriva au Pérou (1526), et prit terre à Tumbès, ville considérable où se trouvaient un grand temple et un palais des Incas, souverains du pays.

De cette rade, où tout portait l'empreinte de la civilisation, Pizarre reprit la route de Panama, où il arriva, dans les derniers jours de 1527, avec de la poudre d'or, avec des vases de précieux métal, avec des vigognes, avec trois Péruviens destinés à servir plus tôt ou plus tard d'interprètes.

Aucun aventurier de ce siècle n'a traversé autant de dangers que Pizarre dans ces trois années de voyages. La patience et le courage qu'il montra surpassèrent tout ce que l'histoire du nouveau-monde présente dans le même genre, quoiqu'on y trouve ces vertus poussées jusqu'à l'héroïsme.

Loin d'être découragés par les revers qu'on avait éprouvés, les trois associés furent enflammés d'une passion plus forte d'acquérir des trésors qui leur étaient mieux connus; mais il fallait des soldats, il fallait des subsistances; et on leur refusait l'un et l'autre dans la colonie. Le ministère, dont Pizarre lui-même était venu réclamer l'appui en Europe, se montra plus facile. Il autorisa sans réserve la levée des hommes, l'achat des approvisionnemens; et il ajouta à cette liberté indéfinie toutes les faveurs qui ne coûtent rien au fisc.

Cependant, en réunissant tous leurs moyens, les associés ne purent équiper que trois petits navires;

ils ne purent rassembler que cent quarante-quatre fantassins et trente-six cavaliers. C'était bien peu pour les grandes vues qu'il fallait remplir; mais les victoires des Espagnols leur avaient donné une telle idée de leur supériorité, que Pizarre, avec cette faible troupe, n'hésita pas à s'embarquer. La saison de la navigation étant mieux connue, il ne mit que treize jours à faire le voyage; mais il fut forcé par les vents contraires de débarquer à cent lieues du port où il s'était proposé d'aborder.

Il fallut s'y rendre par terre : on suivit la côte qui était très-difficile, en forçant ses habitans à donner leurs vivres, en les dépouillant de l'or qu'ils avaient, en se livrant à cet esprit de rapine et de cruauté qui formait les mœurs de ces temps barbares. L'île de Puna, qui défendait la rade, fut forcée; et la troupe entra victorieuse à *Tumbez*, où des maladies de tout genre l'arrêtèrent trois mois entiers. L'arrivée de deux renforts, qui lui venaient de *Nicaragua*, la consolèrent un peu de ce séjour forcé. Ils n'étaient, à la vérité, que de trente hommes chacun ; mais ils étaient conduits par Benalcazar et par Fernand Soto, qui tous deux jouissaient d'une réputation brillante.

Les Espagnols ne furent pas inquiétés dans leur première conquête, et il faut en dire la raison.

L'empire du Pérou, qui, comme la plupart des autres dominations, n'avait dans l'origine que peu d'étendue, s'était successivement agrandi. Il avait en particulier reçu un accroissement considérable du

onzième empereur Huyana-Capac, qui s'était emparé par la force du vaste pays de Quito, et qui, pour légitimer autant qu'il était possible son usurpation, avait épousé l'unique héritière du roi détrôné. De cette union, que les lois et les préjugés réprouvaient également, était sorti Ataliba, qui, après la mort de son père, prétendit à l'héritage de sa mère. Cette succession lui fut contestée par son frère aîné Huascar, qui était d'un autre lit, et dont la naissance n'avait point de tache. De si grands intérêts mirent les armes à la main des deux concurrens. L'un avait pour lui la faveur des peuples et l'usage immémorial de l'indivisibilité de l'empire; mais l'autre s'était assuré d'avance les meilleures troupes. Celui qui avait pour lui les armées fut vainqueur, jeta son rival dans les fers, et, plus puissant qu'il ne l'avait espéré, se trouva maître de toutes les provinces.

Ces troubles, qui pour la première fois venaient d'agiter le Pérou, n'étaient pas entièrement calmés lorsque les Espagnols s'y montrèrent. Dans la confusion où était encore tout l'état, on ne songea pas à troubler leur marché; et ils arrivèrent sans obstacle à Caxamalca. Ataliba, que des circonstances particulières avaient conduit au voisinage de cette maison impériale, leur envoya sur-le-champ des fruits, des grains, des émeraudes, plusieurs vases d argent ou d'or.

Cependant il ne dissimula pas à leur interprète qu'il désirait les voir sortir de son territoire; et il

annonça qu'il irait concerter avec leur chef les mesures de cette retraite.

Se préparer au combat sans laisser apercevoir le moindre appareil de guerre, fut la seule disposition que fit Pizarre pour recevoir le prince. Il mit sa cavalerie dans les jardins du palais, où elle ne pouvait être aperçue : l'infanterie était dans la cour, et son artillerie fut tournée vers la porte par où l'empereur devait entrer.

Ataliba vint avec confiance au rendez-vous. Douze à quinze mille hommes l'accompagnaient. Il était porté sur un trône d'or, et ce métal brillait dans les armes de sa troupe. Il se tourna vers les principaux officiers et leur dit : *Ces étrangers sont les envoyés des dieux, gardez-vous de les offenser !* — Hélas ! il ne s'attendait pas que sa confiance serait suivie d'une infâme lâcheté de la part des Espagnols : ils se précipitent sur eux et tuent tout ce qu'ils peuvent atteindre.

Qu'on juge de l'impression que durent faire sur les Péruviens la vue des chevaux qui les écrasaient, le bruit et l'effet du canon et de la mousqueterie qui les terrassaient comme la foudre. Ces malheureux prirent la fuite avec tant de précipitation qu'ils tombaient les uns sur les autres. On en fit un carnage affreux. Pizarre lui-même s'avança vers l'empereur, fit tuer par son infanterie tout ce qui entourait le trône, fit le monarque prisonnier, et poursuivit le reste de la journée ce qui avait échappé au glaive



Mort de Pizarre.

de ses soldats. Une foule de princes, les ministres, la fleur de la noblesse, tout ce qui composait la cour d'Ataliba fut égorgé. On ne fit point grâce à la foule des femmes, des vieillards, des enfans, qui étaient accourus des environs pour voir leur maître. Au retour de cette infâme boucherie, les Espagnols passèrent la nuit à s'enivrer, à danser, à se livrer à tous les excès de la débauche.

CHAPITRE XII.

Pérou. — Captivité de l'Inca; sa rançon; son supplice.—Destruction des Péruviens par les Espagnols — Divisions entre Pizarre et Almagro. — Bataille de Cusco. — Mort d'Almagro. — Assassinat de François Pizarre. — Révolte du jeune Almagro. — Plusieurs provinces se soumettent à l'usurpateur. — Arrivée au Pérou de Vaca de Castro. — Bataille de Choupas. — Supplice d'Almagro. — Arrivée de Nunez-Blasco-Vela.— Gonzale Pizarre; sa révolte. — Pedro de la Gasca. — Défaite de Pizarre; son supplice.

Quoique étroitement gardé, l'empereur ne tarda pas à démêler la passion extrême de ses ennemis pour l'or. Cette découverte le détermina à leur en offrir pour sa rançon autant que sa prison, longue de vingt-deux pieds et large de seize, en pourrait contenir, jusqu'à la plus grande hauteur où le bras d'un

homme pourrait atteindre. Sa proposition fut acceptée. Mais tandis que ceux de ses ministres qui avaient le plus sa confiance étaient occupés à rassembler ce qu'il fallait pour remplir ses engagemens, il apprit que Huascar avait promis trois fois plus à quelques Espagnols qui avaient eu occasion de l'entretenir, s'ils consentaient à le rétablir sur le trône de ses pères. Ce commencement de négociation l'effraya ; et, dans ses craintes, il se decida à faire étrangler un rival qui lui paraissait dangereux.

Pour dissiper les soupçons que cette action devait donner à ses geôliers, Ataliba pressa avec une vivacité nouvelle le recouvrement des métaux stipulés pour sa liberté. Il en arrivait de tous les côtés autant que l'éloignement des lieux, que la confusion des choses pouvait le permettre. Dans peu, rien n'y aurait manqué : mais ces amas d'or, sans cesse exposés aux regards avides des conquérans, irritaient tellement leur cupidité, qu'il fut impossible d'en différer plus long-temps la distribution.

On délivra aux agens du fisc le quint que le gouvernement s'était réservé. Cent mille piastres, ou cinq cent mille livres furent mises à part pour le corps de troupes qu'Almagro venait de mener et qui était encore sur les côtes. Chaque cavalier de Pizarre reçut quarante-trois mille deux cents livres; chaque fantassin vingt-un mille six cents livres; et le général et les officiers eurent une somme proportionnée à leurs grades dans la milice.

Ces fortunes, les plus extraordinaires dont l'histoire ait conservé le souvenir, n'adoucirent pas la barbarie des Espagnols. Ataliba avait donné son or; on s'était servi de son nom pour subjuguer l'esprit des peuples : il était temps qu'il finît son rôle.

Parmi les arts d'Europe, celui de lire et d'écrire était celui qui attirait le plus l'admiration de l'empereur péruvien. Il recherchait depuis long-temps si c'était un talent acquis ou naturel. Pour éclairer ses doutes, il pria un des soldats qui le gardaient d'écrire sur l'ongle de son pouce le nom de Dieu. Il montra ensuite cette écriture à différens Espagnols, en leur demandant ce qu'elle signifiait; et, à son grand étonnement, tous lui firent sans hésiter la même réponse. Pizarre entrant un jour chez lui, l'Inca lui présenta son pouce : le gouverneur fut forcé d'avouer son ignorance.

Dès ce moment, Ataliba le regarda comme un homme de rien, moins instruit que ses soldats. Il ne cacha même pas ses sentimens de mépris. Dès ce moment aussi sa perte fut jurée par le général, blessé d'être humilié par un barbare; mais, pour donner une apparence de justice à une action infâme, Pizarre se détermina à faire juger l'Inca selon les formes observées en Espagne pour les procès criminels. Almagro, deux conseillers et lui-même composaient l'étrange tribunal auquel on porta des accusations plus étranges encore; il ne fut pas difficile de décider des juges convaincus à l'avance. Ils condamnè-

rent Ataliba à être brûlé vif; l'exécution devait être faite sur-le-champ. Le P. Valverde chercha à le convertir; et, à cette condition, il promit qu'on adoucirait la rigueur du supplice. Ataliba demanda le baptême : la cérémonie fut faite ; et l'Inca, au lieu d'être brûlé, fut étranglé (1533).

Plusieurs officiers de la plus haute réputation firent tous leurs efforts pour empêcher l'exécution du jugement : ce fut inutilement; mais l'histoire se plaît à conserver le souvenir des efforts que fait la vertu; et les écrivains espagnols, en rapportant les événemens où la valeur de leurs compatriotes se montra plus que leur humanité, ont conservé les noms de ceux qui s'efforcèrent ainsi de dérober à leur patrie la honte d'un si grand crime.

Après cet assassinat juridique, les meurtriers parcoururent le Pérou avec cette soif de sang et de rapine qui dirigeait toutes leurs actions. Vraisemblablement ils se seraient trouvés, sans tirer l'épée, les maîtres de ce vaste empire, s'ils avaient montré de la modération et de l'humanité. Une nation naturellement douce, depuis long-temps accoutumée à la plus aveugle soumission, constamment fidèle aux maîtres qu'il a plu au ciel de lui envoyer, étonnée du terrible spectacle qui vient de frapper ses yeux, cette nation aurait subi le joug sans trop murmurer. L'exploitation de ses maisons et de ses temples; les outrages faits à ses femmes et à ses filles; des cruautés de tous les genres qui se succédaient sans interruption, tant d'in-

fortune disposèrent les peuples à la vengeance, et il se présenta des chefs pour conduire ce ressentiment.

Des armées nombreuses remportèrent d'abord quelques avantages sur un petit nombre d'Espagnols perdus dans des régions immenses; mais ces faibles succès même ne furent pas durables. Plusieurs aventuriers, enrichis par la rançon d'Ataliba, avaient quitté leurs drapeaux pour aller jouir paisiblement ailleurs d'un bien acquis si rapidement. Leur fortune échauffa les esprits dans l'ancien, dans le nouveau-monde; et de tous côtés on accourut au pays de l'or. Il arriva de là que les Espagnols se multiplièrent en moins de temps au Pérou que dans les autres colonies. Bientôt ils s'y trouvèrent au nombre de cinq ou six mille; et alors cessa toute résistance. Ceux des Indiens qui étaient les plus attachés à leur liberté, à leur gouvernement, à leur religion, se réfugièrent au loin dans des montagnes inaccessibles. La plupart se soumirent aux lois du vainqueur.

Les Espagnols ne se virent pas plutôt maîtres de ce vaste empire qu'ils s'en disputèrent les dépouilles avec tout l'acharnement qu'annonçaient leurs premiers exploits. Les semences de cette division avaient été jetées par Pizarre lui-même, qui, dans son voyage en Europe, pour préparer une seconde expédition dans les mers du sud, s'était fait donner par le ministère une grande supériorité sur Almagro. Le sacrifice de ce qu'il devait à une faveur momentanée,

l'avait un peu réconcilié avec son associé, justement offensé de cette perfidie : mais le partage de la rançon d'Ataliba aigrit de nouveau les deux rivaux. Une dispute, qui s'éleva sur les limites de leurs gouvernemens respectifs, mit le comble à leur haine; et cette extrême aversion eut les suites les plus déplorables.

Après quelques négociations de mauvaise foi, d'un côté au moins, et par conséquent inutiles, on eut recours au glaive pour savoir lequel des deux concurrens régirait le Pérou entier. Le 6 avril 1538, dans les plaines des Salines, non loin de Cusco, le sort se décida contre Almagro, qui fut pris et décapité.

Le jeune Almagro est revêtu de l'autorité par les partisans de son père. Après avoir concerté dans le silence la perte de leur ennemi, dix-neuf des plus intrépides sortent, l'épée à la main, de la maison du fils de leur général, le 26 juin 1541, au milieu du jour, temps de repos dans les pays chauds. Ils pénètrent sans résistance dans le palais de Pizarre; et le conquérant de tant de vastes états est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, et dont tous les habitans sont ses créatures, ses serviteurs, ses parens, ses amis ou ses soldats.

Ceux qu'on croit les plus disposés à venger son sang périssent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui ose se montrer dans les rues et sur les places est regardé comme un ennemi et tombe sous le glaive. Bientôt les maisons et les temples sont com-

blés de carnage, et ne présentent que des cadavres défigurés.

Les jours qui suivent ces jours de destruction éclairent des forfaits d'un autre genre. Tout ce qui a servi l'ennemi de la maison d'Almagro est inhumainement proscrit. On dépose les anciens magistrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les trésors du prince et la fortune de ceux qui ont péri ou qui sont absens, deviennent la proie de l'usurpateur. Ses complices, liés à son sort par les crimes dont ils se sont souillés, sont forcés d'appuyer des entreprises dont ils ont horreur. Ceux d'entre eux qui laissent percer leur chagrin sont immolés en secret ou périssent sur l'échafaud.

Dans cette confusion, plusieurs provinces se soumettent à Almagro, qui s'est fait proclamer gouverneur de la capitale ; et il va dans l'intérieur de l'empire achever de réduire ce qui résiste ou balance.

Une foule d'aventuriers avides de pillage se joignent à lui. Son armée se grossit à chaque marche ; tout plie devant elle. La guerre était finie, si les talens militaires du général eussent égalé l'ardeur des troupes. Malheureusement pour Almagro il avait perdu son guide, Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les piéges qui lui sont tendus par Pedro Alvarez, qui s'est mis à la tête du parti opposé. Il perd à débrouiller des ruses le temps qu'il aurait dû employer à combattre. Dans ces circon-

stances un événement que personne n'avait pu prévoir, vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Castro, envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro, arrive au Pérou. Comme il devait être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étaient pas vendus à l'usurpateur s'empressèrent de le reconnaître. L'incertitude et la jalousie qui les avaient tenus trop long-temps épars, ne furent plus un obstacle à leur réunion. Castro, aussi décidé que s'il eût vieilli sous le casque, les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent à Choupas, le 16 septembre 1542, avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire, après avoir long-temps balancé, se décida pour le parti du trône. Les plus coupables des rebelles, qui craignaient de languir dans de honteux supplices, provoquaient les vainqueurs à les massacrer, et criaient en désespérés : *C'est moi que ai tué Pizarre.* De quatorze cents hommes dont les deux armées étaient composées, cinq cents restèrent sur le champ de bataille et un grand nombre fut blessé.

Le gouverneur, persuadé qu'il fallait un exemple terrible pour intimider les factieux, fit faire le procès aux prisonniers : quarante furent condamnés à être pendus comme rebelles, et les autres bannis du Pérou. Leur chef, qui avait pu échapper à la bataille, où il s'était conduit avec un courage digne d'une meilleure cause, fut trahi par un des siens et décapité à Cuzco.

Ces scènes d'horreur venaient de finir, lorsque Blasco-Nunez-Vela arriva, en 1544, au Pérou, avec le nom de vice-roi. La cour avait cru devoir revêtir son représentant d'un titre imposant et d'une autorité très-étendue, pour que les décrets dont il était chargé trouvassent moins d'opposition. Ces ordonnances étaient faites dans le but de diminuer l'oppression sous laquelle succombaient les Indiens, et plus particulièrement pour rendre à la couronne les immenses conquêtes qu'elle venait de faire dans le nouveau-monde.

Les mesures prises par Nunez lui attirèrent la haine de tous les colons, qui s'étaient habitués à traiter les Indiens en esclaves. Il fut aussitôt arrêté et relégué dans une île déserte, d'où il ne devait sortir que pour être transféré dans la métropole.

Gonzale Pizarre revenait alors d'une expédition difficile, qui l'avait occupé assez long-temps pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étaient succédées si rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie lui fit naître la pensée de se saisir de l'autorité. Son nom et ses forces ne permirent pas de la lui refuser : mais son usurpation fut scellée de tant d'atrocités, qu'on regretta Nunez. Il fut tiré de son exil, prit les armes contre Pizarre ; mais, après des succès long-temps variés, la fortune couronna la rébellion sous les murs de Quito, dans le mois de janvier de l'année 1546. Nunez et la plupart des siens furent massacrés dans cette journée.

Avec du jugement et l'apparence de la modération, il eût été possible à Gonzale de se rendre indépendant. Les principaux de son parti le désiraient ; le grand nombre aurait vu cet événement d'un œil indifférent, et les autres auraient été forcés d'y consentir. Une cruauté aveugle, un orgueil sans bornes, changèrent ces dispositions. Ceux mêmes dont les intérêts étaient les plus liés avec ceux de Pizarre soupiraient après sa ruine.

Enfin un libérateur arriva d'Europe; ce fut Pedro de la Gasca, simple prêtre, avancé en âge, mais prudent, désintéressé, et surtout très-délié. Il n'amenait point de troupes, mais on lui avait confié des pouvoirs illimités. Le premier usage qu'il se permit d'en faire, ce fut de publier un pardon universel, sans distinction de personnes ou de crimes, et de révoquer les lois sévères qui avaient rendu l'administration précédente odieuse. Cette démarche seule lui donna la flotte et les provinces des montagnes. Pizarre, à qui l'on avait aussi offert l'amnistie avec tous les témoignages d'une distinction marquée, la refusa. L'habitude du commandement ne lui permit pas de descendre à une condition privée, et il eut recours aux armes dans l'espérance de perpétuer son rôle. Sans perdre un moment il prit la route de Cusco, où La Gasca assemblait ses forces. Le 9 avril 1548, le combat s'engagea à quatre lieues de cette place. Un des lieutenans du général rebelle, le voyant abandonné, dès la première charge, par ses meilleurs

soldats, lui conseilla, mais en vain, de se précipiter dans les bataillons ennemis et d'y périr en romain. Ce faible chef aima mieux se rendre, et porter sa tête sur l'échafaud. Presque tous ses officiers eurent le même sort.

Telle fut la dernière scène d'une tragédie dont tous les actes avaient été sanglans. Les guerres civiles furent cruelles dans tous les pays et dans tous les siècles; mais au Pérou elles eurent un caractère de férocité inouïe, résultant de l'immoralité et de la dégradation de tous ces aventuriers, que l'avarice et l'avidité jetaient dans le nouveau-monde.

CHAPITRE XIII.

Isthme de Darien. — Premiers établissemens des Espagnols; leur abandon.— Expédition des Ecossais; ils sont forcés de quitter l'établissement. — Carthagène; elle est brûlée par Drake.— Description de la ville. — Climat. —Santa-Marta. —Venezuela.

L'ÉTROITE langue de terre qui joint l'Amérique méridionale avec la septentrionale, appelée isthme de Darien, est fortifiée par une chaîne de hautes montagnes assez solide pour résister à l'impulsion des deux océans opposés. Le pays est si aride, si plu-

vieux, si malsain, si rempli d'insectes, que les Espagnols n'auraient jamais vraisemblablement songé à s'y fixer, s'ils n'eussent trouvé à Porto-Bello et à Panama des havres favorables pour établir une communication facile entre la mer Atlantique et la mer du sud. Le reste de l'isthme les attira si peu, que les établissemens de Sainte-Marie et de Nombre de Dios, qu'on y avait d'abord formés, ne tardèrent pas à s'anéantir.

Cet abandon détermina, en 1568, douze cents Ecossais à s'y rendre. La société unie pour cette entreprise se proposait de gagner la confiance du petit nombre de sauvages que le fer n'avait pas détruits, de leur mettre les armes à la main contre la nation dont ils avaient éprouvé la férocité, d'exploiter les mines, de couper le passage aux galions par des croisières habilement dirigées, et de combiner assez heureusement ses forces avec celles de la Jamaïque, pour prendre l'empire dans cette partie du nouveau-monde.

Un projet si menaçant déplut à la cour de Madrid, qui parut déterminée à confisquer les effets de tous les Anglais qui trafiquaient si utilement dans ses royaumes. Il déplut à Louis XIV, qui offrit à une puissance déjà trop affaiblie une escadre suffisante pour le faire échouer. Il déplut aux Hollandais, qui craignaient que la nouvelle compagnie ne partageât un jour avec eux le commerce interlope dont ils étaient seuls en possession. Il déplut au ministère

britannique même, qui prévit que l'Ecosse, devenue riche, voudrait sortir de l'espèce de dépendance où sa pauvreté l'avait jusqu'alors réduite. Cette opposition violente et universelle détermina le roi Guillaume à révoquer une permission que ses favoris lui avaient arrachée. Ce fut alors une nécessité d'évacuer l'île d'Or, où la nouvelle colonie avait été placée.

Mais la crainte seule qu'avaient eu les Espagnols de se voir un pareil voisin, les détermina à s'occuper eux-mêmes d'une contrée qu'ils avaient jusqu'alors toujours dédaignée.

Leurs missionnaires réussirent à former neuf ou dix bourgades, dont chacune contenait depuis cent cinquante jusqu'à deux cents sauvages. Soit inconstance dans les Indiens, soit dureté dans leurs conducteurs, ces établissemens naissans commencèrent à déchoir en 1716. Cette nouvelle province, à laquelle les Espagnols donnèrent le nom de Carthagène, est bornée, à l'ouest, par la rivière de Darien, et à l'est, par celle de la Madeleine. Elle a cinquante-trois lieues de côtes, et quatre-vingt-cinq dans l'intérieur des terres.

Les montagnes arides et très-levées qui occupent la plus grande partie de ce vaste espace, sont séparées par des vallées larges, arrosées et fertiles. L'humidité et la chaleur excessives du climat empêchent à la vérité que les grains, les huiles, les vins, que les fruits de l'Europe n'y puissent prospérer; mais le riz, le manioc, le maïs, le cacao, le sucre,

toutes les productions particulières à l'Amérique y sont fort communes; on n'y cultive cependant pour l'exportation que le coton : et encore a-t-il la laine si longue, est-il si difficile à travailler, qu'il n'est acheté qu'au plus vil prix sur les marchés d'Europe, qu'il est rebuté par la plupart des manufactures.

Bastidas fut le premier Européen, qui, en 1502, se montra sur ces plages inconnues. La-Cosa, Georsa, Ojeda, Vespuce, Oviedo, y abordèrent après lui : mais les peuples que ces aventuriers se proposaient d'asservir leur opposèrent une telle résistance, qu'il leur fallut renoncer à tout projet d'établissement. Pédro de Héridia parut enfin, en 1527, avec des forces suffisantes pour donner la loi. Il bâtit et peupla Carthagène.

Des corsaires français pillèrent la nouvelle ville, en 1544. Elle fut brûlée, quarante et un an après, par le célèbre Drake. Pointis, un des amiraux de Louis XIV, la prit en 1697. Les Anglais se virent réduits, en 1741, à la honte d'en lever le siége, quoiqu'ils l'eussent formé avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galiotes à bombe, et assez de troupes de débarquement pour conquérir une grande partie de l'Amérique. La mésintelligence de Vernon et Wentowort; les cabales qui divisaient le camp et la flotte; un défaut d'expérience dans la plupart des chefs et de soumission dans les subalternes, toutes ces causes se réunirent pour priver la nation de la gloire et des avantages qu'elle s'était

promis d'un des plus brillans armemens qui fussent jamais sortis des rades britanniques.

Carthagène est située dans une presqu'île de sable, qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas plus de trente-cinq toises ; ses fortifications sont régulières. La nature a placé à peu de distance une colline de hauteur médiocre, sur laquelle on a construit la citadelle de Saint-Lazare.

C'est une ville imposante mais triste, ayant l'aspect d'un vaste cloître ; les maisons, toutes surmontées de terrasses saillantes, semblent vouloir enlever aux rues qui la coupent l'air et le soleil. La cité a pourtant des prétentions monumentales ; ses constructions offrent çà et là de longues galeries à colonnades, qui visent à l'art grec et romain. Peu élégantes et assez mal meublées, ces habitations sont néanmoins commodes et fraîches.

Carthagène, ruinée par des siéges successifs et par une guerre coûteuse, est encore une place forte, qu'une garnison de quelque importance rendrait imprenable. La population, de 18,000 âmes, ne se compose guère que d'hommes de couleur, la plupart pêcheurs, matelots ou détaillans. Ces hommes de couleur, qu'on appelle métis ou *Zambos*, et que l'on retrouve dans presque toutes les villes colombiennes, sont, en général, des hommes industrieux, habiles dans les métiers qui exigent une attention patiente et minutieuse. En revanche, les travaux qui veulent

de la force ou de l'agilité dans les muscles ne sont exécutés par eux que d'une manière médiocre.

Le climat doit être un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs sont excessives et presque continuelles à Carthagène. Les torrens d'eau qui tombent sans interruption depuis le mois de mai jusqu'à celui de novembre, ont cette singularité, qu'ils ne rafraîchissent jamais l'air, quelquefois un peu tempéré par les vents de nord-est dans la saison sèche. La nuit n'est pas moins étouffée que le jour. Une transpiration habituelle donne aux habitans la couleur pâle et livide des malades : lors même qu'ils se portent bien, leurs mouvemens se ressentent de la mollesse de l'air qui relâche sensiblement leurs fibres; on s'en aperçoit jusque dans leurs paroles toujours traînantes et prononcées à voix basse. Ceux qui arrivent d'Europe conservent leur fraîcheur et leur embonpoint trois ou quatre mois; mais ils perdent ensuite l'un et l'autre.

Cependant, malgré une hideuse maladie qui atteignait indistinctement les regnicoles et les étrangers; malgré les vices multipliés d'un climat incommode et dangereux; malgré beaucoup d'autres inconvéniens, l'Espagne a toujours montré une grande prédilection pour Carthagène, à cause de son port, un des meilleurs que l'on connaisse; il a deux lieues d'étendue, un fond excellent et profond. On n'y éprouve pas plus d'agitation que sur la rivière la plus tranquille.

Du temps que ces contrées étaient approvisionnées

par la voie si connue des Galions, les vaisseaux partis d'Espagnes tous ensemble passaient à Carthagène avant d'aller à Porto-Bello, et y repassaient avant de reprendre la route de l'Europe. Au premier voyage, ils y déposaient les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement des provinces de l'intérieur, et ils en recevaient le prix au second. Lorsque des navires isolés furent substitués à ces monstrueux armemens, la ville eut la même destination. Ce fut toujours le point de communication de l'ancien hémisphère avec une grande partie du nouveau.

Non loin de là est Santa-Marta, autre ville importante de la Colombie, assise au bord de la mer, au pied d'une chaîne rocheuse, qui s'élève graduellement jusqu'à la cîme de la *Nevada*, haute de douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Au centre du Chenal est le *Moro*, colline escarpée, dont une forteresse occupe le sommet. Du haut de ce bastion, auquel ont travaillé la nature et l'art, se déroule un magnifique panorama : d'un côté s'étend une succession de bois, de champs, de jardins, qui vont mourir au pied de la haute cordilière; de l'autre, l'océan semble montrer à l'horison sa nappe bleue, tandis que, de chaque côté, un rivage accore prolonge ses hautes falaises, comme un rempart devant la vague qui se brise.

Santa-Marta a été, de toutes les villes de la république colombienne dont nous allons parler tout à l'heure, celle qui a lutté avec le plus d'obstination pour

le régime espagnol. Favorisée comme port de mer, même à l'exclusion de Carthagène, Santa-Marta devait beaucoup à l'influence métropolitaine, et sa résistance à une émancipation locale provenait peut-être autant de ses intérêts que de ses convictions. Quoiqu'il en soit, elle est maintenant une ville déchue. Les plus riches et les plus influens citadins ont péri dans la guerre récente, ou se sont dérobés par l'exil à la proscription. De 5 à 6,000 habitans, le chiffre est descendu à 3,000. Santa-Marta peut sans doute réparer ces pertes. Avec un bon port, à portée de Carthagène, et du *Rio-Madeleine*, ce grand canal intérieur de la Colombie occidentale, elle peut devenir assez florissante sous le nouveau régime pour n'avoir plus rien à regretter de l'ancien. La ville est vaste ; elle a quelques églises assez remarquables.

Venezuela, ou petite Venise, reçut ce nom d'Alphonse d'Ojeda, en 1499, parce qu'on y vit quelques huttes établies sur des pieux, pour les élever au-dessus des eaux stagnantes qui couvraient la plaine. Ni cet aventurier, ni ceux qui le suivirent, ne songeaient à y former des établissemens : leur ambition était de faire des esclaves, pour les transporter dans les autres colonies nouvellement formées. Ce ne fut qu'en 1527 que Jean d'Ampuez fixa sur cette côte une colonie, et qu'il promit à sa cour une contrée abondante en métaux; cette assurance donna lieu, l'année suivante, à un arrangement assez singulier pour être remarqué.

Charles-Quint, qui avait réuni un si grand nombre de couronnes sur sa tête et concentré dans ses mains tant de puissances, se trouvait engagé, par son ambition ou par la jalousie de ses voisins, dans des querelles interminables, dont la dépense excédait ses facultés. Dans ses besoins, il avait emprunté des sommes considérables aux Wuelsers d'Augsbourg, alors les plus riches négocians de l'Europe.

Le prince leur offrit en paiement la province de Venezuela, et ils l'acceptèrent comme un fief de la Castille.

Mais la conduite atroce des mercenaires qui s'y établirent, firent avorter les succès qu'on s'en était promis, et Venezuela fut mise sous le joug du monopole d'une compagnie qui se forma en Espagne.

CHAPITRE XIV.

Colombie.—Premier mouvement insurrectionnel de Caracas. —Fidélité à la maison de Bourbon. — Miranda. — Congrès de Venezuela. — Tremblement de terre. — Miranda, dictateur. — Capitulation avec Monteverde. — Simon Bolivar. — Arrivée de Morillo; ses victoires. — Bolivar s'empare de Santa-Fé de Bogota. — L'amiral Brion crée la marine colombienne. — Désastres des indépendans. — Bataille de Bogota. — Succès des Américains. — Fondation de la république de Colombie. — Santander. — Mort de Bolivar.

Le berceau de la liberté, de la république de Colombie (Caracas, Venezuela, Nouvelle-Grenade), fut la ville de Grenade et l'île de Margarita (Marguerite). Les fréquentes relations, malgré les lois prohibitives, de ces deux pays avec les Anglais de la Trinité, les Hollandais de Curaçao, et les Américains des Etats-Unis, avaient éveillé d'assez bonne heure des idées d'indépendance parmi les classes où l'instruction avait fait quelques progrès Un mouvement insurrectionnel allait éclater à Caracas, quand il fut réprimé par le vice-roi; et cette tentative, qui avait été appuyée sinon fomentée par l'Angleterre, n'eut aucun résultat. Il en avait été de même d'une expédition qu'elle tenta en 1792, et dont elle avait confié le commandement au général Miranda.

L'oppression qui pesait sur les Américains faisait naître de temps en temps des symptômes de mécontentement ; des plaintes furent envoyées en Europe contre les vices de l'administration. L'attachement que ce peuple portait à la maison de Bourbon arrêta, pendant plusieurs années, un soulèvement; mais quand on sut l'envahissement de l'Espagne par les Français, les événemens de Bayonne et d'Aranjuez, la captivité de Ferdinand et l'avènement de Joseph Napoléon au trône, l'effervescence se manifesta aussitôt. Le conseil des Indes avait reconnu Joseph; un acte de ce conseil, en confirmant les fonctionnaires dans leurs emplois, prescrivait d'obéir au nouveau souverain. Tous les vice-rois, à l'exception de celui du Mexique, allaient prêter le serment de fidélité; mais, à Caracas, six mille hommes chassèrent les agens de Joseph, et proclamèrent Ferdinand VII.

L'élan était donné ; il allait se propager dans les autres provinces, quoique le mouvement de Caracas n'eût pour le moment aucune suite.

Ce fut Miranda qui, le premier, éleva l'étendard de l'indépendance sur le sol de l'Amérique du sud, vers la fin de 1810.

Un congrès se forma dans le Venezuela, et, le 5 juillet 1811, il adopta la constitution des Etats-Unis du nord, proclama l'indépendance des sept états unis de Caracas, Cumana, Varinas, Barcelone, Mérida, Truxillo et Margarita. Christoval de Mendoza fut élu président. Miranda, qui était général en chef, pro-

testa contre la constitution fédérative; il fonda un club patriotique, et se maintint dans une position indépendante dans la ville de Valencia, dont il s'était emparé le 13 août, et qui était destinée à devenir le siége du congrès de la Nouvelle-Grenade. Le 16 mars 1812, un affreux tremblement de terre changea en un monceau de ruines Caracas, la Guayra et plusieurs autres villes; plus de vingt mille personnes périrent, et l'armée fut décimée; une quantité immense de munitions de guerre fut perdue dans cet affreux désastre. Le congrès de Caracas se réfugia à Valencia, et, le 26 avril 1812, Miranda fut revêtu de la dictature.

Le clergé déclara la constitution contraire à la religion. D'un autre côté, le papier monnaie était tombé en discrédit, ce qui diminuait les ressources des patriotes. Dans cet état critique, la trahison vint encore au secours des Espagnols : elle leur livra Porto-Cabello; et l'armée royaliste, commandée par Monteverde, s'avança avec rapidité contre les indépendans, dont les rangs s'éclaircissaient par la désertion. Miranda, malgré son courage, ne put résister : le conseil exécutif de Venezuela l'autorisa à traiter, et, le 26 août, une capitulation fut conclue. Miranda s'engagea à rendre aux Espagnols Guayra, Caracas, Barcelone et Cumana; mais il stipula en faveur du pays le droit d'émigration et l'établissement de la constitution donnée par les cortez à l'Espagne. A peine ce traité fut-il signé, qu'il fut violé par Monteverde : Miranda

fut arrêté et envoyé prisonnier en Espagne. Ce manque de foi ralluma la guerre : les Américains, indignés, reprirent les armes; le jeune Marino se mit à la tête des mécontens de Cumana ; il s'empara de Maturin et repoussa Monteverde lui-même, qui accourut pour arrêter la levée de boucliers. A peu près à la même époque, Simon Bolivar délivrait Venezuela et Caracas; il entra le 4 août dans cette dernière ville et s'y maintint jusqu'en juillet 1814; mais à cette époque, les Espagnols, qui s'étaient créés une armée de soixante-dix mille hommes en donnant la liberté aux esclaves, reprirent la supériorité, et Bolivar s'embarqua pour Carthagène. Maturin était encore occupé par les indépendans; Rivas et Bermudès y montrèrent courage et talent; mais bientôt, accablés par les forces réunies des généraux royalistes Morales et Bovès, ils furent vaincus, le 5 décembre 1814. Le brave et infortuné Rivas, fait prisonnier, fut sur-le-champ fusillé.

Bermudès se retira, avec les débris de ses troupes, à l'île Margarita, où se rendaient de tous côtés de nombreux réfugiés, ce qui permit bientôt d'en expulser complètement les Espagnols, tandis que les contrebandiers armèrent de nombreux corsaires, qui furent bientôt la terreur de l'ennemi. Au mois d'avril 1815, Pueblo Morillo, envoyé par Ferdinand VII, avec dix mille hommes, parut dans le golfe du Mexique et débarqua bientôt à Santa-Marta, sur les côtes de la Nouvelle-Grenade. En vain Bolivar,

Marino et l'Ecossais Mac-Grégor réunirent leurs forces, rien ne put arrêter le général espagnol, que faforisa bientôt encore la mésintelligence qui s'éleva entre Bolivar et Castillo. Margarita fut conquise, et l'importante place de Carthagène tomba entre les mains de Morillo après un long siége. Le gouverneur américain ne se rendit que lorsque la faim eut fait périr trois mille hommes de sa garnison. Les provinces de la Nouvelle-Grenade, Antioquia, Popayan, Pamplona, Tunja, Socorro et Carthagène, réunies par un lien fédératif en 1811, s'étaient proclamées indépendantes sous le titre d'Etats-Unis de la Nouvelle-Grenade. Elles avaient confié le commandement de leur armée au général Nurino, qui lutta long-temps avec des alternatives de victoires et de défaites. Après la prise de Quito, où les Espagnols fusillèrent un homme sur cinq de la garnison, la guerre fut marquée chaque jour par les plus sanglantes exécutions : Nurino lui-même, fait prisonnier, fut exécuté par le vainqueur. Bolivar prit alors le commandement : il s'empara de Santa-Fé de Bogota, qui devint le siége du gouvernement de la nouvelle république. Mais, en juin 1816, après une vigoureuse résistance, Santa-Fé de Bogota ouvrit ses portes à Morillo, qui célébra son triomphe en faisant pendre ou fusiller plus de six cents personnes. Au nombre de ces victimes se trouvèrent les célèbres botanistes Caldas et Lozano, le chimiste Cabal, et un grand nombre de personnages distingués, dont les femmes furent condamnées

au bannissement. A Cumana, une demoiselle qui appartenait à une famille estimée fut condamnée, pour avoir montré une opinion favorable aux indépendans, à être promenée sur un âne par la ville, et à recevoir à chaque carrefour un certain nombre de coups de fouet sur le dos nu. Cette infortunée se donna la mort de désespoir.

Cependant la fortune se lassa d'être contraire aux Américains. Bolivar et Mac-Grégor reparurent avec une armée dans le Venezuela : Barcelone fut occupée par eux le 13 septembre 1816. L'amiral Brion, qui était parvenu à créer enfin une marine, sans laquelle les indépendans ne pouvaient espérer que des succès partiels, se rendit maître des côtes, et au même moment l'Espagnol Morales était battu, près de Juncal, par le général Piar. Enfin une nouvelle victoire, remportée dans les plaines de Barcelone par Mac-Grégor, fit revivre la république de Venezuela.

En février 1817, Bolivar et les autres chefs parvinrent à chasser les Espagnols des provinces de Guayra et de Cumana; les deux capitales seules ne puren être délivrées. Mérida, Varinas, Truxillo, reprirent aussi leur indépendance.

En juillet, Morillo fit une tentative sur l'île Margarita : en cette occasion, on vit les femmes prendre les armes, et un piquet de soixante Espagnols qui fut enlevé par elles leur valut un glorieux triomphe.

En septembre, Morillo dut renoncer à son entreprise après avoir éprouvé des pertes immenses. Au

même moment, les troupes qu'il avait laissées sur l'Orénoque furent à peu près détruites par la réunion des forces de Bolivar, Piar, Marino et Paez. La discorde était le seul auxiliaire que les Espagnols eussent en Amérique ; aussi chaque fois qu'elle se glissait au camp des Américains, Morillo rappelait la fortune à lui.

Les derniers jours de 1817 et les premiers mois de 1818 furent fatals à la liberté américaine. Au 18 mai, les généraux Bolivar, Paez, Zaraza et autres, attaqués par Morillo, Morales, Lopes, etc., avaient perdu douze batailles rangées, où l'acharnement le plus exalté avait disputé le succès, car plus de dix mille hommes des deux partis étaient restés sur les champs de bataille. Bolivar, après avoir, comme dictateur, veillé à l'administration de la république, reparut comme général, et dès-lors il marcha de succès en succès ; au commencement de 1819, son armée se composait de cinq mille hommes d'infanterie et deux mille cinq cents cavaliers, tous hommes soumis à la discipline et bien aguerris ; il avait en outre la milice à cheval des Planos et quatre mille soldats recrutés en Europe. Après plusieurs combats acharnés, il parvint à pénétrer dans les montagnes de la Nouvelle-Grenade, et à faire sa jonction avec Santander, qui venait de battre le vice-roi Samana. Dans l'est, Marino et Urdaneta n'étaient pas moins heureux, et ils enlevèrent la province et la ville de Barcelone aux troupes royales.

La hardiesse de Bolivar, secondée par sa prudence, décida la conquête de la Nouvelle Grenade, et eut une grande influence sur l'avenir de l'Amérique : en juin 1819, il franchit le Paramo de Chita, élevé de trois mille huit cent mètres, passage excessivement dangereux, et regardé depuis des siècles comme impratiquable. Cette audacieuse manœuvre déjoua tous les plans des Espagnols, et, le 7 août, ils furent battus d'une manière décisive à Bogara; trois jours après, Bolivar entrait dans Santa-Fé de Bogota. De cette époque date l'existence positive de la Colombie.

Le 17 décembre 1819, la réunion de Venezuela et de la Nouvelle-Grenade fut décrétée, et, le 25, l'existence politique de ce nouvel état fut proclamée sous le nom de république de Colombie.

Des traités de commerce furent conclus avec l'Angleterre et les Etats-Uuis du nord.

Les armateurs colombiens avaient armé de nombreux corsaires qui désolaient le commerce espagnol; mais la marine de l'état se réduisait à peu près à rien. On acheta donc à la Suède un vaisseau de ligne, et on hâta la construction de deux vaisseaux de soixante, et de trois frégates qui étaient sur le chantier.

Pour favoriser l'exploitation des mines et donner plus d'extension à l'agriculture, on traça des routes et on s'occupa activement d'attirer des colons dont l'activité et l'industrie étaient indispensables pour couvrir de riches moissons les fertiles contrées que

la guerre avait converties en déserts. Sir James Markirtosh, membre du parlement anglais, s'occupa beaucoup de ce genre de colonisation, et il procura ainsi aux sujets de la Grande-Bretagne des avantages dont ne jouissent pas les autres étrangers qui viennent s'établir en Colombie.

Bolivar, ayant été forcé d'aller au Pérou, où sa présence était nécessaire pour mettre fin aux troubles qui avaient succédé à la guerre de l'indépendance; le général Paez profita de son absence pour se révolter contre le gouvernement de Bogota, dirigé par Santander. Bolivar, ou le *libérateur*, car c'est le seul nom qu'on lui donnait en Amérique, Bolivar revint en Colombie, et Paez se soumit; mais le parti de ce général, composé d'hommes riches et puissans, ne cessa d'accuser le libérateur d'aspirer au trône; et, pour répondre à leurs accusations, Bolivar se démit de la dictature (6 février 1827). La majorité de la nation se présenta contre cette retraite : de tous côtés on accourut supplier le libérateur de ne pas abandonner la république, et il prit les rènes de l'état aprés avoir de nouveau prêté serment à la constitution établie.

Pour ramener l'ordre et l'union, Bolivar convoqua une assemblée nationale; elle devait délibérer sur les formes qu'on donnerait définitivement à la république, et elle se réunit à Ocagna, en avril 1828, sous la présidence de Castillo, ami de Bolivar; la majorité se déclara pour la constitution établie, et offrit de

nouveau la dictature à celui qui jusqu'alors n'en avait usé que pour le bien de la patrie. La minorité protesta et se retira de l'assemblée. Bolivar accepta le pouvoir qu'on lui offrit de nouveau et mit une grande activité à réformer les abus.

Santander, qui avait été vice-président, s'étant compromis dans les intrigues du parti républicain, fut traduit devant un conseil de guerre, et condamné à mort comme conspirateur. Cette peine fut convertie en exil, et il se retira en France. Le Pérou, auquel la Colombie déclara la guerre, fut forcé à signer la paix, et le général Cordova, qui leva l'étendard de la révolte, fut bientôt écrasé.

Cependant la misère du peuple allait en augmentant, et l'acrimonie des partis ne permettait à aucune amélioration d'apporter ses fruits. Bolivar voulut donc faire encore une fois appel à la nation, et il convoqua un nouveau congrès. L'époque de la réunion de cette assemblée approchait, quand la province de Venezuela déclara vouloir se séparer de la Colombie (décembre 1829), et former un état indépendant : Cumana et Valencia adhérèrent à sa déclaration, et le général Paez fut mis à la tête de cette dissidence. Dans cette circonstance, Bolivar, maître absolu d'une armée qui lui était dévouée, et chef d'un parti puissant et nombreux, donna encore une preuve nouvelle de son désintéressement. Pour répondre aux continuelles accusations d'ambition et d'usurpation dont il était l'objet, il abdiqua le pou-

voir suprême (20 janvier 1830) ; mais on se crut perdu, et on vint de nouveau déposer la dictature à ses pieds, avec des instances et des motifs qui ne lui permirent pas de refuser. Cependant les négociations entamées pour rétablir l'union rompue par la scission de Venezuela, et de nouvelles discordes s'étant élevées, le libérateur prit le parti d'abandonner définitivement un pouvoir qu'il ne pouvait plus exercer pour le bien de son pays. Il abdiqua donc de nouveau, quitta Bogota, et allait s'éloigner d'une retraite où les vœux de ses concitoyens venaient encore le chercher, quand il fut enlevé par une maladie rapide, qui lui permit peu de songer aux malheurs futurs d'un pays qui lui devait la liberté, et où cependant il avait fait tant d'ingrats.

Sa mort ne rendit pas le calme à la république : cette belle contrée est encore livrée à la guerre civile. Venezuela persiste dans son indépendance ; et, quoique la constitution ait subi bien des modifications, le bonheur et l'union ont fui pour long-temps de la Colombie.

CHAPITRE XV.

Paraguay. — Position géographique. — Diaz de Solis. — Sébastien Cabot.— Mendoza.— Etablissement des jésuites; ils fondent la colonie sur les principes évangéliques.— Lois.— Mœurs. — Soupçons élevés contre les religieux, leur fausseté.—Les missions du Paraguay sont retirées aux jésuites. Gaspard Francia; son gouvernement; particularité de sa vie.

Le Paraguay est une vaste région bornée au nord par le Pérou et le Brésil; au midi par les terres magellaniques; au levant par le Brésil; au couchant par le Chili et le Pérou. Elle tire son nom d'un grand fleuve qui prend sa source dans le plateau nommé Campo-de-Paracis, au treizième degré de latitude méridionale.

La découverte de ce fleuve fut faite, en 1515, par Diaz de Solis, grand pilote de Castille. Il fut massacré avec la plupart des siens par les sauvages, qui, pour éviter les fers qu'on leur préparait, traitèrent quelques années après de la même manière les Portugais venus du Brésil.

Sébastien Cabot, qui, en 1496, avait fait la découverte de la Terre-Neuve pour l'Angleterre, la voyant trop occupée de ses affaires domestiques pour son-

ger à former des établissemens dans le Nouveau-Monde, porta ses talens en Castille, où sa réputation le fit choisir pour une expédition brillante.

La Victoire, ce vaisseau fameux pour avoir fait le premier tour du monde, et le seul de l'escadre de Magellan qui fût revenu en Europe, avait rapporté des Indes-Orientales beaucoup d'épiceries. L'avantage qu'on retira de leur vente fit décider un nouvel armement qui fut confié aux soins de Cabot. En suivant la route qui avait été tenue dans le premier voyage, ce navigateur arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser plus loin, soit, comme il est plus vraisemblable, que ses équipages commençassent à se mutiner, il s'y arrêta. Il remonta même le fleuve, lui donna le nom de *la Plata*, parce que dans les dépouilles d'un petit nombre d'Indiens, mis inhumainement à mort, se trouvèrent quelques parures d'or et d'argent; et bâtit une espèce de fort à Ria-Terceiro, qui sort des montagnes de Tucaman.

La résistance qu'opposaient les naturels du pays lui fit juger que pour s'établir solidement il fallait d'autres moyens que ceux qu'il avait; et, en 1530, il prit la route de l'Espagne pour les aller solliciter.

Des forces considérables, conduites par Mendoza, parurent sur le flêuve en 1535, et jetèrent les fondemens de Buenos-Ayres.

Plusieurs rivières traversent cette contrée.

La Plimorago, plus considérable que toutes les

autres, sort de la province de Charcas, et se divise en deux branches, soixante-dix lieues avant de se perdre dans Rio de Plata. Son cours paraissait la voie la plus convenable pour établir des liaisons suivies entre le Paraguay et le Pérou. Ce ne fut cependant qu'en 1702 qu'on tenta de le remonter. Les peuples qui en occupaient les rives comprirent fort bien que tôt ou tard ils seraient asservis si l'expédition était heureuse ; et ils prévinrent ce malheur en massacrant tous les Espagnols qui en étaient chargés.

Dix-neuf ans après, les jésuites entreprirent le grand projet de fonder et de gouverner d'après leurs lois cette vaste contrée.

Ces prêtres courageux et entreprenans ne pouvaient pas rappeler du tombeau les trop nombreuses victimes qu'une aveugle férocité y avait malheureusement plongées ; ils ne pouvaient pas arracher des entrailles de la terre les timides Indiens que l'avarice des conquérans y faisait tous les jours descendre. Leur tendre sollicitude se tourna vers les Sauvages que leur vie errante avait jusqu'alors soustrait au glaive des oppresseurs. Le plan était de les tirer de leurs forêts, et de les rassembler en corps de nation, mais loin des lieux habités par les Espagnols. Un succès plus ou moins grand couronna ces vues dans la Californi, chez les Moxos, parmi les Chiquites, sur l'Amazone et dans quelques autres contrées. Cependant aucune de ces institutions ne jeta un aussi grand éclat que celle qui fut formée dans le Para-

guay, parce qu'on lui donna pour base les principes évangéliques.

Les jésuites n'établirent point leurs conquêtes avec des armées, mais avec la seule puissance de la douceur et de la persuasion. Ils s'enfoncèrent dans les forêts pour chercher les sauvages; et ils les déterminèrent à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embrasser une religion qui ne demandait que de l'amour et de la vertu. A peine les eurent-ils assemblés, qu'ils les firent jouir de tous les biens qu'on leur avait promis. Ils leur firent embrasser la religion de Jésus-Christ, quand, à force de les rendre heureux, ils les avaient rendus dociles.

La division des terres en trois parts, pour les temples, pour le public et pour les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards et les soldats; le prix accordé aux belles actions; l'inspection ou la censure des mœurs; le ressort de la bienveillance; les fêtes mêlées aux travaux; les exercices militaires; la subordination; les précautions contre l'oisiveté; le respect pour la religion et les vertus; tout ce qu'on admirait dans la législation des Incas se trouva au Paraguay, ou y fut même perfectionné.

Les jésuites avaient établi un si bel ordre qu'il prévenait les crimes et dispensait les punitions. Rien n'était si rare au Paraguay que les délits; les mœurs y étaient belles et pures; on n'y craignait pas les châtiments, on n'y craignait que sa conscience.

La confession était le plus sublime moyen em-

ployé pour prévenir les erremens humains. Dans le Paraguay elle conduisait le coupable aux pieds du magistrat. C'est là que, loin de pallier ses crimes, le repentir les lui faisait aggraver; au lieu d'éluder sa peine, il venait la demander à genoux. Plus elle était sévère et publique, plus elle rendait le calme à la conscience; ainsi le châtimeut, qui partout ailleurs effraie les coupables, faisait ici leur consolation, en étouffant les remords par l'expiation.

Les peuples du Paraguay n'avaient point de lois civiles, parce qu'ils ne connaissaient point de propriété; ils n'avaient point de lois criminelles, parce-que chacun s'accusait et se punissait volontairement: toutes les lois étaient des préceptes de religion.

Il y eut plus d'arts et de commodités dans la colonie des jésuites, qu'il n'y en avait dans Cusco même, et il n'y eut pas plus de luxe. L'usage de la monnaie y était même ignoré. L'horloger, le tisserand, le serrurier, le tailleur, déposaient leurs ouvrages dans des magasins publics; on leur donnait tout ce qui leur était nécessaire : le laboureur avait travaillé pour eux. Les religieux instituteurs veillaient sur les besoins de tous, avec des magistrats élus par le peuple même.

Les cérémonies religieuses, qui avaient lieu avec beaucoup de pompe et d'appareil, produisaient un non moins bon effet. Une musique qui allait au cœur, des cantiques touchans, des peintures qui parlaient aux yeux, la majesté des cérémonies, tout attirait,

tout retenait les Indiens dans ces lieux sacrés, où le plaisir se confondait pour eux avec la piété.

On soupçonna long-temps les religieux instituteurs de diminuer la liste de leurs sujets, pour priver l'Espagne du tribut auquel ces peuples s'étaient librement soumis ; et la cour de Madrid montra sur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes dissipèrent ce soupçon aussi injurieux que mal fondé.

Pour assurer la félicité des Guarami, en quelque nombre qu'ils fussent ou qu'ils pussent être, leurs instituteurs avaient originairement réglé avec la cour de Madrid que ces peuples ne seraient jamais employés aux travaux des mines, ni asservis à aucune corvée. Bientôt cette première stipulation leur parut insuffisante au repos des nouveaux établissemens. Ils firent décider que tous les Espagnols en seraient exclus, sous quelque dénomination qu'ils se présentassent ; on prévoyait que s'ils y étaient admis comme négocians ou comme voyageurs, ils rempliraient de troubles ces lieux paisibles et y porteraient le germe de toutes les corruptions. Ces mesures blessèrent d'autant plus profondément des conquérans avides et destructeurs, qu'elles avaient l'approbation des sages.

Leur ressentiment éclata par des imputations contre les respectables pères.

Les missionnaires faisaient le commerce pour la nation. Ils envoyaient à Buenos-Ayres de la cire, du tabac, des cuirs, des cotons en nature et filés,

principalement l'herbe du Paraguay. On recevait en échange, des vases, des ornemens pour les temples; du fer, des armes, des quincailleries : quelques marchandises d'Europe que la colonie ne fabriquait pas; des métaux destinés au paiement du tribut que devaient les Indiens mâles, depuis vingt jusqu'à cinquante ans. On accusa les pères de retenir à leur profit une partie de ces objets, et on les traduisit au tribunal des quatre parties du monde, comme une société de marchands, qui, sous le voile de la religion, n'étaient occupés que d'un intérêt sordide.

Ces reproches ne sauraient atteindre les premiers fondateurs du Paraguay. Les déserts qu'ils parcouraient ne produisaient ni or ni denrées; ils n'y trouvaient que des forêts, des serpens, des marais, quelquefois la mort ou des tourmens horribles, et toujours des fatigues excessives. Ce qui leur en coûtait de soins, de travaux, de patience pour faire passer les sauvages d'une vie errante à l'état social, ne se peut comprendre. Jamais ils ne songèrent à s'approprier le produit d'une terre, qui cependant, sans eux, n'aurait été habitée que par des bêtes féroces. Quoiqu'il en soit de ces accusations, il est certain que la félicité des Indiens n'en fut pas altérée. Jamais ils ne parurent rien désirer au-delà des commodités dont on les faisait jouir généralement.

Lorsque, en 1768, les missions du Paraguay sortirent des mains des jésuites, elles étaient arrivées à un point de civilisation, le plus grand peut-être où on

puisse conduire les nations nouvelles, et certainement fort supérieur à tout ce qui existait dans le reste du nouvel hémisphère. On y observait des lois; il y régnait une police exacte; les mœurs y étaient pures; une heureuse fraternité y unissait les cœurs. Tous les arts de nécessité y étaient perfectionnés, et on y en connaissait quelques-uns d'agréables. L'abondance y était universelle, et rien ne manquait dans les dépôts publics.

Les pouvoirs concentrés jusqu'alors dans les mêmes mains furent partagés. Un chef, auquel on donna trois lieutenans, fut chargé de gouverner la contrée.

Cet état dura jusqu'au moment de l'insurrection des provinces de l'Amérique méridionale.

En 1809, les habitans du Paraguay confièrent à Gaspard Francia, jurisconsulte estimé, et l'un de leurs concitoyens, un pouvoir provisoire dont il devait se servir pour fonder un gouvernement stable, et propre à faire le bonheur public. Cet homme extraordinaire jugea que le despotisme était le seul moyen de faire le bonheur de ses concitoyens. Il transforma son pouvoir provisoire en dictature, donna une constitution patriarchale, où l'on retrouve des traces des anciennes institutions établies par les jésuites, et parvint à faire régner le bonheur autour de lui. Il est très-vrai que les habitans du Paraguay sont soumis au despotisme; mais la tranquillité, l'abondance régnent au milieu d'eux. — Etrangers, depuis 1810, aux guerres qui ont ravagé les républi-

ques leurs voisines, reconnues comme peuple indépendant par le Bresil, ils se sont en quelque sorte cloîtrés, et nul murmure, nulle tentative n'est revenue troubler cet isolement volontaire. En 1810, Francia se forma un conseil, et il voulut qu'il fût composé de quarante-deux membres élus par le peuple; mais, en échange de cet acte de souveraineté, il exigea pour l'avenir une obéissance aveugle : il est vrai de dire qu'il paraît n'en avoir usé que pour le bonheur public. Pendant les neuf premières années de son gouvernement, il exigea que nulle lettre ne sortît du pays sans lui avoir été communiquée; mais les lois assurent à tous les citoyens une égalité absolue; et pour ne blesser aucune vanité, le dictateur vit avec une simplicité qui flatte ceux qu'il peut appeler à juste titre ses sujets. Nous terminerons cette partie par quelques particularités empruntées à MM. Bengger et Longchamp sur la manière de vivre de cet homme singulier, qui s'est attiré l'attention de deux hémisphères.

« Dans sa maison, disent-ils, il n'a que quatre esclaves, savoir : un petit-nègre, un mulâtre et deux » mulâtresses, qu'il traite avec beaucoup de douceur. » Les deux premiers lui servent à la fois de valets de » chambre et de palefreniers; une des mulâtresses » fait la cuisine, et l'autre prend soin de sa garde-» robe. Sa vie journalière est d'une grande régularité; » rarement les premiers rayons du soleil le surpren-» nent au lit; dès qu'il est levé, le nègre lui apporte

» un réchaud, une bouilloire et une cruche pleine » d'eau, qu'il fait chauffer en sa présence ; alors le » dictateur prépare lui-même, et avec tout le soin » possible, son maté ou thé du Paraguay; le maté » pris, il se promène dans le pérystile intérieur d'une » cour, en fumant un cigarre, qu'il a soin de dérouler » auparavant, pour voir s'il ne renferme rien de nui- » sible, bien que ce soit sa propre sœur qui lui fasse » ses cigarres. A six heures, arrive le barbier, mulâ- » tre sale, mal vêtu et ivrogne, mais l'unique mem- » bre de faculté auquel il se confie. Si le dictateur » est de bonne humeur, il se plaît à jaser avec lui, » et souvent il se sert de ce moyen pour préparer le » public à ses projets ; c'est sa gazette officielle. Il se » rend ensuite, vêtu d'une robe de chambre d'in- » dienne, dans le péristyle extérieur qui règne tout » autour de sa maison, et là reçoit, en se promenant, » les particuliers admis à l'audience.

« Vers sept heures, il rentre dans son cabinet, où » il reste jusqu'à neuf. Les officiers et les autres em- » ployés viennent lui faire leurs rapports et recevoir » ses ordres; à onze heures, *le fiel de Fecho* apporte » les papiers qui doivent lui être remis, et écrit sous » sa dictée jusqu'à midi ; à cet heure-là tous les em- » ployés se retirent, et le dictateur Francia se met à » table. Son dîner est très-frugal et il le commande » toujours lui-même. Après le dîner, il fait la sieste, » puis prend son *maté* et fume son cigarre comme le » matin ; il travaille ensuite jusque vers les quatre

» ou cinq heures, qu'arrive son escorte pour la pro-
» menade ; le perruquier entre alors et le coiffe,
» pendant qu'on selle son cheval : cela fait, le dicta-
» teur visite les travaux publics ou les casernes,
» surtout celle de la cavalerie, où il s'est fait arran-
» ger une habitation. Dans ses promenades, quoique
» au milieu de son escorte, il est armé non-seulement
» d'un sabre, mais encore d'une paire de pistolets de
» poche à double canon; rentré chez lui, à la nuit
» tombante, il se met à l'étude, et, sur les neuf heu-
» res, il procède à son souper, qui se compose d'un
» pigeon rôti et d'un verre de vin. Si le temps est
» beau, il se promène encore dans le pérystile exté-
» rieur, d'où il ne se retire souvent que fort tard; à
» dix heures, il donne le mot d'ordre et ferme lui-
» même, en rentrant, toutes les portes de son habi-
» tation. »

Les mêmes voyageurs le représentent spirituel, pénétrant, très-instruit, au moins relativement, libre d'une foule de préjugés, toujours désintéressé, malgré l'inégalité de son humeur, et par fois même généreux ; du reste, tutoyant tout le monde, quoiqu'excessivement jaloux de son autorité et des égards dus à sa personne.

CHAPITRE XVI.

Chili. —Géographie.—Climat.— Tremblemens de terre.— Sa découverte par Almagro.—Valdivia.—Guerre avec les Araucanos.— Despotisme des vice-rois. — D'Ambrosio O'Higgins.—Formation d'une junte. — Guerre civile. — Bernardo O'Higgins. — Secours de Buenos-Ayres. — Bataille de Maypo. — Lord Cochrane crée une marine. — Bernardo O'Higgins, directeur suprême. — Nouveaux troubles.

Considéré dans son ensemble géographique, le Chili, situé sur la côte occidentale du continent de l'Amérique du sud, présente la forme d'un immense parallélogramme, neuf fois plus long que large, courant nord et sud, et compris entre les vingt-quatre et quarante-quatre degrés de latitude sud; les bornes en sont bien déterminées. Il a pour limites, au nord, le grand désert d'Ataoama, qui le sépare du Pérou; à l'est, la haute barrière de la Cordilière des Andes; au sud, le golfe de Guagatera et l'archipel de Chiloé; et à l'ouest, le Grand-Océan.

On a jusqu'à ce jour méconnu les caractères topographiques de cette contrée, en la supposant formée de plateaux élevés, allant de la mer au pied de l'immense Cordilière, tandis qu'on doit, au contraire, la regarder comme une partie de la Cordilière même,

divisée transversalement en hautes chaînes, et en vallées correspondantes qui descendent vers la mer, en diminuant toujours, non pas en ligne directe, mais par des détours très-variés.

Le climat du Chili est assurément l'un des plus beaux et des plus sains du monde, surtout vers la mer, parce qu'il est moins sujet aux passages trop brusques du chaud et du froid. Les mois de janvier et de février sont les plus chauds de l'année : dans cette saison, à l'intérieur, le thermomètre de Farenheit s'élève souvent à quatre-vingt-dix et quatre-vingt-quinze degrés à l'ombre; mais après la chaleur du jour, dès que le soleil est couché, il souffle une brise qui rafraîchit l'air, et rend les nuits fort agréables. Les mois de juin et de juillet sont les plus froids; il est rare qu'il tombe de la pluie, si ce n'est entre le mois de mai et d'août; et si elle est très-forte, il est rare aussi qu'elle tombe plus de trois jours de suite.

Quelques avantages que présente le Chili pour l'excellence de son climat et pour la fertilité de toutes les parties de son sol susceptibles d'irrigation, ces avantages sont plus que contre-balancés par les tremblemens de terre auxquels tout le pays est sujet. Rien n'égale la terreur qu'impriment ces terribles phénomènes; les animaux même courent effrayés dans toutes les directions, et semblent avoir la conscience du danger qui les menace. Quoi de plus effrayant, en effet, et de plus déplorable, que de voir de grandes

maisons, des villes entières, rasées en quelques minutes, en ensevelissant sous leurs ruines leurs malheureux habitans! Aux premiers symptômes des tremblemens de terre, tous les naturels sortent de leurs demeures, tombent à genoux, et se frappent la poitrine, aux cris de miséricorde! miséricore! Ils distinguent les secousses en deux classes, dont les plus légères s'appellent *temblores :* celles qui sont assez fortes pour fendre la terre et pour endommager les édifices, s'appellent *terremotos*. Les temblores sont très-fréquens, et se font sentir à intervalles irréguliers, de jour et de nuit, toute l'année, à deux mois, à quelques jours d'intervalle, souvent plusieurs fois en un jour; quelques fois avec un bruit analogue à celui d'une charrette qui roule au loin sur le pavé, quelques fois sans bruit, d'autres fois sans faire éprouver la moindre agitation.

Le Chili, grâce à la sécheresse de son climat, à l'égalité de sa température, à sa situation et à quelques autres causes légales, est un pays très-salubre. Les épidémies y sont rares, mais on y éprouve des fièvres, des rhumatismes. Les goîtres s'y voient rarement et ne sont jamais, dans l'Amérique du sud, accompagnés de crétinisme, comme il arrive si fréquemment en Europe. On ne pratique guère que dans les grandes villes et à Santiago la vaccination et l'inoculation de la petite vérole, que les habitans redoutent cependant comme la peste, fuyant avec horreur tous ceux qui en sont atteints.

La découverte du Chili par les Espagnols et le récit de leurs premiers établissemens dans cette contrée, forment un des chapitres les plus intéressans de l'histoire des conquêtes des Européens dans l'Amérique du sud.

En 1535, Almagro, accompagné de Pizarre, partit de Cusco avec cinq cent soixante-dix soldats et quinze mille Péruviens. Deux routes mènent au Chili dans cette direction : l'une le long de la côte de la mer, par le désert d'Atacama ; l'autre par les Andes. Il prit par impatience la plus courte, celle des montagnes, où le froid et la faim lui firent éprouver des maux incroyables ; il y perdit cinquante-cinq de ses compatriotes, dix-mille de ses alliés, et arriva enfin à Copiapo avec quelques cavaliers, assez à temps pour procurer des secours efficaces à ceux de ses compagnons restés dans les montagnes. Bien traités par les Chiliens, et reçus d'abord avec une vénération qui tenait de l'idolâtrie, la soif de l'or porta bientôt les Espagnols à des excès qui ne tardèrent pas à leur aliéner les habitans du pays, et, malgré des renforts reçus du Pérou, ils furent arrêtés par les Promaucenos sur la frontière, où, le siècle auparavant, l'avaient été les Péruviens.

Almagro abandonna tout le Chili en 1528, et revint à Cusco, où le frère de Pizarre le fit mettre à mort, ainsi que nous l'avons dit.

Pedro Valdivia fit, en 1540, une seconde tentative avec deux cents Espagnols et un corps de Péruviens; mais il n'eut pas à vaincre autant d'obstacles natu-

rels, car il était parti en été; il ne fut pas aussi bien reçu que son prédécesseur. Chaque pas qu'il faisait dans le pays était marqué par un combat; et pourtant, après avoir fondé Santiago, et obtenu du secours du Pérou, après avoir conquis l'alliance des Promaucénos, probablement jaloux de leurs voisins du midi, il franchit la redoutable frontière. En 1550, il avait atteint le Biobio, jeté les fondemens de Conception; malgré les efforts du brave Aillavilla, chef des Araucanos, il établit en cinq ans, dans tout le pays, plusieurs villes et plusieurs forts. Enfin Lautaro, jeune héros araucanien, prit Valdivia, le mit à mort et brûla Conception; déjà il marchait triomphant sur Santiago, quand il fut, à son tour, vaincu et tué par Villagran, successeur de Valdivia.

Après la mort de Lautaro, les Espagnols rebâtirent Conception, fondèrent Canète et découvrirent les îles Chiloé. D. Alonzo d'Ercilla, l'Homère de cette Iliade américaine, et souvent acteur lui-même dans les combats acharnés qu'il a décrits, grava sur un arbre son nom et la date de cette découverte, le 31 janvier 1558.

Une guerre désespérée continuait toujours entre les Espagnols et les Araucanos; mais enfin, vaincus partout, les Araucanos ne purent empêcher les Espagnols de se consolider toujours de plus en plus sur leur territoire. Philippe II, en 1575, avait établi à la Conception une *audiencia* qui, en 1669, fut transportée à Santiago, position plus avantageuse, en ce

qu'elle exposait moins l'administration aux attaques des aventuriers français, anglais et hollandais, qui troublaient alors la tranquillité des gouverneurs espagnols sur les côtes de l'Océan Pacifique.

Le prodigieux agrandissement de l'Espagne, sous le règne de Charles V, avait épuisé ses ressources : les malheurs qu'éprouva la métropole sous ses successeurs tombèrent, en grande partie, sur ses établissemens d'outre-mer ; et à mesure qu'on leur demandait plus d'argent, leur position leur rendait les contributions de plus en plus intolérables, en raison même de la fausse politique qui leur interdisait impérieusement l'exercice et le développement de toute industrie. Les premiers vice-rois avaient été des hommes de talent ; mais il en fut tout autrement de leurs successeurs, depuis l'avènement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne. A cette époque, les besoins de la cour de Philippe V firent mettre à l'enchère les hautes fonctions administratives des Indes-Occidentales. Les vice-rois, ne pouvant plus se distinguer par les armes et par la politique, se rejetèrent sur le commerce ; ils en écartèrent avec soin les étrangers, et s'en réservèrent le monopole. Leurs excès en tout genre devinrent tels, leur avarice, leurs extorsions, leur tyrannie étaient si flagrantes, que la cour de Madrid ne pouvait plus long-temps fermer les yeux sur des abus dont elle souffrait la première. Les trésors de l'Amérique étaient à jamais perdus pour elle ; et, dès 1709, Amelot, ministre de Louis XVI

en Espagne, prévoyait une révolution ; les vice-rois furent abolis au Chili : on y substitua des capitaines-généraux qui ressortaient de la vice-royauté du Pérou ; mais les abus ne changeaient pas, seulement ils avaient lieu sur une plus petite échelle.

Quelques-uns de ces nouveaux officiers et des vice-rois, leurs supérieurs, méritent cependant d'être distingués par leur dévoûment au bien des peuples ; et le Chili en particulier doit de la reconnaissance à D. Ambrosio O'Higgins, soldat irlandais, qui, après avoir servi dans les armées espagnoles, commandé des troupes sur les frontières du Chili, repoussé plus d'une fois les Indiens, remit les villes et les forteresses dans un état de défense respectable, rebâtit Osorno détruite, et fit une excellente route de Santiago à Mendoza, par la Cumbre, éleva des Casitas, et facilita les communications avec Valparaiso. Il mourut en 1799 ou 1800, laissant une famille pauvre et une mémoire honorée.

La date de cet événement nous rapproche de l'époque où les colonies espagnoles allaient réclamer auprès de la mère-patrie d'abord des priviléges égaux aux siens, puis l'indépendance que les flottes et les armées de la vieille Espagne n'étaient plus en état de leur procurer.

Les causes de la révolution furent identiquement les mêmes au Chili que dans la Colombie et dans la république argentine.

Le premier propagateur des idées révolutionnaires

fut un créole nommé Antonio Alvarez-Jorte, chargé d'affaires de Buenos-Ayres et du Chili à Londres, et postérieurement envoyé à Santiago du Chili. Dès le 18 septembre 1811, les propriétaires et les principales autorités furent convoqués, et l'on décida qu'il serait formé, au nom du roi, une Junte provisoire de cinq membres.

Au mois d'avril de l'année suivante, la révolution était déclarée. On avait déposé et banni le président, dissous l'audience, mis à sa place une chambre des appels; la Junte était investie du pouvoir exécutif et un congrès était convoqué. Tout se faisait au nom du roi. Les premiers mouvemens furent incertains comme il arrive toujours, entravés qu'ils étaient par deux partis formés au sein du congrès, celui des Penquistos et celui de Carreras.

Le succès momentané du second de ces partis qui avait pour chef José Miguel Carreras, brave officier, l'un des membres de la Junte, faillit compromettre les intérêts de la cause. Après une guerre civile de près de deux ans, dont les royalistes profitèrent au moins pour reculer leur chute, le général Bernardo O'Higgins, digne fils du dernier vice-roi, fut appelé par les vœux de tous à terminer la querelle avec les Espagnols. Il rapprocha momentanément les deux partis; mais les suites de leur longue désunion devaient bientôt se faire sentir. Osorio, chef royaliste, vainquit les patriotes à Bamagua, le 2 octobre 1814; et, profitant de sa victoire, réta-

blit pendant deux ans l'autorité espagnole, à Santiago, tandis que les débris de l'armée républicaine se ralliaient à Mandoza et que les chefs vaincus allaient soit aux Etats-Unis, soit à Buenos-Ayres, pour demander du secours.

Le gouvernement de Buenos-Ayres qui venait d'assurer son indépendance, ne pouvait rester indifférent à celle du Chili ; rien en effet ne lui était garanti, tant que les Espagnols resteraient maîtres du Chili et du Pérou ; il était donc l'allié naturel des Chilenos.

La guerre recommença donc plus vivement que jamais en 1817, et la bataille de Maypo, gagnée le 5 avril 1818, fut le dernier coup porté à la domination espagnole.

Dans l'intervalle, le général O'Higgins avait été proclamé directeur suprême ; et le gouvernement avait pris la forme sous laquelle il s'était constitué lors de la première révolution, à cette différence près qu'il ne se reconnaissait plus sujet du roi d'Espagne et des Cortès, et que, s'étant déclaré complètement indépendant, il avait annoncé une constitution pour le mois d'avril 1817.

Mais si la lutte était finie sur le territoire, elle ne l'était pas sur mer. Il fallait songer à se créer une marine; et, comme les Romains de l'antiquité, les Chilenois s'ouvrirent cette nouvelle carrière par une victoire. Cependant ils avaient besoin d'appui : appelé par eux en 1818, lord Cochrane partit de Valparaiso, le 19 janvier 1819, à la tête d'une escadre

chilienne, pour aller combattre les ennemis de la nouvelle république jusqu'au centre de leur puissance, au Pérou. Il ne fut bientôt bruit que de ses succès sur toute la côte péruvienne; partout il gagnait des amis à la cause des Chiliens. Revenu en 1820 sur les côtes méridionales du Chili, Cochrane accomplit, dans la prise de Valdivia, le 2 février de la même année, l'un des exploits de marine les plus remarquables par le sang-froid et l'héroïsme de son exécution, ainsi que par l'étendue de ses résultats.

Depuis son élection comme directeur suprême, D. Bernardo O'Higgins faisait tous ses efforts pour introduire dans les diverses branches de l'administration toutes les améliorations possibles et ne songeant qu'au bonheur des peuples, il résumait toute sa politique dans ce mot digne d'Aristide : « S'ils ne veulent pas être heureux de bonne volonté, il faut qu'ils le soient par force.

Le général Freyre, sa créature et son protégé, parvint, à force d'intrigues et de ruses, à se mettre à la tête du gouvernement. Il promit tout ce qu'on promet en pareil cas. Nommé directeur par le congrès où ses partisans étaient en majorité, il refusa et s'enfuit seul dans la direction du Rio-Maule, comme pour se dérober aux honneurs. Il parut ne céder qu'à la force, et il ne fut pas plutôt en place, qu'on ne vit plus en lui que l'instrument d'un parti.

Après une session de plus d'un an, à la fin de 1823,

la nouvelle constitution, depuis si long-temps promise, fut promulguée. Mais les habitans n'en furent pas plus heureux.

CHAPITRE XVIII.

République Argentine.—Position géographique ; première division.—Autres changemens dans les provinces.—Union de la Plata. —Population. — Origine de Buenos-Ayres.—Premiers désastres.—Réédification.—Son commerce.—Guerre entre la Grande-Bretagne et l'Espagne. — Buenos-Ayres tombe entre les mains des Anglais ; elle est reprise par Liniers.

La république Argentine est peut-être, après l'empire du Brésil et de la Colombie, le plus vaste des territoires de l'Amérique méridionale qui sont déjà civilisés, ou dont la civilisation commence. Cette république, à n'en juger que par l'inspection de la carte, a pour bornes, à l'ouest, la Cordilière des Andes et la république du Chili ; au nord-ouest, la république de Bolivia et le Mato-Grosso du Brésil, en y comprenant le Paragay, dont elle n'a pas encore reconnu l'indépendance, et qui, par conséquent, peut être regardé comme en faisant diplomatiquement encore partie ; à l'est, les provinces méridionales du Brésil et le Rio-Uruguay, qui la sépare de la nouvelle république de

Monte-Video, et dans cette même direction l'océan Atlantique, depuis le Rio de la Plata jusqu'au Rio-Négro au sud, dont les eaux la sépare de la Patagonie indienne ; car, quoique les Argentins aient la prétention d'étendre leur domination jusqu'au détroit de Magellan, il faut bien reconnaître que leur empire effectif est limité à ce dernier fleuve, et des établissemens naissans encore assurent suffisamment cet empire sur les nations indigènes répandues au sein des Pampas de la Patagonie septentrionale. Mais que de changemens et de révolutions ont subi les diverses parties de ce territoire, depuis la conquête espagnole jusqu'à nos jours, en ne considérant ici d'abord la question que sous le point de vue purement géographique !

Ces provinces furent primitivement au nombre de cinq : Buenos-Ayres ou Rio de la Plata, le Paragay, le Tucumann, las Charcas, Potosi, soumises, jusqu'en 1778, à la juridiction du vice-roi du Pérou ; mais à cette époque, on les érigea en une vice-royauté séparée, dont Buenos-Ayres devint la capitale.

Au commencement du dix-neuvième siècle, la vice-royauté de Buenos-Ayres, prenant le nom de *Provinces unies de la Plata*, se partagea en vingt provinces divisées, en raison de leur situation, en hautes et basses.

En 1825, nouveaux changemens. Le haut Pérou se détacha de l'union de la Plata, et forma, d'une partie des provinces de cette union, la nouvelle répu-

blique de Bolivia. Antérieurement ou postérieurement à cette époque, trois autres provinces de la Plata se détachèrent encore de l'union : le Paraguay, en 1811, pour vivre sous la dépendance du docteur Francia; Monte-Video ou la Banda oriental, en 1828, pour constituer la *républica oriental del Uruguay ;* Tarija, en 1831 ou 1832, pour se réunir à la Bolivia.

Enfin les territoires de l'ancienne *Union de la Plata*, qui restaient à la république Argentine, furent et sont encore aujourd'hui distribués de manière à présenter une division territoriale en quatorze provinces, reconnaissant pour loi, suivant les circonstances, l'autorité politique du congrès réuni à Buenos-Ayres, et auquel chacune d'elles, tout en se gouvernant par elle-même, envoie plus ou moins de députés chargés de discuter et de soutenir ses intérêts généraux ou particuliers, qui ne sont pas toujours en harmonie avec ceux de l'ensemble de la république, d'où il résulte à chaque instant et partout des troubles dont il serait difficile de prévoir le terme.

Ces quinze provinces sont : Buenos-Ayres, Santa-Fé, Entre-Rios, Corrientes, Misiones, San-Luis, Mendoza, Cordova, Tucuman, Santiago, Del-Estero, Salta, Juguy, San-Juan, la Rioja, et Catamarca.

Un coup-d'œil jeté sur la carte montrera que, depuis Buenos-Ayres, en suivant le cours du Parana jusqu'à l'Esquina, depuis l'Esquina jusqu'à San-Luis, et enfin, depuis San-Luis jusqu'à Mendoza,

dans une direction occidentale, il se prolonge au sud une vaste étendue de pays plat, sans arbres, ne produisant qu'un gazon court; pays couvert de lacs nombreux, s'enchaînant les uns les autres à travers un sol sablonneux, et dont les eaux qui proviennent de plusieurs rivières se perdent et s'absorbent au milieu de ces sables mêmes. A l'extrémité nord-ouest de cette surface se trouve, dans l'espace de trente milles carrés, un terrain plat, fortement saturé de matière saline, sans autre végétation que des forêts d'arbres épineux et de petits buissons entremêlés de nombreux marais et de lacs salins, que nourrissent les deux grandes rivières d'eau douce de Mendoza et de San-Juan.

Il est extrêmement difficile d'apprécier au juste la population des diverses provinces de la république Argentine; car les calculs partiels sur lesquels on pourrait en baser l'estimation générale, sont, pour la plupart, ou trop forts ou trop faibles, et varient d'ailleurs en raison des temps où les données ont pu être recueillies par divers voyageurs dont l'exactitude ne peut être toujours suffisamment garantie.

Miers, écrivain consciencieux, porte la population de la république à cent cinquante mille habitans; d'autres l'élèvent jusqu'à quatre cent trente-huit milles.

Nous passons à l'exposé rapide des révolutions politiques dont les provinces du Rio de la Plata furent le théâtre, depuis leur origine jusqu'à nos jours, en

les rapportant presque toutes à leur capitale; car, en Amérique comme ailleurs, l'histoire des capitales est presque toujours celle des états aux destinées desquels elles président.

Buenos-Ayres a reçu son nom de son fondateur, D. Pédro Mendoza, en 1534, et le dut à la salubrité de son climat. Les premiers colons furent très-malheureux; la ville fut brûlée par les Pampas; et après avoir éprouvé la famine et tous les maux que cette calamité traîne à sa suite, les Espagnols, en 1539, abandonnèrent la place.

En 1532, un nouvel armement fut tenté, et l'on essaya de rebâtir la ville : mais les hostilités des Indiens firent avorter ce dessein. Buenos-Ayres fut encore abandonné. Ce fut seulement en 1580 que les Espagnols, qui s'étaient déjà établis à Santa-Fé, sous les ordres de Jean de Garay, virent enfin réussir leur troisième tentative pour fonder une ville sur la place choisie par Mendoza.

En 1620, Buenos-Ayres avait acquis assez d'importance pour devoir être érigée en évêché; elle partagea dès-lors avec l'Assomption du Paraguay, première capitale des établissemens espagnols sur la Plata, cet avantage dont cette dernière cité jouissait depuis 1547. Monte-Video, Maldonado, et les autres villes de la Banda-Oriental, furent comprises dans son diocèse. Les nouveaux règlemens de commerce adoptés alors ne contribuèrent pas peu à la prospérité toujours croissante de cette importante cité.

Les premiers trafiquans en Amérique, ne voulant que de l'or et de l'argent, estimaient peu les contrées qui n'abondaient pas en précieux métaux. Craignant que l'introduction des marchandises au Pérou, par la voie de Buenos-Ayres, ne nuisît à la vente des cargaisons des flottes et des galions qu'il envoyaient à Panama, ils sollicitèrent et obtinrent du gouvernement la prohibition de toute espèce de commerce par le Rio de la Plata. Ceux à qui nuisait le plus cette mesure réclamèrent avec force; et, en 1602, ils obtinrent la permission d'exporter pendant six ans, sur deux vaisseaux qui leur appartenaient, et à leur compte, une certaine quantité de suifs, de peaux et de charque, mais seulement dans les ports du Brésil et de la Guinée.

A l'expiration du terme de cette permission, ils en sollicitèrent une prolongation indéfinie, avec extension à toute espèce de marchandises, et droit d'exportation dans les ports d'Espagne. Les consulats de Lima et de Séville s'y opposèrent de toute leur force. Cependant, en 1618, les habitans des rives de Rio de la Plata furent autorisés à équiper deux navires n'excédant pas chacun un certain tonnage. On leur imposa plusieurs autres conditions; et, pour empêcher tout trafic avec l'intérieur du Pérou, on établit à Cordova-du-Tucuman une douane où l'on percevait un droit de cinquante pour cent sur toutes les exportations.

Cette douane était aussi chargée d'empêcher la

transmission de l'or et de l'argent du Pérou à Buenos-Ayres, même en paiement des mules fournies par cette dernière ville. Le terme de cette nouvelle permission écoulé, un ordre de 1622 le prolongea indéfiniment; et, pour augmenter la prospérité du pays, on établit à Buenos-Ayres, en 1665, une audience royale, qui fut abolie comme inutile en 1672. Tel était l'état de choses, quoique de temps en temps des individus obtinssent de transporter des marchandises, lorsqu'enfin, en 1778, il fut permis au Rio de la Plata de se livrer à toute espèce de commerce, même avec l'intérieur du Pérou. Avant cette époque, à peine avait-on vu douze ou quinze vaisseaux autorisés à faire le commerce colonial de toute l'Amérique espagnole du sud, et ils faisaient rarement plus d'un voyage en trois ans. En 1796, soixante-treize navires arrivèrent de la seule Espagne dans le port de Buenos-Ayres, avec des cargaisons évaluées à près de trois millions de piastres, et l'on en vit partir de Buenos-Ayres soixante-seize, dont cinquante-un pour la métropole, quatorze pour la Havane, et onze pour la côte d'Afrique.

La valeur des exportations était d'environ cinq millions et demi de piastres, dont plus de quatre millions en or et en argent.

Dans les années qui suivirent, la guerre survenue entre la Grande-Bretagne et l'Espagne amena des changemens sensibles dans l'état de la colonie de la Plata, et la stagnation du commerce y fut telle, que

les magasins de Buenos-Ayres et de Monte-Video étaient encombrés de peaux et d'autres productions du pays, tandis que les marchandises européennes s'élevaient à des prix exhorbitans, ou qu'il devenait même impossible de s'en procurer à aucun prix. Les habitans des Etats-Unis surent très-habilement se prévaloir de cette situation des affaires, et, au moyen d'un commerce de contrebande ouvert de connivence avec le gouvernement espagnol, ils continuèrent à fournir aux habitans de ces provinces les marchandises européennes, et à prendre en retour les productions du pays, jusqu'à l'époque où la fortune de la guerre mit momentanément Buenos-Ayres entre les mains des Anglais.

Buenos-Ayres se rendit, le 28 juin 1806, aux troupes anglaises commandés par sir Home Pophrem, et par le général Béresford. L'inactivité et l'incapacité du-vice roi, le marquis de Sobre-Monte, ont été sévèrement censurés par le doyen Funes, historien de Buenos-Ayres; il ne paraît pas en effet que cet administrateur ait fait le moindre effort pour défendre cette importante cité contre la petite armée des Anglais, ou pour la reprendre aux vainqueurs. Cet honneur était réservé à D. Santiago Liniers, français de naissance, qui avait commandé l'un des vaisseaux de guerre espagnols à cette station. Cet officier, en l'absence du vice-roi qui s'était retiré à Cordova, se mit à la tête de toutes les troupes qu'il put réunir sur les deux rives de la Plata; et, le 12 du mois d'août,

il attaqua la ville sur plusieurs points avec un succès tel que le général anglais fut obligé de se rendre avec toutes ses troupes.

Cet événement peut être mis au nombre des causes déterminantes de la révolution qui, depuis, a séparé ces provinces de la mère-patrie ; car le peuple de Buenos-Ayres, indigné de la conduite de son vice-roi, voulut absolument revêtir son libérateur du pouvoir civil et militaire, avec le titre de capitaine-général.

CHAPITRE XVIII.

République Argentine, — Elio et Cisneros — Sédition. — Gouvernement provisoire. — Mésintelligence entre Buenos-Ayres et Monte-Video.—Artigas.—Siége de Monte-Video. —Élio implore le secours des Brésiliens. — Changemens du gouvernement de Buenos-Ayres.— Abandon de Monte-Video par les Argentins ; Artigas s'en empare. — Invasion des Portugais.— Provincia Cisplatina. — Bernardino Rivadia. — République orientale de l'Uruguay.

L'ANNÉE 1808 fut témoin de grands événemens à Buenos-Ayres. Linien, soupçonné d'être favorable aux intérêts de Napoléon, fut exilé à Cordova, comme traître. Elio fut mit à la tête de l'armée, et le mar-

quis Cisneros fut choisi pour vice-roi dans l'été de 1809.

Les rigueurs du nouveau vice-roi, qui fomentèrent d'abord l'esprit d'indépendance, n'étaient que l'exécution rigoureuse des ordres venus d'Espagne. La déportation en Europe de quelques citoyens suspects, et l'emprisonnement de quelques autres, causèrent parmi le peuple une grande effervescence qui, à l'arrivée des désastreuses nouvelles reçues de la mère patrie, se changea en sédition.

Vers la fin de mai 1810, le timide Cisneros jugea nécessaire pour rétablir la tranquillité dans la ville, de convoquer une assemblée délibérative formée des principaux habitans, qui, en qualité d'agens du peuple, élurent un pouvoir exécutif sous le titre de *junte provisoire et gouvernementale des provinces de la Plata*. Cette junte, composée de neuf personnes, y compris le président, fut officiellement installée le 25 mai, et chacun des ses membres prêta séparément serment à Ferdinand VII.

Cependant les Espagnols européens ne voyaient pas avec plaisir se réveiller dans un peuple qu'ils avaient si long-temps méprisé, une énergie qui menaçait de les priver de leurs exploits et de leur influence. Elio, d'abord favorable à la cause patriotique, Goucho, gouverneur de Cordova, le vice-roi de Lima et les gouverneurs du Potosi et de la Charcas se déclarèrent tous contre la révolution, et se préparèrent à lutter contre la capitale. Liniers leva une

armée dans le même but; mais, abandonné par ses soldats, il fut pris dans le voisinage de Cordova, avec plusieurs des principaux adversaires de la révolution de ce côté, et furent condamnés à mort, à l'exception de l'évêque Orellana. Cisneros et les membres de l'Audiencia, reconnus coupables d'avoir trempé dans le complot, furent envoyés en exil aux Canaries. Le major-général Cordova, Sasy, gouverneur de Potosi, et Niéta, président de Charcas, furent mis à mort. Elio était le seul adversaire redoutable qui restât au nouvel ordre de choses. Il avait été investi de l'autorité suprême par la régence d'Espagne, et avait déclaré rebelles les membres de la junte.

Des mésintelligences amenèrent entre Buenos-Ayres et Monte-Video une guerre civile qui fit le plus grand tort à la dernière de ces deux villes, longtemps si riche et si florissante. Pendant quelque temps, le parti dévoué à l'Espagne y avait maintenu son ascendant, malgré une tentative faite par les Créoles, pour secour le joug de la mère-patrie.

Enfin, en 1810, des hostilités réelles commencèrent entre les deux villes. Le gouvernement de Buenos-Ayres excita à la révolte le peuple de la Banda oriental, et mit le siége devant Monte-Video, siége qu'il abandonna et réprit successivement, pendant plusieurs années, suivant qu'il était heureux ou malheureux dans sa lutte avec les royalistes espagnols des provinces d'en haut. Dans tout cet intervalle, les relations de Monte-Video avec l'intérieur furent pres-

que entièrement suspendues, et l'on imagine combien son commerce dût en souffrir. Mais cette ville n'avait pas encore atteint le terme des ses malheurs; peu de mois après l'établissement d'un gouvernement républicain à Monte-Video, les troupes buenos-ayriennes, ayant dû en abandonner une première fois le siége, pour se porter dans les autres provinces, la place ne tarda pas à tomber entre les mains du fameux Artigas et de ses bandits. Cet homme extraordinaire, issu d'une famille honorable de Monte-Video, mais élevé dès le berceau dans les mœurs sauvages des bergers, s'était associé de bonne heure à une troupe de voleurs et de contrebandiers qui infestait le pays, et contre laquelle le gouvernement espagnol se vit enfin contraint d'armer un corps de troupes. Gagné par l'offre d'une amnistie entière et d'un grade, Artigas passa du côté des troupes espagnoles, et devint ainsi l'ennemi de ses anciens compagnons de pillage et de meurtre; il leur donna une telle chasse, qu'il parvint à en délivrer la contrée. Au commencement de la guerre civile entre Buenos-Ayres et sa ville natale, il était parvenu au rang de capitaine au service espagnols, mais, en 1812, il eut quelques différends avec le gouverneur de la Colonia del Sacramento, abandonna les royalistes, et se rendit à Buenos-Ayres, où le gouverneur patriote le reçut à bras ouverts et accepta ses services avec empressement.

Le commandement des troupes américaines avait

été donné à D. José Rondeau, officier américain. Artigas, à la tête de ses *gauchos*, se joignit à Rondeau, et défit plusieurs fois les royalistes, surtout à la batailles de las Piédras, livrée en mai 1811, où les troupes espagnoles qui défendaient la Banda oriental furent faites prisonnières avec leur chef.

Les vainqueurs, ayant reçut des renforts de Buenos-Ayres, mirent le siége devant Monte-Video. Elio, incapable de tenir long-temps seul, implora le secours du gouvernement brésilien. Quatre mille hommes lui furent envoyés; mais, paraissant ensuite se repentir de son appel, il fit à la junte des propositions de paix. En novembre 1811, il fut convenu que les troupes de Buenos-Ayres évacueraient la Banda oriental et que les troupes portugaises rentreraient dans leurs foyers. Le traité fut bientôt rompu. Elio avait été remplacé par D. G. Vigodet, qui, avec un renfort de troupes venues d'Europe, se mit en mesure de renouveler la lutte; mais, en décembre 1812, le siége fut repris par les forces combinées de Rondeau et d'Artigas. Enfin le chef gaucho montra son vrai caractère. Après s'être rendu coupable de plusieurs actes d'insubordination envers le général en chef, il devint tout-à-fait intraitable. Rondeau avait convoqué un congrès à l'effet de nommer un congrès national et un gouverneur de province. Artigas prit feu, annula les actes de l'assemblée; et trouvant son opposition inutile, il abandonna Rondeau dans un moment difficile, et se replia sur les plaines avec ses guéril-

las. Il enleva en outre les munitions de guerre et de bouche destinées aux assiégeans ; et au moment où la garnison était sur le point de capituler, on intercepta une lettre par la quelle Artigas invitait le gouverneur à mettre la place sous sa protection, et à faire cause commune avec lui contre Buenos-Ayres.

Le gouvernement de Buenos-Ayres avait subi divers changemens. Une junte active de trois membres ayant été jugée insuffisante, une assemblée, convoquée le dernier jour de 1813, avait confié le pouvoir exécutif à un directeur suprême, assisté de sept conseillers, et dont le premier fut Gervasio-Posadas, Posadas offrit une récompense à quiconque livrerait Argitas comme déserteur, mesure qui n'eut d'autre effet que d'exaspérer le rebelle et de le porter à une déclaration d'indépendance.

Cependant le siége de Monte-Video continuait ; et les provisions devenant rares dans la ville, parce que les républicains avaient défait une flotille royaliste et bloqué le port, la forteresse se rendit en juin 1814, sous la condition que la garnison pourrait s'embarquer pour l'Espagne. Les prisonniers, au nombre de 5,500, furent distribués, au mépris de la capitulation, dans les provinces intérieures ; Vigodet seul reçut la permission de s'embarquer, Quelques mois après, Monte-Video fut démantelée, toutes les munitions et l'artillerie furent transportées à Buenos-Ayres, et la garnison fut retirée. Artigas l'occupa sur-le-champ et y prit le litre de *chef des orientalistes.*

La cité de Santa-Fé et la provinced'entre Rios, dont il réclamait la protection, reconnurent son autorité. Le peuple de Buenos-Ayres craignait une guerre civile. Comme Artigas devenait puissant et dangereux, on se mit à blâmer les mesures de rigueur prises contre lui. Posadas donna sa démission en janvier 1819, et le colonel Alvear lui succéda par intrigue, malgré les troupes qui ne voulaient pas le reconnaître. Artigas restait toujours maître paisible de la Banda oriental, ainsi que de Monte-Video, et quand enfin les républicains voulurent envoyer quelques troupes pour rependre la forteresse qu'ils avaient si étrangement abandonnée, Artigas les battit. Cet imporant territoire étant ainsi perdu tout à la fois pour la cour d'Espagne et pour le gouvernement de Buenos-Ayres, et sous la domination d'un vrai sauvage, la cour impériale de Rio-Janeiro ne pouvait trouver une meilleur occasion de mettre à exécution le projet qu'elle avait formé depuis long-temps d'étendre sa frontière méridional jusqu'au Rio de la Plata.

Vers la fin de 1816, le général portugais Lecor, à la tête de 10,000 hommes, entra dans la Banda oriental, répondant aux remontrances du gouvernement de Buenos-Ayres qu'il n'avait point d'intentions hostiles contre son territoire, mais que la contrée qu'il envahissait s'était déclarée indépendante. Artigas, ne pouvant tenir la campagne contre les Portugais sans l'aide de Buenos-Ayres, se soumit, après quelques succès partiels, à l'armée d'invasion. Beaucoup des

habitans de la ville et un régiment de *Libertos* se rangèrent sous l'étendard des provinces unies.

En 1817, Monte-Video fut enfin prise par les Portugais. Cinq ans après (1821), un acte d'incorporation, arraché par la violence, réunissait la Banda oriental au Brésil, sous le nom de *Provincia Cisplatina*. A cette même époque, dans Buenos-Ayres, le système de l'union obtenait un triomphe malheureusement trop court, et promettait à l'état grandeur et prospérité sous la sage administration de Bernardino Rivadia. Ce fonctionnaire, bien certainement la plus haute capacité politique d'alors sur le continent de l'Amérique du sud, fondait à la fois chez lui, en même temps que la représentation républicaine, l'inviolabilité des propriétés, la publicité des actes du gouvernement, l'instruction publique, l'administration de la justice, la liberté de la presse, l'état militaire, les relations extérieures, les finances, tandis que, par son influence, les Etats-Unis et l'Angleterre reconnaissaient la république. Nouveau Pélopidas, le brave D. Juan Antonio-Lavalleja, natif de Monte-Video, partait de Buenos-Ayres (15 avril 1825) avec trente-deux Orientalistes pour affranchir son pays du joug des Portugais; et d'héroïques combats assurèrent le triomphe de la justice sur l'usurpation. Buenos-Ayres ne tarda pas à prendre parti pour les Orientalistes, après avoir épuisé avec les Portugais tous les moyens possibles de conciliation, et la guerre s'engagea en décembre la

même année contre le Brésil. Cette guerre semblait devoir être nationale, et pourtant les autres provinces n'y prirent que peu ou point de part ; mais elle ouvrit aux héros argentins une nouvelle carrière de gloire dans diverses batailles, dont la dernière, celle d'*Ituzanizo*, gagnée par don Carlos Alvear, le 20 février 1827, et suivi de l'occupation des missions de l'Uruguay par le général Fructuoso Rivera, détermina l'empereur don Pédro à renoncer à des prétentions que ses armes avaient si mal soutenues.

Par un traité du 4 octobre 1828, il reconnut l'indépendance de la Banda oriental, qui prit alors, en se détachant de l'union, le titre particulier de *république orientale de l'Uruguay*.

On peut résumer en deux mots cet aperçu de l'histoire de la république Argentine et les leçons qu'on en peut tirer : ce résumé est d'ailleurs applicable à toutes les autres républiques de l'Amérique du sud. Erigée dans le sentiment de ses droits les plus sacrés, que sanctionnèrent les sacrifices de ses glorieux fondateurs, cette république fut entravée dans ses progrès par l'ignorance et par la mauvaise foi des intrigans plus ou moins habiles appelés ensuite à la conduire ; elle ne pourra échapper à sa ruine que par le retour aux principes de désintéressement et d'honneur qui l'environnèrent à son berceau.

CHAPITRE XIX.

Brésil ; sa situation. — Alvarez Cabral le découvre. — Porto-Seguro. — Sainte-Croix. — Méprise de la cour de Lisbonne pour la nouvelle colonie ; elle donne les terres aux grands. — État du Brésil à l'arrivée des nouveaux colons. — Mœurs, usages, nourrriture des Brésiliens.

Le Brésil est un continent immense, borné au nord par la rivière des Amazones ; au sud par la rivière de la plata, à l'est par la mer ; au couchant par une multitude de marais, de lacs, de torrens, de rivières et de montagnes qui les séparent des anciennes possessions.

Si Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orénoque, en 1499, eût continué à s'avancer vers le midi, il ne pouvait manquer de trouver le Brésil : Il préféra de tourner au sud-ouest, pour ne se pas trop éloigner de Saint-Domingue, le seul établissement qu'eussent alors les Espagnols dans le nouveau monde.

Un heureux hasard procura, l'année suivante, l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarès Cabral. Pourquoi en est-il ainsi de presque toutes les découvertes ? Comment le hasard y a-t-il toujours

plus de part que l'esprit ? C'est que le hasard travaille sans cesse, tandis que l'esprit s'arrête par paresse, change d'objets par inconstance, se repose par l'attitude ou par ennui, et est jeté dans l'inaction par une infinité de causes morales ou physiques, domestiques ou nationales. C'est donc au hasard ou à cette fourmilière d'hommes qui s'agitent en tous sens, et qui répandent leurs regards sur tous les objets qui les environnent ou les frappent, souvent sans dessein de s'instruire, sans projets de découvrir et par la seule raison qu'ils ont des yeux ; c'est à eux que l'on doit la plupart des découvertes.

Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, Cabral prit tellement au large, qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue située à l'ouest. La tempête l'obligea d'y chercher un asile. Il mouilla sur la côte au 15e degré de latitude australe, dans un lieu qu'il appela Porto-Séguro. Il prit possession du pays sans y former d'établissement, et lui donna le nom de Sainte-Croix, auquel on substitua ensuite celui de Brésil : parce que le bois ainsi appelé était la production du pays la plus précieuse pour les Européens qui l'employèrent à la teinture.

Comme on avait découvert cette contrée, en se portant aux Indes, et qu'on ignorait si elle n'en faisait pas partie, on lui donna le même nom, comme les Espagnols avaient cru pouvoir l'attribuer aux pays qu'ils avaient antérieurement découverts. Les uns et les autres distinguèrent seulement ces régions par le

surnom d'Indes occidentales. Cette dénomination s'étendit depuis à tout le nouveau monde.

C'est ainsi que les noms des lieux et des choses, assignés au hasard, ont toujours embarrassé les philosophes qui ont voulu chercher l'origine dans la nature même, et non dans les circonstances purement étrangères aux qualités physiques des objets désignés.

Dès que la cour de Lisbonne eut fait visiter les port, les baies, les rivières, les côtes du Brésil, et qu'on crut s'être assuré qu'il n'y avait ni or ni argent, elle les méprisa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les lois, que des femmes perdues par leurs débauches.

Les juifs persécutés par toute l'Europe, et particulièrement en Portugal où ils s'étaient réfugiés, étaient exilés en grand nombre au Brésil. Quoique dépouillés de leur fortune, ils réussirent à établir des cultures. Ce commencement de bien fit sentir à la cour de Lisbonne qu'une colonie pouvait devenir utile à sa métropole autrement que par des métaux, Dès 1525, ont la vit jeter des regards moins dédaigneux sur une possession immense que le hasard lui avait donnée, et qu'elle était accoutumée à regarder comme un cloaque où aboutissaient toutes les immondices de la monarchie.

L'opinion du ministère devint celle de la nation. Avant tous les autres, les grands seigneurs s'animèrent de ce nouvel esprit. Le gouvernement accorda successivement à ceux d'entre eux qui le demandaient,

la liberté de conquérir un espace de quarante ou cinquante lieues sur les côtes, avec une extension illimitée dans l'intérieur des terres. Leur charte les autorisait à traiter le peuple assujetti de la manière qu'il leur conviendrait. Ils pouvaient disposer du sol envahi en faveur des Portugais qui le voudraient mettre en valeur, ce qu'ils firent la plupart, mais pour trois vies seulement, et moyennant quelques redevances. Ces grands propriétaires devaient jouir de tous les droits régaliens. On n'en excepta que la peine de mort, que la fabrication des monnaies, que la dîme des productions, prérogatives que la couronne se réserva. Pour perdre des fiefs si utiles et si honorables, il fallait négliger de les cultiver, les laisser sans défense, n'avoir point d'enfant mâle ou se rendre coupable de quelque crime capital.

A leur arrivée, ces nouveaux colons trouvèrent le Brésil distribué en petites nations, les unes cachées dans les forêts, les autres établies dans les plaines ou sur les bords des rivières, quelques-unes sédentaires, un plus grand nombre nomades, la plupart sans aucune communication entre elles.

Celles qui n'étaient pas continuellement en armes les unes contre les autres, étaient divisées par des haines ou des jalousies héréditaires. Ici l'on tirait sa subsistance de la chasse et de la pêche : là, de la culture des champs. Tant de différences dans la manière d'être et de vivre ne pouvaient manquer d'introduire la variété dans les mœurs et dans les coutumes.

Les Brésiliens étaient en général de la taille des Européens, mais ils étaient moins robustes. Ils avaient aussi moins de maladies et vivaient long-temps. Ils ne connaissaient aucun vêtement. Les femmes avaient les cheveux extrêmement longs, et les hommes les tenaient courts; les femmes portaient en brasselets des os d'une blancheur éclatante, que les hommes portaient en collier. Les femmes peignaient leur visage, au lieu que les hommes peignaient leur corps.

Chaque peuplade de ce vaste continent avait son idiôme particulier; aucun n'avait des termes pour exprimer des idées abstraites et universelles. Cette pénurie de langage, commune à tous les peuples de l'Amérique, étaient la preuve du peu de progrès qu'y avait fait l'esprit humain. La ressemblance des mots d'une langue avec les autres prouvait que les transmigrations réciproques de ces sauvages avaient été fréquentes.

La nourriture des Brésiliens était peu variée. Dans une région privée d'animaux domestiques, on vivait de coquillages sur les bords de la mer, de pêche, près des rivières; et dans les forêts, de chasse. Le vide, que laissaient trop souvent des ressources si fort incertaines, était rempli par le manioc et par quelques autres racines.

Ces peuples aimaient fort la danse. Leur chansons n'étaient qu'une longue tenue, sans aucune variété de tons. Elles roulaient ordinairement sur leurs amours ou sur leurs exploits guerriers. La danse et

le chant sont deux arts dans l'état policé. Au fond des forêts, ce sont presque des signes naturels de la concorde, de l'amitié, de la tendresse et du plaisir. Nous apprenons sous des maîtres à déployer notre voix, à mouvoir nos membres en cadence; le sauvage n'a d'autre maître que sa passion, son cœur et sa nature. Ce qu'il sent nous le simulons. Aussi le sauvage qui chante ou qui danse est-il toujours heureux.

Les voyageurs étaient reçus au Brésil avec des égards marqués. Ils se voyaient entourés de femmes qui, en leur lavant les pieds, leur prodiguaient les expressions les plus obligeantes. On ne négligeait rien pour les bien traiter : mais c'était un outrage impardonnable que de quitter une famille où l'on avait été accueilli, pour aller chez un autre où l'on pouvait espérer un traitement plus agréable.

Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct et de la destination de l'homme pour la sociabilité.

Née de la commisération naturelle, l'hospitalité fut générale dans les premiers temps ; ce fut presque l'unique lien des nations; ce fut le germe des amitiés les plus anciennes, les plus révérées et les plus durables entre les familles séparées par des régions immenses.

Un homme persécuté par ses concitoyens ou coupable de quelque délit, allait chercher au loin ou le repos ou l'impunité. Il se présentait à la porte d'une ville ou d'une bourgade, et lui disait : « Je suis un tel,

» fils d'un tel, petit-fils d'un tel : je viens pour telle
» ou telle raison. » Et il arrangeait son histoire ou son mensonge de la manière la plus merveilleuse, la plus pathétique, la plus propre à lui donner de l'importance. On l'écoutait avec avidité, et il ajoutait : « Re-
» cevez-moi ; car si vous ou vos enfans, ou les en-
» fans de vos enfans sont jamais conduits par le mal-
» heur dans mon pays, ils me nommeront, et les
» miens les recevront. »

On s'emparait de sa personne. Celui auquel il donnait la préférence s'en tenait honoré, il s'établissait dans les foyers de son hôte ; il en était traité comme un des membres de la famille ; il devenait quelquefois l'époux de la fille de la maison.

L'intérêt ni l'ambition ne conduisaient jamais les Brésiliens à la guerre. Le désir de venger leurs proches ou leurs amis fut toujours le motif de leurs divisions les plus sanglantes.

Ils avaient pour orateurs, plutôt que pour chefs, des vieillards qui décidaient les hostilités, qui donnaient le signal du départ, qui, pendant la marche, s'abandonnaient aux expressions d'une haine implacable.

Quelquefois même on s'arrêtait pour entendre des harangues emportées qui duraient des heures entières. Elles rendaient vraisemblablement celles qu'on lit dans Homère et dans les historiens romains. Alors le bruit de l'artillerie n'étouffait pas la voix des généraux.

Les combattans étaient armés d'une massue de bois d'ébène qui avait six pieds de long, un de large, et un pouce d'épaisseur. Leurs arcs et leurs flèches étaient du même bois. Ils avaient pour instrumens de musique guerrière, des flûtes faites avec les ossemens de leurs ennemis. Elles valaient mieux, pour inspirer le courage, que nos instrumens modernes qui donnent le signal et peut-être la peur de la mort. Leurs généraux étaient les meilleurs soldats des guerres précédentes.

Les premières attaques ne se faisaient jamais à découvert. Chaque armée cherchait à se ménager les avantages d'une surprise. Rarement combattait-on de pied ferme : l'ambition se réduisait à faire des prisonniers. Ils étaient égorgés et mangés avec appareil. Durant les festins, les anciens exhortaient les jeunes gens à devenir guerriers intrépides pour se régaler souvent d'un mets si honorable.

Cet attrait pour la chair humaine ne faisait jamais dévorer ceux des ennemis qui avaient péri dans l'action. Les Brésiliens se bornaient à ceux qui étaient tombés vifs entre leurs mains.

Le sort des prisonniers de guerre a suivi les différens âges de la raison. Les nations les plus policées les rençonnent, les échangent ou les restituent lorsque la paix a succédé aux hostilités. Les peuples à demi-barbares se les approprient et les réduisent en esclavage. Les sauvages ordinaires les massacrent sans les tourmenter. Les plus sauvages des hommes

les tourmentent, les égorgent et les mangent; c'est leur exécrable droit des gens.

Au Brésil, les têtes des ennemis massacrés dans le combat ou immolés après l'action, étaient conservées trés-précieusement. On les montrait avec ostentation comme des monumens de valeur et de victoire. Les héros de ces nations féroces portaient leurs explois gravés sur leurs membres par des incisions qui les honoraient; plus ils étaient défigurés et plus leur gloire éait grande.

CHAPITRE XX.

Brésil. — Thomas de Souza bâtit San-Salvador. — Arrivée des jésuites. — Leur conduite envers les Brésiliens. — Amour des sauvages pour les Pères missionnaires. — Attentat d'un Portugais sur les Brésiliens. — Conduite sage des jésuites. — Culture de la canne à sucre au Brésil — Des Français tentent vainement de former des établissemens au Brésil. — Les Hollandais sont plus heureux. — Des nobles portugais tentent de se ressaisir du Brésil. — Les Hollandais se retirent. — La Companie charge Maurice de Nasseau de la conquête entière du Brésil.

Ces mœurs n'avaient pas disposé les Brésiliens à recevoir patiemment les fers dont on voulait les charger : mais que pouvaient des sauvages contre les ar-

mes et la discipline de l'Europe? Un assez grand nombre avait subi le joug, lorsqu'en 1549, la cour de Lisbonne jugea convenable d'envoyer un chef pour régler le nouvel établissement en proie à toute l'avidité et la barbarie de quelques aventuriers. En bâtissant San-Salvador, Thomas de Souza donna un centre à la colonie : mais la gloire de la faire jouir de quelque calme était réservée aux jésuites qui l'accompagnaient. Ces hommes intrépides, à qui la religion fit toujours entreprendre de grandes choses, se dispersèrent parmi les Indiens. Ceux de ces missionnaires qui, en haine du nom portugais, étaient massacrés, se trouvaient aussi tôt remplacés par d'autres qui n'avaient dans la bouche que les tendres noms de paix et de charité. Cette magnanimité confondit les barbares qui jamais n'avaient su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance des hommes qui ne paraissaient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant pour les missionnaires devint une passion. Lorsqu'un jésuite devait arriver chez quelque nation, les jeunes gens allaient en foule au-devant de lui, se cachant dans les bois situés sur la route. A son approche, ils sortaient de leur retraite, ils jouaient de leurs fifres, ils battaient leurs tambours, ils remplissait les airs de chants d'alégresse; ils dansaient, il n'omettaient rien de ce qui pouvait marquer leur satisfaction. A l'entrée du village étaient les anciens, les principaux chefs des habitations, qui montraient une joie aussi vive, mais

plus réservée. Un peu plus loin on voyait les jeunes filles, les femmes dans une posture respectueuse et convenable à leur sexe. Tous réunis, il conduisaient en triomphe leur père dans les lieux où l'on devait s'assembler. Là il les instruisait des principaux mystères de la religion ; il les exhortait à la régularité des mœurs, à l'amour de la justice, à la charité fraternelle, à l'horreur du sang humain, et les baptisait.

Comme ces missionnaires étaient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyaient souvent à leur place les plus intelligens d'entre les Indiens. Ces hommes, fiers d'une destination si glorieuse, distribuaient des haches, des couteau, des miroirs aux Sauvages qu'ils rencontraient, et leur peignaient les Portugais, doux, humains, bienfaisans. Ils ne revenaient jamais de leur courses sans être suivis de quelques Brésiliens, dont ils avaient au moins excité la curiosité. Dès que ces barbares avaient vu les jésuites, ils ne pouvaient plus s'en séparer. Quand ils retournaient chez eux, c'était pour inviter leurs familles et leur amis à partager leur bonheur ; c'était pour montrer les présens qu'on leur avait faits.

Si quelqu'un doutait de ces heureux effets de la bienfaisance et de l'humanité sur des peuples sauvages, qu'il compare les progrès que les jésuites ont faits en très-peu de temps dans l'Amérique méridionale, avec ceux que les armes et les vaisseaux de l'Espagne et du Portugal n'ont pu faire en deux siè-

cles. Tandis que des milliers de soldats changeaient deux grands empires policés en déserts de sauvages errans, quelques missionnaires ont changé de petites nations errantes en plusieurs grands peuples policés.

Les Brésiliens avaient eu trop sujet de haïr les Européens pour ne pas se défier même de leurs bienfaits. Mais un trait de justice, qui fit un grand éclat, diminua cette méfiance.

Les Portugais avaient formé l'établissement de Saint-Vincent sur la côte de la mer, au 24 degré de latitude australe. Là ils commerçaient paisiblement avec les Garriges, la nation la plus douce et la plus policée de tout le Brésil. L'utilité qu'on tirait de cette liaison n'empêcha pas qu'on n'enlevât soixante-dix hommes pour en faire des esclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les prisonniers où il les avait pris, et à faire les excuses qu'exigeait une si grande insulte. Deux pères jésuites, chargés de faire recevoir les réparations, que sans eux on n'eût jamais ordonnées, en donnèrent avis à Farancaha, l'homme le plus accrédité de sa nation. Il vint au-devant deux, et les embrassant avec des larmes de joie : « Mes pè-
» res, leur dit-il, nous consentons à oublier le passé,
» et à faire une nouvelle alliance avec les Portugais :
» mais qu'ils soient désormais plus modérés et plus
» fidèles aux droits des nations qu'ils ne l'ont été. No-
» tre attachement mérite au moins l'équité. On
» nous traite de barbares, cependant nous respectons
» la justice et nos amis. » Les missionnaires ayant

promis que leur nation observerait désormais plus religieusement les lois de la paix et de l'union, Farancaha reprit : « Si vous doutez de la bonne foi des » Carriges, je vais vous en donner une preuve. J'ai un » neveu que j'aime tendrement : il est l'espérance de » ma maison, et fait les délices de ma mère : elle mour- » rait de douleur si elle perdait son fils. Je veux ce- » pendant vous le donner en ôtage. Emmenez-le avec » vous, cultivez sa jeunesse, prenez soin de son édu- » cation, instruisez-le de votre religion. Que ses » mœurs soient douces, qu'elles soient pures. J'es- » père qu'à votre retour vous m'instruirez aussi, et » que vous me rendrez à la lumière. »

Plusieurs Carriges imitèrent cet exemple, et envoyèrent leurs enfans à Saint-Vincent, pour y être élevés.

Ce temps de tranquillité fut mis à profit. Depuis quelques années, des cannes à sucre avaient été portées de Madère au Brésil, dont le sol et le climat s'étaient trouvés favorables à cette riche plante. La culture en fut d'abord très-faible ; mais on n'eût pas plutôt substitué, vers l'an 1570, les bras nerveux du nègre aux travaux languissans des Indiens, qu'elle prit des accroissemens. Ils devenaient de jour en jour plus considérables, parce que cette production, bornée jusqu'alors aux usages de la médecine, devenait de plus en plus un objet de volupté.

Cette prospérité, dont tous les marchés de l'Europe étaient le théâtre, excita la curiosité des Français. Ils tentèrent successivement de former trois ou

quatre établissemens au Brésil ; leur légèreté ne leur permit pas d'attendre le fruit, communément tardif, des nouvelles entreprises. Ils abandonnèrent par inconstance et par lassitude des espérances capables de soutenir des esprits qui n'auraient pas été aussi faciles à se rebuter que prompts à entreprendre.

Les Hollandais, qui étaient devenus républicains par hasard, et commerçans par nécessité, furent plus constans et plus heureux que les français dans leurs entreprises sur le Brésil.

Toutes les histoires sont pleines des actes de tyrannie et de cruauté qui soulevèrent les Pays-Bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches furent retenues ou ramenées sous un sceptre de fer ; mais les plus pauvres, celles qui étaient comme submergées, réussirent par des efforts plus qu'humains à s'assurer leur indépendance. Lorsque leur liberté fut solidement établie, elles allèrent attaquer leur ennemi sur les mers les plus éloignées, dans l'Inde, dans le Gange, jusqu'aux Moluques, qui faisaient partie de la domination espagnole, depuis qu'elle comptait le Portugal au nombre de ses possessions.

La trève de 1609 donna à cette entreprenante et heureuse république le temps de mûrir ses nouveaux projets. Ils éclatèrent, en 1621, par la création d'une compagnie des Indes-Occidentales, dont on espéra les mêmes succès dans l'Afrique et dans l'Amérique, comprises dans son privilége, qu'avait eu en Asie celle des Indes-Orientales. Les opérations de la nou-

nouvelle société commencèrent par l'attaque du Brésil.

On avait les lumières nécessaires pour se bien conduire. Quelques navigateurs hollandais avaient hasardé d'y aller, sans être arrêtés par la loi qui en interdisait l'entrée à tous les étrangers. Comme, suivant l'usage de leur nation, ils offraient leurs marchandises à beaucoup meilleur marché que celles qui venaient de la métropole, ils furent accuellis favorablement. Ces interlopes dirent à leur retour que le pays était dans une espèce d'anarchie; que la domination étrangère y avait étouffé l'amour de la patrie; que l'intérêt personnel y avait corrompu tous les esprits, que les soldats étaient devenus marchands; qu'on avait oublié jusqu'aux premières notions de la guerre; et qu'il suffirait de se présenter avec des forces un peu considérables pour surmonter infailliblement les légers obstacles qui pourraient s'opposer à la conquête d'une région si riche.

La compagnie chargea, en 1624, Jacob Willekens de cette entreprise; il alla droit à la capitale. San-Salvador se rendit à la vue de la flotte hollandaise. Le reste de la province, quoique la plus étendue et la plus peuplée de la colonie, ne fit guère plus de résistance.

C'était un terrible revers; mais il n'affligea point le conseil d'Espagne. Depuis que cette couronne avait subjugué le Portugal, elle n'en trouvait pas les peuples aussi soumis qu'elle l'eût voulu. Un désastre qui

pouvait les rendre plus dépendens lui parut un grand avantage; et ses ministres se félicitèrent d'avoir enfin trouvé l'occasion d'aggraver le joug de leur despotisme.

Sans avoir des idées plus justes ni des sentimens plus nobles, Philippe pensa que la majesté du trône exigeait de lui quelques démonstrations, quelques bienséances; il écrivit aux Portugais les plus distingués, pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeaient les circonstances. Ils y étaient disposés. L'intérêt personnel, le zèle pour la patrie, le désir de réprimer la joie de leurs oppresseurs, tout concourait à redouter leur activité. Ceux qui avaient de l'argent le prodiguèrent; d'autres levèrent des troupes; tous voulaient servir. En trois mois on arma vingt-six vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626, avec ceux que la lenteur et la politique de l'Espagne avaient fait trop long-temps attendre.

Michel Texeira, de San-Salvador, leur avait préparé un succès facile. Cet intrépide guerrier, à la tête de quinze cents hommes, avait d'abord arrêté les progrès de l'ennemi; il l'avait insulté, harcelé, battu, enfermé et bloqué dans la place. Les Hollandais, réduits par la faim, l'ennui et la misère, forcèrent leur gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avait débarquées en arrivant: ils furent tous portés en Europe.

Les succès que la compagnie avait sur mer la dédommagèrent de cette perte. Ses vaisseaux ne ren-

traient jamais dans les ports que triomphans et chargés des dépouilles des Portugais et des Espagnols. Elle y jetait un éclat qui causait de l'ombrage aux puissances mêmes les plus intéressées à la prospérité des Hollandais. L'Océan était couvert de ses flottes; ses amiraux cherchaient, par des exploits utiles, à conserver sa confiance. Les officiers subalternes voulaient s'élever, en secondant la valeur et l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du soldat et du matelot était sans exemple, rien ne rebutait ces hommes fermes et intrépides ; les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés, tout semblait les aguerrir, et redoubler leur émulation ; la compagnie entretenait ce sentiment utile par de fréquentes récompenses.

Cette prospérité toujours croissante, et qui n'avait d'autre base que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Brésil.

Son amiral, Henri Lonc, arriva, au commencement de 1630, avec quarante vaisseaux de guerre sur la côte de Pernambouc, une des plus grandes provinces du pays et alors la mieux fortifiée. Il la soumit, après avoir livré plusieurs combats sanglans, dont il sortit toujours victorieux. Les troupes qu'il avait laissées en partant subjuguèrent, dans les années 1633, 1634 et 1635, les contrées limitrophes. C'était la partie la plus cultivée du Brésil, celle qui, par conséquent, offrait plus de denrées.

Ces richesses qui avaient quitté la route de Lis-

bonne pour prendre celle d'Amsterdam, emflamment la compagnie. Elle décide la conquête du Brésil entier, elle charge Maurice de Nassau de cette entreprise. Ce général arrive à sa destination dans les premiers jours de 1637. Il trouve de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, et il se met en campagne. On lui oppose successivement Albuquerque, Banjola, Louis Bocca de Borgia, et le brésilien Cameron, l'idole des siens, passionné pour les Portugais, brave, actif, rusé, à qui il ne manque pour être général que d'avoir appris la guerre sous de bons maîtres. Tous ces différens chefs se donnent de grands mouvemens pour couvrir la possession dont on leur avait confié la défense. Leurs efforts sont inutiles. Les Hollandais achèvent de se rendre maîtres de toutes les côtes qui s'étendent depuis San-Salvador jusqu'à l'Amazone.

CHAPITRE XXI.

Brésil. —Les Portugais secouent le joug de l'Espagne. — Les Hollandais négligent le Brésil. — Les Portugais se révoltent. Fernandez de Vieira ; ses succès contre les Hollandais. — La paix rend la possession paisible du Brésil aux Portugais. — Le commerçe fleurit. — Monopole de la Compagnie.

DEPUIS que les Portugais avaient subi le joug espagnol, ils n'avaient plus connu le bonheur. Philippe II, prince avare, cruel, profond et dissimulé, avait cherché à dégrader leur caractère, mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employait pour les avilir ; les successeurs de ce prince attaquèrent plus à découvert et avec mépris leur administration, leurs priviléges, leurs mœurs et tout ce qu'ils avaient de plus cher.

Ces outrages multipliés réunirent les esprits que l'Espagne avait travaillé à diviser. Une conspiration, préparée pendant trois ans avec un secret incroyable, éclata le 3 décembre 1640. Philippe IV fut ignominieusement proscrit, et le duc de Bragance placé sur le trône de ses pères. L'exemple de la capitale entraîna le reste du royaume, et tout ce qui restait des

établissemens formés en Asie, en Afrique et en Amérique dans des temps heureux.

Le nouveau roi lia ses intérêts, ses ressentimens à ceux des Anglais, des Français, de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier, le 23 juin 1641, avec les provinces unies, une alliance offensive et défensive pour l'Europe, et une trève de dix ans pour les Indes-Orientales et Occidentales. Nassau fut aussitôt rappelé avec la plus grande partie des troupes : et le gouvernement des possessions hollandaises dans le Brésil fut confié à Hamel, marchand d'Amsterdam ; à Bassis, orfèvre de Harlem ; à Bulestraut, charpentier de Middelbourg. Ce conseil devait décider de toutes les affaires, qu'on croyait désormais bornées aux opérations d'un commerce vif et avantageux.

Un grand obstacle s'opposait à ces espérances. Les terres appartenaient aux Portugais qui étaient restés sous la domination de la république. Les uns n'avaient jamais eu des moyens suffisans pour former de riches plantations, et la fortune des autres avait été détruite par les calamités inséparables de la guerre. Cette impuissance ne fut pas plutôt connue en Europe que les capitalistes des provinces unies s'empressèrent de fournir les fonds nécessaires pour tous les travaux qu'il était possible d'entreprendre. Aussitôt tout change de face, tout prend une nouvelle vie ; mais des bâtimens trop superbes sont élevés ; mais une maladie fait périr un nombre infini d'es-

claves ; mais on se livre généralement à tous les excès du luxe. Ces fautes et ces revers mettent les débiteurs hors d'état de remplir leurs engagemens. Afin de ne pas perdre tout crédit, ils se permettent d'emprunter à trois, à quatre pour cent par mois. Une conduite si folle les rend de plus en plus insolvables; et les prisons se remplissent de coupables ou de malheureux. Pour préserver d'une ruine totale ce bel établissement, la compagnie est réduite à se charger des dettes ; mais elle exige que les cultivateurs lui livreront le prix en entier de leurs productions jusqu'à ce que toutes les créances soient acquittées.

Avant cet arrangement, les agens de la compagnie avaient laissé écrouler les fortifications ; ils avaient vendu les armes et les munitions de guerre : ils avaient permis le retour dans la métropole à tous les soldats qui le désiraient. Cette conduite avait anéanti la force politique et fait entrevoir aux Portugais qu'ils pourraient briser un joug étranger. La stipulation qui les privait de toutes les douceurs de la vie auxquelles ils étaient accoutumés, les détermina à précipiter la révolution.

Les plus hardis s'unirent en 1645. Leur projet était de massacrer dans une fête, au milieu de la capitale de Pernambouc, tous les Hollandais qui avaient part au gouvernement, et de faire ensuite main-basse sur le peuple, qui était sans précaution parce qu'il se croyait sans danger. Le complot fut découvert : mais ceux qui y étaient entrés eu-

rent le temps de sortir de la place et de se mettre en sûreté.

Leur chef était un Portugais né dans l'obscurité, nommé Jean Fernandez de Vieira. De l'état de domestique, il s'était élevé à celui de commissionnaire et enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avait fait acquérir de grandes richesses. Il devait à sa probité la confiance universelle; et sa générosité attachait inviolablement une infinité de gens à ses intérêts. Les revers qu'on venait d'éprouver n'étonnèrent pas sa grande âme. Sans l'aveu, sans l'appui du gouvernement, il ose lever l'étendard de la guerre.

Son nom, ses vertus, ses projets, assemblent autour de lui les Brésiliens, les soldats portugais, les colons même. Il leur inspire sa confiance, son activité, son courage. On le suit dans les combats, on se presse autour de sa personne; on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe et ne s'endort pas sur ses lauriers. Il ne laisse pas au vaincu le temps de se reconnaître. Quelques disgrâces qu'il éprouve en poursuivant le cours de ses prospérités ne servent qu'à développer la fermeté de son âme, les ressources de son génie, l'élévation de son caractère. Il montre un front menaçant même après le malheur, plus redoutable encore par sa constance que par son intrépidité. La terreur qu'il répand ne permet plus à ses ennemis de tenir la campagne. A ce moment de gloire, Vieira reçoit l'ordre de s'arrêter.

Depuis la trêve, les Hollandais s'étaient emparés,

en Afrique et en Asie, de quelques places qu'ils avaient opiniâtrement refusé de restituer. La cour de Lisbonne, occupée de plus grands intérêts, n'avait pu songer à se faire justice · mais son impuissance n'avait pas diminué son ressentiment. Dans cette disposition elle avait été charmée de voir la république attaquée dans le Brésil; elle avait même favorisé sous main ceux qui avaient commencé les hostilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique, et de répondre elle-même en Europe, qu'elle désavouait les auteurs de ces troubles, et qu'elle les en punirait un jour, fit croire long-temps à la compagnie que ces événemens n'auraient pas de suite. Son avarice trop long-temps amusée par ces protestations fausses et frivoles, se réveilla enfin. Jean IV, averti qu'il se faisait en Hollande des armemens considérables, et craignant d'être engagé dans une guerr qu'il croyait devoir éviter, voulut de bonne foi mettre fin aux hostilités du Brésil.

Vieira, qui, pour achever ce qu'il avait commencé, n'avait que son argent, son crédit et son talent, ne délibéra pas seulement s'il obéirait. « Si le roi, dit-il, » était instruit de notre zèle, de ses intérêts et de » nos succès, bien loin de chercher à nous arracher » les armes, il nous encouragerait à poursuivre notre » entreprise, il nous appuierait de toute sa puis- » sance. « Ensuite, dans la crainte de voir ralentir l'ardeur de ses compagnons, il se détermina à précipiter les événemens. Ils continuèrent à lui être si

favorables, qu'avec le secours de Baretto, de Vidal, de quelques autres Portugais qui voulaient et qui savaient servir leur patrie, il consomma la ruine des Hollandais. Le peu de ces républicains qui avaient échappé au fer et à la famine évacua le Brésil, par une capitulation du 26 janvier 1654.

La paix que les provinces unies signèrent, quelques mois après, avec l'Angleterre, paraissait devoir les mettre en état de recouvrer une importante possession, que des vues fausses et des circonstances malheureuses leur avait fait perdre. La république et la compagnie trompèrent l'attente des nations. Le traité qui, en 1661, termina les divisions des deux puissances, assura la propriété du Brésil entier au Portugal, qui s'engagea de son côté à payer aux provinces unies huit millions en argent ou en marchandises.

Les Portugais ne se virent pas plutôt délivrés, par une convention solide, d'un ennemi qui les avait si souvent vaincus, si souvent humiliés, qu'ils s'occupèrent du soin de donner de la stabilité à leur possession et d'y multiplier les richesses. Quelques-uns des arrangemens qu'on fit pour avancer, pour assurer la prospérité publique, portaient malheureusement l'empreinte de l'ignorance et du préjugé : mais ils étaient très-supérieurs à tout ce qui s'était pratiqué jusqu'à cette époque mémorable.

Tandis que la cour de Lisbonne réglait l'intérieur de la colonie, quelques-uns de ses plus actifs sujets

cherchaient à l'étendre. Ils s'avancèrent au midi, vers la rivière de la Plata, et, au nord, jusqu'à celle des Amazones.

Pendant que ces hommes inquiets et entreprenans désolaient les rives de ces deux grands fleuves, des citoyens paisibles et laborieux multipliaient sur les côtes du Brésil des productions importantes qu'ils livraient à leur métropole, qui, de son côté, fournissait à tous leurs besoins.

La cour de Lisbonne, par une fatale erreur difficile à comprendre, accorda le monopole du commerce du Brésil à une compagnie qui exploita le monopole au détriment de tout le commerce portugais.

Ce plan fut conçu au milieu des ruines de Lisbonne, quand la terre, repoussant pour ainsi dire ses habitans d'un sein déchiré, ne leur laissait d'asile et de salut que sur la mer ou dans le nouveau monde. Les terribles secousses qui avaient renversé cette superbe capitale, se renouvelaient encore : les feux qui l'avaient réduite en cendres étaient à peine éteints, lorsqu'on vit s'établir cette compagnie exclusive pour vendre à l'étranger, au Brésil, et même en détail, dans une circonférence de trois lieues, les vins si connus sous le nom de Porto, qui forment la boisson de beaucoup de colonies d'une partie du nord et surtout de l'Angleterre. Porto, devenue par sa population, par ses richesses et son activité, la première ville du royaume, depuis que Lisbonne avait comme disparu, Porto crut avec raison son commerce

anéanti par cette funeste aliénation des droits de la nation entière en faveur d'une association.

La province entre Duro et Minho, la plus fertile de l'état, ne fonda plus d'espérance sur sa culture. Le désespoir porta les peuples à la sédition, et la sédition rendit cruel le gouvernement. Douze cents citoyens furent livrés au bourreau, condamnés aux travaux publics, relégués dans les forts d'Afrique, ou réduit à la mendicité par des confiscations odieuses.

Le 6 juin 1755, fut formée, pour le grand Para et pour le Maragnan, une compagnie exclusive. Quatre ans après, la province de Pernambouc fut mise sous un joug pareil. Les deux sociétés furent autorisées à gagner sur les comestibles quinze pour cent, tous frais faits; et à vendre leurs marchandises quarante pour cent de plus qu'elles n'auraient coûté à Lisbonne même. On leur laissait la liberté de payer aussi peu qu'elles le voudraient les denrées des régions soumises à leur tyrannie. Des faveurs si extraordinaires devaient durer vingt ans, et pouvaient être renouvelées, au grand détriment de la compagnie.

CHAPITRE XII.

Brésil. — Passion des hommes pour la parure. — Qualité des diamans ; leurs propriétés. — Mines de Solempour. — Découvertes de diamans au Brésil. — Lavage des diamans. — Les Grimpeiros. — Production des diamans. — Autres pierres précieuses qui se trouvent dans le district.

Dans tous les temps les hommes ont affecté l'étalage de leurs richesses ; soit parce que dans l'origine elles ont été le prix de la force et le signe du pouvoir ; soit parce qu'elles ont obtenu partout la considération due aux talens et aux vertus. Le désir de fixer les regards sur soi invite l'homme à se parer de ce que la nature a de plus brillant et de plus rare. Les peuples sauvages et les nations civilisées ont à cet égard la même vanité. De toutes les matières qui représentent l'éclat de l'opulence, le diamant est la plus précieuse. il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce ; aucune qui ait été d'un si grand ornement dans la société. Les femmes d'Europe en sont quelquefois éblouissantes. On dirait qu'elles sont plus jalouses de se montrer riches que belles.

Le diamant est au-dessus de toutes les autres pier-

res par son éclat, son feu et sa dureté; il joint à ces avantages d'être plus électrique, de recevoir une plus grande quantité de lumières lorsqu'on le chauffe doucement au feu et qu'on l'expose quelque temps aux rayons du soleil, et de la conserver aussi plus longtemps que les autres corps lorsqu'il est ensuite porté dans les ténèbres.

Il est très-peu de mines de diamant. Jusque vers le milieu du dix-septième siècle on n'en connaissait que dans les Indes-Orientales. La plus ancienne est sur le Gonel, qui sort des montagnes et va se perdre dans le Gange ; ou l'appelle mine de Solempour, du nom d'une bourgade bâtie près de l'endroit de la rivière où se trouvent les diamans. Mais cette mine est peu abondante, ainsi que celle qu'on fouille aux environs de Succadan, qui coule dans l'île de Borneo. La chaîne des montagnes, qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Bengale, en fournit davantage.

Il était à craindre que les révolutions qui bouleversent si souvent l'Indoustant ne rendissent les diamans plus rares. On fut rassuré par une découverte, qui, en 1728, fut faite au Brésil, sur quelques branches de la rivière des Caravelas, et à Serro de Frio, dans la province de Minas-Geraes.

Des esclaves, condamnés à chercher de l'or, y trouvaient mêlées de petites pierres luisantes qu'ils repoussaient, comme inutiles, avec le sable et le gravier ; Antoine Rodriguez Banha soupçonna leur prix et fit part de ses idées à Pedro d'Ameida, gouverneur

du pays. Quelques-uns de ces brillans cailloux furent envoyés à la cour de Lisbonne qui, en 1730, chargea d'Accunha, son ministre en Hollande, de les faire examiner. Après des épreuves multipliées, les gens de l'art prononcèrent que c'étaient de très-beaux diamans.

Aussitôt les Portugais en ramassèrent avec tant de diligence qu'il en vint onze cent quarante-six onces par la flotte de Rio-Janeiro. Cette abondance en fit baisser le prix considérablement; mais les mesures prises par un ministère attentif les ramenèrent bientôt à leur première valeur.

Les diamans du Brésil ne sont pas tirés d'une carrière. Ils sont la plupart épars dans des rivières dont on détourne plus ou moins souvent le cours. Voici comment on procède au lavage et à la recherche des diamans : Lorsqu'on a extrait du fond de la rivière et réuni en tas une certaine quantité de *cascalhao* ou gravier à diamans, on creuse une fosse d'environ deux pieds, et on y amène l'eau. Dans cette fosse est un banc de bois sur lequel les nègres s'asseyent pour examiner et tirer le gravier. De leur côté les *feitores* (inspecteurs ou gérans) se placent sur des siéges élevés d'où ils ne perdent pas un seul des mouvemens des nègres. S'ils se laissaient aller au sommeil, ils seraient renvoyés sur-le-champ. Devant eux s'alignent les travailleurs, ayant chacun une sorte de plat creux en bois d'environ quinze pouces de circonférence. Le nègre remplit ce plat de cascalhao et l'examine avec

soin. Il ôte d'abord les plus gros cailloux, imprime à sa sébile un mouvement rapide de rotation, la plonge par instant dans l'eau, de manière à en chasser tout le gravier et à n'y laisser que du sable. Si dans ce sable il aperçoit une pierre brillante, il la prend entre le pouce et l'index, se lève de son banc, et la montre au feitore avec un air de satisfaction ; puis va la déposer dans une grande sébile ou *batea*, placée au milieu du hangar commun.

De 1807 à 1817, on a calculé que le district des diamans pouvait avoir fourni dix-sept à dix-huit mille karats, dont l'exploitation coûtait jusqu'à un million de cruzades (2,880,000 francs), somme réduite depuis à trois cent mille. Long-temps la maison Kope et compagnie, d'Amsterdam, en fut la seule consignataire, à cause d'anciens engagemens à éteindre ; mais aujourd'hui ces produits, une fois hors du district diamantin, peuvent être livrés au commerce dans toute l'Europe.

Cette exploitation devint de plus en plus ingrate et difficile. Les terrains et les ruisseaux les plus riches ont été fouillés dans toute leur étendue, mis à sec, encombrés du résidu des lavages. Aujourd'hui, pour arriver au cascalhao, il faut enlever des couches épaisses de sables et de roches.

Quelquefois le cascalhao ne se tire même plus du lit des ruisseaux, mais des terrains environnans.

L'exploitation des diamans pour le compte de la couronne a duré près de soixante années, sans jamais

donner des bénéfices égaux aux faits énormes qu'elle occasionait. Ce n'est que de nos jours que l'on a reconnu ce que ce mode avait d'onéreux : tout récemment le Brésil vient de nouveau de renoncer pour ce district au monopole royal, pour rentrer dans le système d'adjudication et de fermage.

Dans ce pays de l'or et des diamans, on trouve encore des amétistes, des topases très-imparfaites, et des crisolites d'une assez grande beauté. Ces pierres n'ont jamais été soumises au monopole, et ceux qui les découvrent peuvent en disposer de la manière qu'ils jugent la plus convenable à leurs intérêts.

Ces riches contrées offrent aussi des mines de fer, de soufre, d'antimoine, d'étain, de plomb, de vif-argent : la nature paraît n'avoir rien refusé que le cuivre à cette vaste et fertile contrée du nouvel hémisphère.

CHAPITRE XXIII.

Brésil. — Le roi du Portugal transfère sa cour au Brésil. — Retour en Europe. — Dissension entre les Portugais et les Brésiliens. — Le prince Riquet est rappelé en Europe; son refus. — Séparation du Portugal et du Brésil. — Don Pedro, empereur. — Nouveaux troubles. — Traité du Brésil et du Portugal. Mort de Jean VI. — Abdication de don Pedro. — Climat, étendue, population du Brésil.

A la suite de l'occupation du royaume de Portugal par les Français, Jean VI transféra au Brésil, le 19 janvier 1808, le siége de son empire; la famille royale débarqua à Bahia, et alla résider à Rio de Janeiro.

Une vie toute nouvelle commença alors pour cette contrée, gouvernée sous les yeux mêmes du roi : Le commerce prit une grande extension ; il s'affranchit d'un grand nombre de restrictions onéreuses, et le Brésil se mit en rapport avec divers pays pour hâter la marche de son développement progressif. Mais cette période si heureuse fut de courte durée : la révolution qui s'opéra dans le Portugal, à la suite de celle qui avait éclaté en Espagne, exigea la présence du roi dans ses états d'Europe; il s'embarqua, le 26 avril 1821, pour s'y rendre.

De graves événemens s'ensuivirent. La préférence donnée aux Portugais sur les indigènes, pour l'occupation des emplois publics ; la foule de personnes qui se rendirent au Brésil avec plus de moyens intellectuels que de ressources pécuniaires ; le mécontentement du clergé, qui se voyait préférer les ecclésiastiques venus de la métropole, et différentes autres causes qui avaient depuis long-temps soulevé les colons contre la mère-patrie ; le refus des Cortès d'accorder au Brésil une représentation égale à celle des provinces d'Europe, firent éclater ces dissensions, et ne tardèrent pas à amener l'établissement de l'empire du Brésil.

De leur propre autorité, les Cortès de Lisbonne firent une constitution applicable au Brésil comme au Portugal, et elles voulurent que cette grande colonie fût gouvernée par le ministère portugais, malgré l'immense distance qui l'en séparait.

Le prince régent fut appelé en Europe; mais on lui déclara, à Rio, que son départ aurait pour conséquence infaillible la rupture du lien qui avait lié jusqu'alors entre eux les deux pays, et la proclamation d'une république brésilienne. Dans cet état de choses, don Pédro, prince régent, se décida à rester; et il en fit, le 9 janvier 1822, la déclaration publique et solennelle ; il persista dans cette déclaration malgré l'obstination des Cortès qui menacèrent de l'exclure de la succession s'il ne revenait en Europe. Les troupes portugaises furent éloignées ; don Pédro prit le titre

de protecteur perpétuel du Brésil, et il convoqua une assemblée nationale de cent députés pour rédiger une constitution.

Le 1er août, la séparation des deux pays fut prononcée, et, le 12 octobre, don Pédro fut élu empereur constitutionnel du Brésil.

Mais à peine ce résultat fut-il obtenu, qu'une nouvelle guerre commença entre la monarchie et la république, pour laquelle se déclaraient les loges des *francs-maçons*.

Don Pédro, qui s'était peu avant déclaré grand-maître de tous les *francs-maçons*, en fit alors fermer les loges, et il ajourna la réunion des congrès qui devait donner une constitution au pays. D'un autre côté, nommé en vertu de la souveraineté du peuple, il eut de la peine à se faire reconnaître des puissances, et peu s'en fallut qu'on n'exigeât qu'il résignât son droit à la couronne de Portugal : même l'empereur d'Autriche, beau-père de don Pédro, refusa la reconnaissance qu'il sollicitait. Celui-ci cependant n'agissait pas sans l'aveu de son père, qui lui avait donné des pouvoirs illimités pour conserver à la maison de Bragance cette possession si précieuse.

Différens mouvemens dans la capital et dans les provinces tourmentèrent ce pays; le républicanisme avait son principal siége à Pernambuco et se montrait très-exigeant. Les frères Andrada, par une constitution libérale, calquée sur le modèle de celle d'Angleterre, cherchèrent à concilier les parties extrêmes, et

convoquèrent les Cortès du Brésil, dont l'empereur ouvrit en personne la première session, le 3 mai 1823.

Mais l'opposition s'y montra menaçante au point que don Pédro renvoya les frères Andrada, et fit aux idées nouvelles grandes concessions.

Le rétablissement du pouvoir absolu dans la mère-patrie, loin de diminuer à son égard l'hostilité du Brésil, ne fit que l'affermir dans son esprit d'indépendance, mais l'anarchie régnait dans son sein : la soldatesque et les parties dominaient l'assemblée législative.

Une nouvelle constitution fut jurée par l'empereur, le 25 mars 1824, et bientôt après il comprima par la force la résistance que Pernambuco opposait à son pouvoir.

Enfin, le 29 août 1825, fut conclu un traité, entre le Brésil et le Portugal, de la teneur suivante :

1° Le Brésil est un empire indépendant du Portugal et des Algarves ;

2° Le roi de Portugal cède à son fils et à ses descendans la souveraineté du Brésil ;

3° Le roi de Portugal se réserve pour lui personnellement le titre de souverain (empereur) du Brésil ;

4° L'empereur don Pédro promet de n'accepter aucune proposition de réunion d'une colonie portugaise avec le Brésil ;

5° Enfin, les relations du Portugal avec le Brésil sont rétablies et toute confiscation levée.

Ce traité fut ratifié par Jean VI, le 15 novembre

suivant ; mais, à ces difficultés ainsi applanies, il en succéda bientôt une autre : la succession au trône de Portugal. D'après la constitution, don Pédro ne pouvait pas quitter le Brésil sans le consentement de l'assemblée nationale.

Le roi Jean VI mourut, le 10 mars 1826, après avoir institué comme régente provisoire sa fille, l'infante Isabelle. Alors don Pédro prit le titre de roi de Portugal, et en cette qualité donna une constitution au pays ; mais il abdiqua presque aussitôt en faveur de sa fille donna Maria-da-Gloria, née le 4 avril 1819, à laquelle il destinait pour époux son oncle don Miguel. Mais, dès ce moment, les convulsions de l'anarchie troublèrent le Brésil. En Portugal, don Miguel, nommé régent, s'empara de la souveraine puissance, et don Pédro déclara vouloir maintenir par la voie des armes les droits de sa fille.

Cependant les affaires intérieures du Brésil se compliquèrent de plus en plus : une animosité croissante régna entre les chambres et la cour ; le mécontentement s'accrut par le mariage de l'empereur avec la princesse Marie-Amélie de Leuchtenberg, fille du prince Eugène, parce qu'on craignait l'influence des étrangers.

Le désordre dans les finances ajouta encore au mécontentement universel. Enfin, le 6 avril 1831, les choses se trouvèrent à ce point que l'empereur, pour éviter l'effusion du sang, abdiqua et s'embarqua, le 13 du même mois, pour l'Europe.

Le 9 avril, dont Pédro II, âgé de sept ans, était monté sur le trône, et la chambre des représentans avait institué une régence.

Depuis lors des troubles se sont souvent renouvelés dans Pernambuco, Rio et Bahia; les républicains ont levé l'étendard du fédéralisme, et bien que la province de Minas, qui forme un cinquième du Brésil, se soit déclarée contre l'anarchie et pour le maintien de la constitution, les partis sont toujours aux prises dans le Brésil.

Le 12 août 1834, la chambre des députés a présenté à l'empereur une *loi de réforme*, qu'elle venait de voter dans le but de concilier le plus possible le système fédératif avec le gouvernement monarchique. Cette intention a été formellement exprimée dans le discours de la chambre, dans lequel on a lu du reste avec un peu de surprise la phrase suivante: » Cette combinaison offre en perspective le tableau » d'un gouvernement qui paraît n'avoir été jusqu'ici » en Europe que le rêve de quelques politiques, et » qu'il nous appartient de voir réaliser en Amérique: » une monarchie entourée d'institutions populaires. »

Généralement on parle au Brésil la langue portugaise; l'idiôme primitif des indigènes domine encore parmi eux, et ils le parlent en plus de cent dialectes différens. La religion catholique romaine est celle du pays.

Le granit constitue la majeure partie des montagnes brésiliennes; le calcaire s'y trouve en beaucoup

d'endroits. Le règne végétal y est très-riche. Ses forêts vierges, où l'homme n'est entré qu'à peine, recèlent d'abondantes récoltes promises aux botanistes : les bois de construction, de marqueterie, d'ébénisterie et de teinture ; les arbres qui fournissent une liqueur agréable ; ceux qui donnent la gomme élastique, le baume de copahu, la gomme élémi ; le brésillet, le bois de teinture, l'écorce du tabahuga et du sapumga ; trois espèces de quinquinas, des palmiers sans nombre, la salsepareille, l'ipecacuanha, le ricin et d'autres plantes médicinales ; la canne à sucre, le café, le coton, l'indigo, le tabac, la vigne, l'olivier, le figuier. Le règne animal n'a ni moins de luxe ni moins de variété.

Dans sa vaste étendue, le Brésil change plus d'une fois de climat. Tantôt c'est la différence de latitude qui occasione ces variations ; tantôt ce sont les diverses élévations des terrains. Au sud du tropique, l'hiver commence en mai et finit en octobre ; du tropique au cap Saint-Roch, la saison pluvieuse, sur les côtes resserrées par la grande Cordilière, dure de mai en août. Le froid ne se fait sentir que dans les cantons élevés, par exemple vers les sources du Rio-San-Francisco, où il gèle de juin en juillet.

Le Brésil, à l'époque du système colonial, n'était guère accessible qu'à des voyageurs missionnaires ; aussi resta-t-il long-temps assez mal connu. C'est seulement depuis 1808 que des explorateurs des nations les plus éclairées ont tour à tour apporté le

flambeau des sciences naturelles sur cette contrée si riche et dont on ne fait guère encore que soupçonner les richesses.

En 1823, on ne comptait au Brésil que 4,000,000 d'âmes, sur une surface de 385,000 lieues carrées : et encore les nègres esclaves forment-ils le tiers à peu près de ce nombre. Les revenus de l'empire sont estimés à 45 millions. L'armée régulière est de 24,000 hommes ; la milice de 50,000, en y comprenant les hommes de couleur.

La division officielle du Brésil est aujonrd'hui en provinces et en comarcas. On y compte dix-huit provinces subdivisées elles-mêmes chacune en plusieurs comarcas ou districts.

CHAPITRE XXIV.

Amérique septentrionale. — Jean Cabot. — Jean Verazzano. Jacques Cartier. — Premier établissement des huguenots français. — Raleigh et Humphy Gilbert forment une colonie à la Virginie. — Nature de ces lieux. — Christophe Newport; Smith: — Ses malheurs ; ses succès. — Lord Delaware, gouverneur général de la Virginie. — Charles I[er] annexe la Virginie à la couronne. — Prospérité croissante de la colonie.

Le premier navigateur qui ait prit terre sur le sol de l'Amérique septentrionale est Jean Cabot, secondé par son fils Sébastien Cabot, l'un et l'autre marins de

Venise, au service de l'Angleterre. Ayant obtenu quelques vaisseaux du roi Henri VII, il fit voile et découvrit une terre qu'il nomma *Prima-Vista*, et que l'on croit être le Labrador, communiqua avec des naturels couverts de peaux de bêtes, armés d'arcs, de flèches et de piques, et revint en Angleterre avec une cargaison précieuse. Cette tentative resta isolée. Les rois de la Grande-Bretagne n'étaient pas alors en mesure de profiter de ces découvertes. La France et l'Espagne surent mieux les utiliser. Le Florentin Jean Verazzano découvrit la Floride, en prit possesion au nom de François Ier, et longea sept cents lieues de côtes de l'Amérique du nord qu'il nomma *Nouvelle-France*. A un second voyage il fut tué par les sauvages. Jacques Cartier, de Saint-Malo, fut plus heureux. Il découvrit, le 10 mai 1534, le cap Bonavista, pointe de *Terre-Neuve;* puis reconnut la baie des chaleurs et le golfe de Saint-Laurent. L'année suivante, dans un autre voyage, il fit plus encore, il remonta le vaste fleuve et vint mouiller à l'embouchure de l'affluent qu'on a nommé depuis *la rivière de Jacques Cartier*. Là, ayant formé des relations avec les naturels, il finit par y fonder un poste qui se maintint pendant deux années, puis fut abandonné. Depuis ce temps un siècle s'écoula avant que la France songeât de nouveau aux terres canadiennes.

Cependant l'Espagne ne demeurait pas inactive. Dès l'an 1528, Pamphile de Narvaez débarquait dans la Floride et se voyait obligé de l'évaquer à la suite

d'une résistance fort vive de la part des indigènes. Après lui Fernando de Soto éprouvait le même sort et succombait aux fatigues et au danger de son expédition. A ces Espagnols succéda un parti de huguenots que commendait le brave et habile Ribault, que vint renforcer plus tard Laudonnière. Ces nouveaux colons bâtirent le fort Caroline, que les Espagnols assiégèrent bientôt et qu'ils occupèrent après en avoir massacré toute la garnison. Cette cruauté atroce eut ses représailles. Dominique Gourgues partit pour venger ses co-religionnaires, et, s'étant hardiment emparé du fort, y égorgea à son tour les Espagnols. Mais là s'arrête cette série d'efforts de colonisation.

L'Angleterre n'était encore connue dans le nouveau monde que par des pirateries souvent heureuses, toujours brillantes, lorsque Walter Raleigh forma le projet de faire entrer sa nation en partage des richesses prodigieuses, qui depuis près d'un siècle, coulaient de cet hémisphère dans le nôtre. La côte orientale du nord de l'Amérique attacha les regards de cet homme, né pour imaginer des choses hardies. Le talent qu'il avait de subjuguer les esprits, en donnant à tout ce qu'il proposait un air de grandeur, lui fit souvent trouver des associés à la cour et chez les négocians.

Vers 1578, Walter Raleigh et Humphig Gilbert obtenaient d'Elisabeth une charte pour coloniser une portion de ce territoire. Gilbert aborda la terre vers le 51e de latitude nord, puis, singlant vers le sud, il

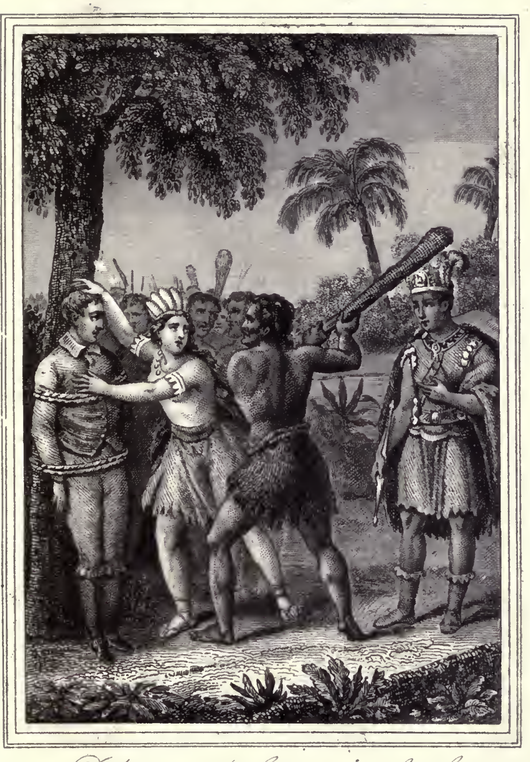
prit possession de Terre-Neuve, après quoi, ayant regagné la mer avec ses vaisseaux, il sombra dans une violente tempête. Quand son associé fut mort, Walter Raleigh n'en poursuivit pas moins chaudement son aventureuse entreprise. La colonisation de la Virginie, le premier point occupé sur le territoire américain d'une façon durable, fut le fruit de ses soins et de sa persévérance. Il y envoya d'abord Amados et Barlow, qui firent du pays la description la plus engageante ; ensuite, et à deux reprises, sir Richaud Grenville, qui fonda à Halteras un établissement compromis bientôt après par la mauvaise conduite des colons et par le manque de vivres. Tout ce qu'on y gagna alors fut la découverte du tabac, devenu depuis d'un usage si général en Europe. A cet essai succédèrent d'autres tentatives de Raleigh, qui dépêcha sur les lieux Jonh Waite; mais, en définitive, après un court séjour sur les lieux, presque tous les Européens abandonnèrent la partie, et cette colonie resta de nouveau aux Indiens.

Cet abandon successif avait des causes qu'il n'est pas inutile de rechercher.

Les premiers Européens qui allèrent former les colonies anglaises trouvèrent d'immenses forêts. Les gros arbres que la terre y avait poussés jusqu'aux nues y étaient embarrassés de plantes rampantes qui en interdisaient l'approche. Des bêtes féroces rendaient ces bois encore plus inaccessibles. On n'y rencontraient que quelques sauvages hérissés du poil et

de la dépouille de ces monstres. Les humains, épars, se fuyaient ou ne se cherchaient que pour se détruire. La terre y semblait inutile à l'homme et s'occuper moins à le nourrir qu'à se peupler d'animaux plus dociles aux lois de la nature. Elle produisait tout à son gré, sans aide et sans maître : elle entassait toutes ses productions avec une profusion indépendante, ne voulant être belle et féconde que pour elle-même, non pour l'agrément et la commodité d'une seule espèce d'êtres. Les fleuves tantôt coulaient librement au milieu des forêts, tantôt dormaient et s'étendaient tranquillement au sein des vastes marais d'où, se répandant par diverses issues, ils enchaînaient, ils enfermaient des îles dans une multitude de bras. Le printemps renaissait des débris de l'automne. Les feuilles, séchées et pourries au pied des arbres, leur redonnaient une nouvelle sève qui repoussait des fleurs. Des troncs creusés par le temps servaient de retraite à d'innombrables oiseaux. La mer bondissant sur les côtes et dans les golfes qu'elle se plaisait à ronger, à créneler, y vomissait par bandes des monstres amphibies, d'énormes cétacées, des tortues et des cabres, qui venaient se jouer sur des rives désertes. C'est là que la nature exerçait sa force créatrice, en reproduisant sans cesse ces grandes espèces qu'elle couve dans les abîmes de l'Océan. La mer et la terre étaient libres, les Européens étaient trop faibles pour imposer de suite le joug à ces fiers élémens.

La première colonisation permanente en Virginie eut lieu en 1606, après le voyage de Gornold. Le capitaine Christophe Newport partit avec cinq cents hommes qui devaient demeurer dans le pays, découvrit le cap Henri, qui forme la pointe méridionale de la baie des Chesapeake, et fonda sur la rivière James la ville de James-Town qui existe encore. Les débuts de l'établissement furent orageux : des discussions survinrent entre les chefs, et, à leur suite, l'homme le plus intelligens de la troupe, le capitaine Smith, fut l'objet d'une exclusion injuste. Plus tard, lorsque la colonie eut à lutter à la fois contre la disette et contre les sauvages, on recourut à lui, et on lui délégua une sorte de dictature. Smith prit à l'instant même des mesures décisives. Il éleva des fortifications autour de James-Town, marcha contre les ennemis, les battit, leur enleva leurs provisions d'hiver, releva le courage de ses compagnons. Malheureusement, dans une de ses reconnaissances, il tomba prisonnier des Indiens, et on le crut perdu. Smith était un homme puissant en ressources : sachant qu'une mort infaillible l'attendait, il s'efforça de la conjurer. Il amusa d'abord les sauvages en leur montrant une boussole : puis avec cet instrument, il fit quelques expériences qui commencèrent à le faire passer pour un être surnaturel. Malgré ce premier succès, il allait être massacré, après avoir été triomphalement promené dans toutes les tribus, lorsque la fille du plus puissant sachem du pays, l'Indienne Pocahontas, dont le père,



Délivrance du Capitaine Smith.

Powatan, pouvait seul lui faire grâce, s'éprit violemment du prisonnier, et se jeta entre lui et le tomahawk qui allait le frapper. Grâce à ses prières, Powatan consentit à rendre Smith à ses compagnons, et Pocahontas, désormais l'amie des Anglais, ajouta à cette faveur précieuse un envoie de vivres dont ils avaient le plus grand besoin. Plus tard, des secours arrivés d'Angleterre améliorèrent la position de ces colons, et dès-lors le problème de l'occupation de l'Amérique du nord fut résolu.

En 1609, lord Delaware fut nommé gouverneur et capitaine-général de la colonie de Virginie, et Gates avec Summers y furent expédiés à l'avance. Un accident arrivé au brave capitaine Smith venait de compromettre de nouveau la colonie quand lord Delaware y arriva en personne; il y demeura tant que sa santé le lui permit. Après lui, vint sir Thomas Dale, qui, à l'aide d'une loi martiale, fit régner l'ordre le plus complet; sous lui, des traités eurent lieu avec les naturels, et l'on vit même la fille d'un sachem, cette Pocahontas, libératrice du capitaine Smith, épouser un anglais nommé Rolfe, qui en était violemment épris. Dale approuva ce mariage, qui fut célébré quand Pacahontas se fut convertie au christianisme. Depuis cette princesse vint en Angleterre, où elle fut reçue par Jacques avec les égards dus à sa naissance parmi les Indiens.

Dès ce temps, une nouvelle ère commença pour la Virginie. On y distribua les terres entre les divers

colons et on y planta du tabac, devenu alors d'un usage commun en Europe. Pour inspirer à ces aventuriers remuants le goût de la paix et de la prospérité, on fit venir d'Angleterre un nombre considérable de jeunes filles, prises dans les familles du peuple, et alors les devoirs de la famille marchèrent de pair pour ces hommes avec les devoirs de citoyen.

La colonie virginienne se maintint avec des chances diverses. Surprise un jour par les Indiens, qui massacrèrent impitoyablement la moitié des planteurs, elle exerça sur eux de sanglantes représailles, et extirpa presque entièrement les tribus les plus voisines. Il s'ensuivit un procès, dans lequel la charte de la compagnie fut retirée par un arrêt du banc du roi. A la constitution libre succéda alors le gouvernement d'un conseil provisoire, créé par le roi Jacques, et confirmé par Charles Ier, qui annexa la Virginie à la couronne.

De cet acte d'autorité résultèrent des troubles, terminés seulement à l'arrivée du sage Berkley comme gouverneur.

Il y eut encore des dissensions nouvelles dans la période révolutionnaire de 1650 à 1688. La Virginie, pour s'être montrée Jacobite, eut à lutter contre le parlement. Tour-à-tour soumise ou rebelle, frappée dans ses priviléges commerciaux, ou favorisée d'immunités nouvelles, elle prit les armes, sous Bacon, contre Berkley, et retomba sous le pouvoir royal à la mort de ce chef de partisans.

Depuis ce temps jusqu'à la guerre de 1756 avec la France, les établissemens de la Virginie ne firent que grandir et prospérer. Des bois impraticables s'ouvrent et reçoivent, dans de larges clairières, des habitations commodes. Les animaux destructeurs cèdent la place aux animaux domestiques, et les ronces arides aux moissons abondantes; les eaux abandonnent une partie de leur domaine, et s'écoulent dans le sein de la terre ou de la mer par des canaux profonds; les côtes se remplissent de cités; les anses, de vaisseaux. La Virginie présente un des tableaux les plus ravissans de la puissance intellectuelle de l'homme. Nous verrons bientôt comment l'histoire de ses colons finit par se mêler à l'histoire générale des Etats-de-l'Union.

CHAPITRE XXV.

Amérique septentrionale. — Les Brownistes fondent la Nouvelle Plymouth — Les Puritains fondent d'autres villes et d'autres provinces — Toutes les sectes européennes se réunissent dans ces contrées. — Guerre des Français et des Anglais — Paix d'Utrecht. — Nouvelles luttes. — Colonel Nichols.—Discours d'un sauvage.—New-York.—New-Jersey. — Guillaume Penn. — Pensylvanie. — Maryland Charleston.— Prise de Louisbourg. — Montcalm. — Vaudreuil.— perte du Canada pour le cabinet de Versailles.

La colonisation de l'Amérique du nord se scinde en deux parties distinctes, non-seulement à cause des différences du climat, mais encore à cause d'un contraste dans les mobiles qui ont présidé à sa formation. La colonisation de Virginie était, comme on l'a vue, un fait d'un caractère politique; la colonisation du Massachussetts et les opérations de la compagnie de Plymouth eurent un caractère religieux. De là une ligne tranchée entre les deux fondations, ligne gui subsiste encore. Les pays qui s'étendent au nord de la Virginie avaient bien été reconnus par quelques explorateurs, et entre autres par le capitaine Smith; mais personne ne songeait à y fonder des établissemens, lorsque la persécution attira sur ces terres

lointaines une foule de Puritains et surtout de Browniste, que forçait à s'expatrier l'intolérance du clergé britannique.

Ayant abordé dans la province du Massachussets, sur une côte qui faisait partie des concessions de la compagnie de Plymouth, ils y fondèrent la nouvelle-Plymouth, première ville de cette zône américaine ; ce fut plutôt à son début une congrégation qu'une colonie. Comme les Moraves, ces Chrétiens avaient mis tous leurs biens en commun, système qui longtemps retarda les progrès de la colonie naissante. Cependant les persécutions religieuses se continuant en Angleterre, de nouveaux Puritains vinrent se réunir au premier noyau des Brownistes, et fondèrent ainsi tour-à-tour Salem, Boston, Charleston, Dorchester, Roxborough, avec des lois conformes à celle de la Nouvelle-Plymouth, lois plus religieuses que civiles. Dès-lors toutes les sectes européennes semblèrent se donner rendez-vous sur ce terrain, où régnaient l'autorité la plus mystique et le rigorisme le plus intolérant. Au lieu de se livrer à des travaux de défrichement, on s'épuisa en querelles théologiques. De là de nouveaux schismes, qui déterminèrent la fondation de plusieurs nouveaux états, ceux de Province, de Rhode-Island et de Connecticut, chacun avec ses lois et son culte.

Dans plusieurs de ces localités, on rencontra les Hollandais, qui furent obligés de céder le terrain à des colons plus forts et plus unis. Le New-Hampshire

et le Maine eurent une origine semblable; et ainsi, de proche en proche, on parvint à occuper une grande étendue de pays ; mais alors les Indiens se présentèrent, et il fallut combattre. En moins de trois mois, la nation des Pegords fut exterminée. En 1640, l'état des divers établissemens du nord était satisfaisant.

Depuis 1620, date de la première émigration des Brownistes, il était passé sur ces côtes vingt-deux mille colons et deux cent mille livres sterling.

Les colons profitèrent de la lutte de Cromwell contre la dynastie anglaise, pour usurper le plus qu'ils purent de priviléges et de droits. En même temps une persécution religieuse contre les Quakers ensanglantait le pays, et offrait l'exemple d'une contradiction flagrante chez un peuple qui avait fui devant une persécution de même nature.

D'autres embarras naquirent du voisinage des Français qui s'étaient établis au Canada. A diverses reprises, il fallut combattre. Dès 1690, la guerre était allumée ; suspendue par la paix de Ryswick, elle recommença en 1704 ; en 1707, on prit sur les Français le Port-Royal, situé dans la *Nouvelle-Ecosse*, et l'on essaya contre le Canada une attaque infructueuse, arrêtée par la paix d'Utrecht.

Cette guerre intermittente et des changemens de gouvernement marquèrent seuls cette période de l'existence politique du Massachusetts.

La prise de Louisbourg, en 1745 et 1746, une

malheureuse descente de troupes françaises sur le territoire américain, marquèrent encore les relations entre les deux colonies voisines, avant le traité d'Aix-la-Chapelle. Dans cet intervalle, les divers états de l'Union s'étaient peu à peu fondés et agrandis.

Le New-Hampsphire et le Maine existaient dès 1622, grâce aux efforts de Ferdinand Georges. Le Connecticut, conquis en 1635 sur les Hollandais par des émigrés du Massachussetts, avait déjà sa constitution, son collége de Yale, ses schismes religieux, ses querelles théologiques. Rhode-Island et Providense, créés en 1636 par Royer William, jouissaient aussi de leur charte, et, dès 1647, comptaient dans leur sein l'une des villes les plus florissantes de l'Amérique septentrionale, Newport.

New-York, que les Hollandais et les Suédois semblaient se disputer, s'était soumise à son tour, en 1664, au colonel Nichols, puis reprise tour-à-tour et conquise, avait fini par demeurer au pouvoir des colons anglais.

Pour s'y établir avec quelque sécurité, il avait fallu combattre les Indiens des forêts voisines, ligués entre eux au nombre de cinq tribus. Ce fut dans cette guerre où se trouvaient d'un côté les Français, commandés par La Barre, et de l'autre les Anglais, commandés par Dougan, qu'un chef sauvage fit cette réplique, à propos de la paix qu'on lui demandait : « Ecoute, Yonnondio (La Barre), je ne dors pas ; j'ai « les yeux ouverts, et le soleil qui m'éclaire me fait

» voir un grand capitaine à la tête de ses soldats, qui » parle comme s'il rêvait. Il dit qu'il n'est venu dans » ces cantons que pour fumer le calumet de paix avec » les Onondogas : mais Garrangula lui répond qu'il » voit le contraire; que c'était pour exterminer les » Onondogas, si la maladie n'avait affaibli leurs bras. » Nous avons conduit les Anglais vers nos lacs, pour » les mettre en rapport d'échanges avec les Utawawas » et les Qagtœs, comme les Adirondas avaient con- » duit les Français vers nos tentes, pour qu'ils y fis- » sent un commerce qu'on leur dit dévolu. Nous » sommes nés libres; nous ne dépendons ni de Yon- » nondio (La Barre), ni de Corlear (Dougan). Nous » voulons aller où il nous plaît acheter ce qui nous » plaît. Si vos alliés sont vos esclaves, usez-en comme » d'esclaves,et ordonnez-leur de ne trafiquer qu'avec » vous. Ecoute, Yonnondio! ce que je dis là est la » parole de cinq nations. Quand ils entrèrent, la » hache à la main, à Cadaracui, au milieu du fort » ils plantèrent à la même place l'arbre de la paix, » afin qu'il fût dit que le fort était à la fois une re- » traite pour les soldats et un lieu de rendez-vous » pour les marchands. Prends garde que les nom- » breux soldats qui sont ici n'insultent l'arbre de la » paix et ne l'empêchent de couvrir de ses branches » ton pays et le nôtre. Quant à moi, je jure que nos » guerriers danseront sous ses branches et ne lève- » ront pas la hache contre lui, jusquà ce que Yon- » nondio et Corlear aient fait mine d'envahir la con-

» trée que le Grand-Esprit a donnée à nos ancê-
» tres. »

Ainsi l'établissement de New-York, au milieu de luttes, tantôt avec les Indiens, tantôt avec les Français, s'était peu à peu consolidé.

Au milieu du dix-septième siècle, la colonie de New-York ne comptait guère plus de cent mille habitans. Cent ans après, la ville seule de New-York renfermait ce nombre.

New-Jersey, comme New-York, l'une des conquêtes de Nichols, avait vu s'élever dans son sein Elisabeth-Town, et, loin de toute guerre, était parvenue paisiblement à une situation prospère.

La Pensylvanie et le Delaware, fondés d'abord par les Suédois, en 1627, puis enlevés par les Hollandais, en 1651, étaient tombés, en 1654, au pouvoir des Anglais. Mais la véritable colonie pensylvanienne n'existait que depuis 1681, époque où le célèbre Guillaume parut sur les bords de la Delaware.

C'était l'un des fils de l'amiral Guillaume Penn, qui, sous le protectorat de Cromwel, effectua la conquête de la Jamaïque. Penn s'était constitué le chef des Quakers, et, persécuté en Angleterre, avait demandé et obtenu la concession de la Pensylvanie. Lui-même il était venu bientôt fonder sa ville, Philadelphie, au confluent du Schuylkill et de la Delaware.

La charte de Penn, qui portait pour épigraphe : « La liberté sans l'obéissance est une confusion ; et l'obéissance sans liberté un esclavage », avait attiré

12.

autour de lui une foule d'émigrans, et des lois douces et sages les y avaient retenus. Nulle colonie n'avait marché avec plus de rapidité vers des destinées grandes et prospères.

Fondé par Cécil, lord Baltimore, Maryland s'était élevé à l'ombre d'une charte qui lui assurait de grands priviléges. Malgré les commotions violentes qui troublèrent ses premières années, la colonie avait prospéré rapidement. En 1660 elle comptait 12,000 habitans. Il en était de même des Carolines du nord et du sud, qui, à la suite des malheureux essais de Raleigh, avaient été données en partage aux grands seigneurs de la cour de Charles II. Charleston avait été fondée en 1680, et ce pays dès-lors n'avait pas cessé de marcher vers une prospérité ascendante. Fondée, en 1733, par Oglethorque, la Géorgie n'avait pas rencontré de chances moins favorables. Attaquée par l'Espagne, elle s'était vaillamment défendue et avait su maintenir son indépendance. Dans sa constitution comme dans celle des deux Carolines existait malheureusement un vice dont aujourd'hui encore les funestes effets se font sentir, celui de la tolérance accordée à l'esclavage. Soit qu'ils eussent pris exemple sur les Espagnols, soit qu'ils n'eussent consulté que le désir d'avoir des bras robustes au service de leurs travaux agricoles, les colons de la Géorgie et des deux Carolines avaient acheté des nègres et fondé ainsi la prospérité de l'homme sur l'homme et la suprématie de la peau.

Tel était à leur origine l'état des colonies de l'Amérique du nord. Fondées séparément, et sans autre lien entre elles qu'une métropole commune, elles ne sentirent le besoin d'une cohésion plus grande que lorsqu'elles se virent menacées par la guerre, tant du côté des Français que du côté des Espagnols.

Les établissemens français du Canada avaient marché parallèlement avec les divers établissemens anglais : Port-Royal avait été fondé en 1605, Québec en 1608. Cet état de rivalité coloniale fut l'origine d'une lutte qui suivit toutes les intermittences de guerre et de paix dont l'Europe fut témoin à cette époque. Il en fut de même entre la Floride, alors aux Espagnols, la Géorgie et la Caroline.

Ces deux derniers états furent souvent menacés par des forces imposantes, et Charleston elle-même, assiégée dans les premières années du dix-huitième siècle, ne dut son salut qu'à la bravoure de ses habitans. Les guerres incessantes contre les Indiens compliquaient encore cette situation militante. Toutefois, en 1739, lorsqu'éclata la guerre de la Grande-Bretagne contre la France et l'Espagne combinées, les colonies américaines se trouvèrent assez fortes pour pouvoir prendre Louisbourg, ville française très-fortifiée et située sur l'île du cap Breton. Dès 1749 à 1763 les hostilités redoublèrent : quoique l'Europe fut encore en paix on se battait toujours en Amérique; les Anglais avaient opposé lord Londoun au marquis de Montcalm, militaire actif et habile,

qui s'empara du fort Guillaume-Henri ; mais ces débuts heureux furent bientôt suivis de revers. Le général Amherst s'empara de Louisbourg; le général Wolf gagna sur le général Montcalm une bataille décisive et brillante des deux parts, qui amena la reddition de Québec. Enfin, en 1761, M. de Vaudreuil, cerné par les forces anglaises, fut obligé de céder, à des conditions honorables, la ville de Montréal, dernier poste que la France occupât sur un territoire acheté par des flots de sang français. Le Canada était donc perdu pour le cabinet de Versailles. Les Anglais n'avait presque plus de rivaux dans l'Amérique du nord. — Par la paix, signée en 1663, la France ne conserva en Amérique qu'une partie de la Louisiane et l'île de la Nouvelle-Orléans : l'Espagne céda les Florides, afin de rentrer en possession de la Havane.

Ainsi les Anglais étaient délivrés de la présence des Espagnols dans le midi et de celle des Français dans le nord et dans l'ouest.

CHAPITRE XXVI.

Amérique septentrionale.—Tendance des colonies à se rendre indépendantes —Premiers arbres de la liberté.— Pitt prend la défense des colonies. — Premier congrès de Philadelphie Washington proclamé général.— Nouveaux efforts de l'Angleterre. —Thomas Payne.— Déclaration d'indépendance. —La cour de Versailles reconnaît l'indépendance de l'Amérique.—Lafayette et Rochambeau débarquent en Amérique avec six mille Français. — Prise de York-Town. — Défaite de lord Cornwallis. — La Grande-Bretagne reconnaît l'indépendance des colonies américaines.

Ce fut dans cette période tranquille que, après avoir assuré leur situation extérieure, les colonies américaines songèrent à leur émancipation et à leur indépendance.

A cette époque, les états comptaient trois millions d'âmes; il était difficile de tenir cette masse d'hommes long-temps asservie aux intérêts de la métropole. Ainsi, à diverses reprises, des mesures vexatoires, telles que l'acte de navigation, avaient-elles éprouvé de la résistance dans le sein des assemblées coloniales; mais, pour les forcer à une levée de boucliers plus ouverte, il fallait des motifs plus graves. L'acte du timbre adopté par la chambre des commu-

nes détermina ce mouvement. A peine ce nouvel impôt, qui blessait toutes les franchises locales, fut-il connu en Amérique, que l'assemblée coloniale de la Virginie protesta contre.

Dans le Massachussets et dans le New-York, dans la Caroline et dans le New-Hampshire, l'arbitraire de la mesure révolta tous les esprits. Les journaux de New-York et de Boston publièrent des manifestes éloquens pour engager à s'unir pour la défence de ses franchises. Nulle part les officiers du timbre ne purent exercer leurs fonctions, et dans plusieurs localités on planta des *arbres de la liberté*, qui sont d'origine américaine. Le ministère anglais ayant été renversé et l'acte du timbre révoqué par les communes, un instant ce grand mouvement populaire s'apaisa. Pitt alors prit la défense des colonies, et des monumens furent élevés à Pitt. Mais cette réaction favorable à la métropole dura peu. De nouvelles taxes, et surtout sur le thé, furent l'occasion de nouveaux troubles et d'une nouvelle rupture : il y eut sur plusieurs point des collisions et des voies de fait; on se battit dans Boston et dans d'autres villes.

Alors un congrès général fut convoqué à Philadelphie. Le 4 septembre 1774, les délégués de onze provinces, au nombre de cinquante-cinq, ouvrirent leur mémorable session sous la présidence de Peyton Randolphe, de Virginie. Ce fut là que, après avoir suspendu toute relation avec la métropole, on adopta la première déclaration de droits dans laquelle l'au-

torité métropolitaine était méconnue. Des manifestes furent adressés aux habitans du Canada et des Florides. Le pays se trouvait dans un tel état d'effervescence, qu'une étincelle pouvait y allumer un incendie. La journée de Lexington précipita ce résultat. Les troupes anglaises y furent battus par des miliciens improvisés qu'on avait nommés *hommes à la minute*. Dès-lors la lutte était engagée entre l'Angleterre et ses colonies.

A l'instant même tout le pays s'arma. Les insurgés surprirent les forts qui commandaient les lacs Champlain et Georges ; et, pendant qu'un second congrès, réuni à Philadelphie, reconnaissait encore l'autorité royale, le sang versé disait plus haut que toute royauté avait fini en Amérique.

De son côté, le ministère anglais ne devait pas céder le terrain sans avoir tiré l'épée. Des troupes nombreuses furent envoyées dans le Nouveau Monde, sous les ordres des généraux Howe, Burgoyne et Clinton, qui rejoignirent le général Gaye.

La première affaire, celle de Boston, tourna en faveur des Américains, qui proclamèrent alors le célèbre Washington leur général. A l'instant, ce jeune chef organisa une armée encore indisciplinée, mais qu'enflammait le plus ardent patriotisme. On pressa le siége de Boston ; on donna des lettres de marque contre les Anglais : enfin on adopta pour drapeau de l'indépendance le nouveau pavillon étoilé, aux bandes rouges et blanches.

La guerre continua ensuite avec des succès divers. Vaincus devant Québec, les Américains se maintenaient avec avantage dans leurs lignes de Boston, et finissaient par forcer cette place importante. En même temps il fallait combattre à l'intérieur les hommes qui tenaient pour le parti anglais.

La campagne de 1776 fut signalée par un nouvel effort de l'Angleterre, qui envoya sur le territoire américain uns armée d'auxiliaires allemands, au nombre de dix-huit mille, sous les ordres des généraux Clinton et Cornwallis, et une flotte commandée par sir Peter Parker. Après avoir échoué devant Charleston, ces forces se portèrent sur New-York, où commandait le général en chef américain.

Ce fut au milieu de pareils dangers que l'on essaya de donner à l'Amérique une constitution libre et républicaine. Thomas Payne, dans ses écrits intitulés le *Sens commun*, avait preparé les esprits à accepter quelque chose de plus parfait et de mieux adapté aux franchises américaines que la vieille constitution anglaise, insuffisante pour cette société nouvelle.

Il n'y eut qu'un cri dans tout le pays quand le congrès eut proclamé, le 4 juillet 1776, la célèbre déclaration d'indépendance rédigée par Franklin, Jefferson, John Adam, Sherman et Liwinsgton, déclaration que signèrent tous les députés provinciaux et qui constituait les Etats-Unis en *états libres et indépendans*. Par cet acte, treize colonies anglaises devenaient une grande république. Cet acte, lu à la

tête de tous les régimens, y fut accueilli avec le plus grand enthousiasme.

L'échec de Long-Island, où trois mille Américains furent tués, ne découragea pas Washington. En attendant que le décret du congrès qui ordonnait la formation d'une armée permanente eût été mis en vigueur, il harcela l'ennemi par des escarmouches partielles : il défendit pied à pied le terrain de la Delaware, où les Anglais faisaient chaque jour de nouveaux progrès ; il sauva Philadelphie par un hardi coup de main contre le colonel Rolle, et força l'ennemi à la retraite.

Rassuré sur le sort de Philadelphie, le congrès y rentra et s'y recommanda par son activité et par l'énergie de ses mesures. Franklin venait d'être envoyé en France, et déjà l'Europe s'ébranlait à la vue de ce peuple se battant pour son indépendance. Le jeune Lafayette, Rosziusko, illustres depuis, le brave Pulawski et le baron Calb, allemand d'un grand mérite, avaient déjà mis leur épée au service des Américains, et la campagne de 1777 s'ouvrait sous des auspices assez favorables. Dans le Canada, Burgoyne était obligé de mettre bas les armes à Saragota, succès immense qui rachetait amplement le petit échec éprouvé à Brandywine par le général Washington en personne.

Le congrès surveillait les événemens et organisait le pays même au fort de la guerre. Les nouvelles d'Europe étaient encourageantes ; Franklin avait réussi à

la cour de Versailles. La France reconnaissait les Etats-Unis, et contractait avec eux un traité d'amitié et de commerce; une guerre à peu près générale était la conséquence de la guerre américaine. Une escadre française de douze vaisseaux et de quatre frégates, sous les ordres de l'amiral d'Estaing, mit à la voile de Toulon le 19 avril, parut peu de temps après sur la côte américaine, et fit le siége de Newport, capitale de Rhode-Island. Un combat naval entre les deux escadres anglaise et française empêcha la réussite de cette opération.

La campagne de 1779 ne fut pas plus décisive que celle de l'année précédente; tout se borna à des escarmouches, d'une part avec les Indiens, de l'autre avec les Anglais. L'ordre était donné de faire une guerre d'extermination. Le général anglais Clinton rasa tout ce qu'il rencontra sur son passage, incendia des villes florissantes et coula un grand nombre de navires; mais, ayant rencontré Washington à Stoney-Point, il fut obligé de se tenir sur la défensive. La guerre, tout en s'éparpillant, prenait un caractère plus acharné et plus farouche. Au siége de Savannah, on eut à regretter la mort de Pulawski, tué dans une charge entre deux redoutes. Le général Lincoln, après la résistance la plus mémorable, fut obligé de rendre Charleston, et la Caroline-Méridionale fut reconstituée en province royale. La cause américaine semblait compromise, quand Lafayette arriva de France, et après lui, Rochambeau, qui prit

terre à Newport, avec six mille Français. Washington vint se mettre en rapport avec lui, pendant que le général Gréen prenait le commandement de toutes les forces républicaines dans le sud.

Cependant la cause anglaise se maintenait toujours avec une grande puissance, surtout dans les parties méridionales ; et quoique la Grande-Bretagne n'eût pas craint de déclarer la guerre à la Hollande, elle ne paraissait ni intimidée ni inquiétée de la force et du nombre de ses ennemis L'année 1781 commença pour les Américains sous des auspices assez tristes ; leurs troupes, manquant de vêtemens, d'argent et souvent de nourriture, se mutinèrent en demandant leur solde. Heureusement qu'alors, dans le sud, près d'un lieu appelé les *Cowpens*, il se livra entre le colonel Tarleton, détaché par lord Cornwallis, et le général Morgan, un engagement insignifiant quant au nombre des troupes, mais important quant à ses résultats, car il sauva l'Amérique. Morgan étant demeuré vainqueur, les habitans de la Caroline, qui flottaient encore entre les deux partis, embrassèrent sur-le-champ la cause de l'indépendance, et, contraint à une manœuvre ruineuse, lord Cornwallis perdit la position importante qu'il avait faite dans la Caroline. Après une bataille sanglante, entre lui et Gréen, à Guilford-House, et dans laquelle il n'y eut pas, à proprement parler, de vainqueurs, il fut obligé de se replier sur Wilmington, et, peu de jours après, il était réduit à la possession de Savannah et

du district de Charleston. Pendant ce temps, le transfuge Arnold dévastait la Virginie, que Lafayette se chargea de défendre avec douze cents hommes. Bientôt, d'après un nouveau plan, Rochambeau et Washington marchèrent vers lord Cornwallis; ils rejoignirent Lafayette devant York-Town, que le lord avait choisie pour place d'armes, et dans laquelle il fut assiégé sur-le-champ. En trois semaines, la ville se vit forcée de capituler; lord Cornwallis ne put même obtenir les honneurs militaires; son corps d'armée déposa les armes. Cette action d'éclat, dont le succès fut dû en grande partie aux auxiliaires français, décida du sort de l'Amérique. Un changement de cabinet en Angleterre fit le reste. Peu de temps après, Rochambeau et ses soldats retournaient en France, chargés des bénédictions d'un peuple qu'ils avaient affranchi; et, par le traité de Paris en date du 8 février 1783, la Grande-Bretagne consentit à reconnaître l'indépendance de ses anciennes colonies américaines; elle regarda dès-lors comme un fait accompli l'existence des Etats-Unis. La république nouvelle conservait le territoire compris entre les Florides, la nouvelle-Ecosse, les lacs et le Mississipi; l'Espagne obtenait les deux Florides, et la France se retrouvait, vis-à-vis de la Grande-Bretagne, sur le même pied qu'avant la rupture.

Le territoire était libre mais dévasté. Un emprunt de deux cent vingt-sept millions de francs pesait sur l'avenir des Etats-Unis, et soixante-dix milles Amé-

ricains avaient péri dans cette guerre de sept années. Le congrès se trouvait en face d'une armée menaçante, sans avoir les premiers fonds pour la contenter. La popularité de Washington vint à son aide; le licenciement eut lieu sans trouble. Alors Washington rendit compte de sa gestion, se démit du commandement, et alla vivre dans sa terre de Mont-Vernon, après avoir sacrifié une grande partie de sa fortune à la cause américaine.

CHAPITRE XXVII.

Union américaine. — Crise commerciale. — Washington élu président. — Constitution de 1788. — Mort de Washington. — John Adams. Recensement de la population. Jefferson. — Blocus nominal. — Blocus continental. — Madisson. — Guerres contre les Indiens. — Guerre contre les Anglais. — Paix de 1814.

Après une guerre si longue, si destructive, il devait nécessairement résulter une crise commerciale : les marchandises n'avaient pas d'écoulement; le papier ne se négociait qu'à cinquante pour cent de perte; on était à la veille d'une déconfiture générale. Il y eut alors une assemblée, dans laquelle figuraient les noms les plus saillans des Etats-Unis : Washington,

Franklin, Robert, Monis, Madisson. Une convention. dont Washington fut élu président, vota, malgré quelques résistances locales, la constitution américaine de 1788. Cette constitution reconnaissait un congrès composé de deux chambres, celle des représentans et celle du sénat. Le pouvoir exécutif devait résider entre les mains d'un président, réélu tous les quatre ans par des électeurs choisis dans chaque état. Les seules conditions exigées pour la présidence étaient d'avôir atteint l'âge de trente-cinq ans, et d'être né dans les Etats-Unis. Le congrés est investi de toute la puissance législative; le président n'a qu'un *veto* suspensif, qui tombe devant un vote deux fois reproduit.

Le droit de guerre appartient au congrès; le président commande les forces de terre et de mer; mais il ne peut de son autorité propre ni augmenter l'armée régulière ni appeler les milices sous les armes. Pour la conclusion des traités, il faut aussi l'approbation et la coopération du séna. Le suffrage pour les représentans du peuple est direct; il est à deux degrés pour le sénat, qui représente les intérêts locaux, à trois pour le pouvoir exécutif.

Le premier président des Etats-Unis fut Washington, nommé à l'unanimité des suffrages; sa présence au pouvoir suffit pour relever un peu le crédit et pour rétablir les affaires. Sous lui le congrès s'occupa des premières et utiles mesures qui devaient faciliter la mise en œuvre d'un système tout nouveau. Jef-

ferson fut nommé secrétaire-d'état pour les relations extérieures ; le colonel Hamilton, pour les finances ; Kenox, pour la guerre; Jay, pour la justice. En 1790, on vota quelques taxes modérées, et on décréta l'établissement d'une banque. En 1793, malgré le parti des exaltés, Washington fut réélu président, et bientôt le congrès, atteint du contre-coup du mouvement révolutionnaire qui remuait alors la France, se divisa en deux partis, l'un plus démocrate que l'autre ; car, dans l'Amérique du nord, il ne pouvait plus y avoir désormais que de la démocratie.

En 1796, les pouvoirs de Washington expiraient de nouveau ; il allait être réélu à l'unanimité, lorsqu'il fit répandre une adresse dans laquelle il déclarait son inflexible résolution de renoncer à la présidence, et de se retirer des affaires publiques; il mourut l'année suivante à Mont-Vernon. Sur son refus, on nomma John Adams président; et Jefferson, vice-président.

Sous John Adams survinrent quelques difficultés avec la France, que gouvernait le Directoire : difficultés pour lesquelles on craignait d'abord une guerre, mais qu'une ambassade aplanit bientôt.

La prospérité de l'union allait croissant chaque année, et le recensement de 1800 donna cinq millions d'âmes pour toute la république. Depuis le premier dénombrement, trois états avaient été admis dans l'Union, ceux de Kentucki, de Vermont et de Tenessée ; plusieurs autres districts s'étaient formés

dans l'ouest, et promettaient de nouvelles annexes à la confédération américaine.

En 1801, Jefferson et Adams étaient en concurrence pour la présidence : l'un porté par le parti démocratique ; l'autre par le parti fédéraliste : Jefferson eut le dessus. L'acte le plus important de son administration fut l'organisation de la Louisiane, rétrocédée par l'Espagne à la France, qui la vendit aux Etats-Unis pour quatre-vingt millions de francs.

Réélu en 1805, à la presque unanimité des suffrages, Jefferson eut, dans la seconde période de son pouvoir, de grandes luttes extérieuses à soutenir. C'était le moment où la France, toute puissante sur le continent, semblait abandonner à l'Angleterre la domination des mers. L'Angleterre, ne rencontrant point de pavillon rival, se livra à une foule d'abus de puissance : elle enleva les matelots américains sur les cotes mêmes de l'Union ; elle captura des neutres ; enfin elle finit par prendre une mesure plus violente encore : elle mit en vigueur le système du blocus nominal, enlevant ainsi aux Etats-Unis un magnifique commerce de neutres qu'ils s'étaient créés avec la France. Au blocus nominal, Napoléon répondit par le décret de Berlin. qui organisait le blocus continental. Alors l'Angleterre alla plus loin encore : elle défendit aux neutres de commercer avec les ports d'où ses vaisseaux étaient exclus. Comme riposte, Napoléon fulmina coup sur coup les décrets de Milan, de Bayonne et de Rambouillet, qui interdirent aux

neutres le commerce avec l'Angleterre; puis, comme ses ordres n'étaient pas exécutés, il fit saisir près de seize cents navires américains, dont les deux tiers environ furent déclarés de bonne prise. De là l'origine de l'indemnité de vingt-cinq millions accordée par la France, en 1835, aux Etats-Unis.

A Jefferson, en 1808, succéda Madison, qui eut des guerres sanglantes à soutenir contre les Indiens, peu à peu réduits, et contre les Anglais, qui ne cherchaient qu'un prétexte pour attaquer de nouveau les Américains.

Ceux-ci les prévinrent en déclarant la guerre le 19 juin 1812, et Hull pénétra dans le Canada. Malheureusement l'imprévoyance avait présidé aux préparatifs de cette guerre; Michillimakinak, le *Gibraltar américain*, situé sur le lac Michigan, se rendit sans coup férir; et, cerné par des forces supérieures, Hull mit bas les armes sans avoir brûlé une amorce. Si dans ce moment les exploits de la marine n'eussent relevé l'esprit public aux Etats-Unis, l'avenir de la république était peut-être menacé; mais il y eut sur l'océan des faits d'armes qui relevèrent et exaltèrent l'orgueil national. Ici la *constitution* attaquait et réduisait la frégate anglaise la *Guerrière*, et plus tard la frégate la *Java*; là les *Etats-Unis* prenait une autre frégate de quarante-neuf canons, après un des plus beaux engagemens qui se soient vus; ailleurs l'*Essex* et l'*Argus* faisaient une foule de captures; les corsaires américains croisaient

dans toutes les mers, et se rendaient redoutables à ceux-là mêmes qui les avaient long-temps dédaignés.

L'armée de terre ne put pas sur-le-champ rétablir sa situation : pressée à la fois par les Indiens et par les Anglais, elle se tint plutôt sur la défensive. La bataille de Queenstown et celle de Frenchtown dans laquelle les Anglais agirent avec une grande barbarie, furent des échecs successifs pour la cause américaine. L'expédition contre York, plus heureuse, n'eut pourtant que des résultats négatif. Dès ce temps, d'ailleurs, la guerre avait pris un caractère barbare, indigne des nations civilisées. Deux escadres anglaises, commandées par les amiraux Waren, Cockburn et par le commodore Beresford, vinrent ravager les côtes de l'Amérique, et commirent contre les villes et les bourgades des actes de cruauté, qui rendirent de plus en plus la guerre populaire dans l'Union.

Plusieurs villes, notamment en Virginie, furent livrées au pillage, et les chefs permirent à leurs soldats tous les excès qu'il est possible de commettre ; c'était une guerre d'extermination. Les Américains y répondirent par des moyens analogues ; on renforça les croisières et la flotille naviguant sur les lacs. Le capitaine Perry s'empara de tous les navires en station sur le lac Erié; et Hamilton remporta une bataille décisive sur le Thames.

L'année suivante, la guerre continua dans toute l'étendue de l'Union.

Les événemens de 1814 venait de laisser aux

Anglais beaucoup de forces disponibles; ils en profitèrent pour pousser plus vivement les opérations. Elles s'ouvrirent dans le sud par une belle victoire du général Jackson sur les Indiens; puis elles continuèrent dans l'ouest par un échec de Willkinson. Brown, de son côté, vainquit les Anglais dans le nord, à Queenstown et à Chippewa. Pendant ce temps, la marine américaine soutenait sur les mers l'honneur de son pavillon; la frégate la *Constitution* marchait de victoire en victoire, de prise en prise.

Un incident imprévu, une diversion inopinée, vint alors tout d'un coup donner un autre caractère à la guerre. L'amiral, ayant reçu des renforts d'Angleterre se porta, dans le courant d'août, vers la Chesapeak, avec l'intention d'opérer une descente au cœur même des Etats-Unis. Débarqués sans opposition, les Anglais ne rencontrèrent les Américains qu'à Blandesbourg, les battirent, et entrèrent vainqueurs dans Washington, dont ils incendièrent les édifices et détruisirent les chantiers. De là ils se portèrent sur Baltimore, avec l'espoir d'en avoir aussi bon marché; mais ces procédés vandales avaient exaspéré le pays. Baltimor fut vaillamment défendue et sauvée par ses milices; les Anglais vaincus furent obligés de se rembarquer.

Cette victoire fut suivie de la bataille navale remportée, par l'Américain Mac-Donough, sur le lac Champlain, et complétée par la magnifique résistance de Jackson, qui, avec ses miliciens du Tennessée,

repoussa toutes les forces de Cochrane ; ce furent là les derniers événemens de cette guerre. Elle durait encore, que déjà la paix était signée en Europe, entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis.

Le traité de Gand du 24 décembre 1814 en avait posé les bases, en fixant les limites des états respectifs.

Promulguée le 22 février 1815, cette paix fut accueillie aux Etats-Unis par un enthousiasme général. Depuis lors elle n'a point été troublée.

De cette date jusqu'à nous, l'histoire des Etats-Unis se compose de faits contemporains trop connus pour les rappeler. La présidence de Monroë fut marquée par une guerre contre Alger et par l'acquisition des Florides; celle de John-Quincy Adams, par la prospérité toujours ascendante de l'union. Quelques guerres avec les Indiens complétèrent le système de pacification intérieure.

Telle est l'histoire de ce territoire vaste et florissant.

CHAPITRE XXVIII.

Canada. — L'Espagne et le Portugal possèdent eux seuls l'Amérique.—Incurie de la France.—L'amiral de Coligny envoie Jean Ribaud dans la Floride. — Comment cette contrée fut découverte par Ponce de Léon. — Fontaine de Jouvence. — Les Français abandonnent la colonie. — Menendez massacre les Français. — Dominique de Gourgue extermine les Espagnols.—François Ier envoie Verazzani. — Jacques Cartier va plus loin que son prédécesseur. — Monopole. — Aspect du Canada.

L'Espagne était maîtresse des riches empires du Mexique et du Pérou, de l'or du Nouveau Monde, et de presque toutes l'Amérique méridionale. Les Portugais, après une longue suite de victoires, de défaites, d'entreprises, de fautes, de conquêtes et de pertes, avaient conservé les plus beaux établissemens dans l'Afrique, dans l'Inde et dans le Brésil. Le gouvernement de France n'avait pas même pensé qu'on pût fonder des colonies, et qu'il fût de quelque utilité d'avoir des possessions dans ces régions éloignées.

Toute son ambition s'était tournée vers l'Italie. D'anciennes prétentions sur le Milanais et les deux Siciles avaient entraîné cette puissance dans les guer-

res ruineuses qui l'avaient souvent occupée. Des troubles intérieurs la détournaient encore plus des grands objets d'un commerce étendu et éloigné, et de l'idée d'aller chercher des royaumes dans les deux Indes.

La France laissa donc les Espagnols et les Portugais découvrir des mondes et donner des lois à des nations inconnues. Un seul homme lui ouvrit enfin les yeux : ce fut l'amiral de Coligny, un des génies les plus étendus, les plus fermes, les plus actifs qui aient illustré ce puissant empire. Ce grand politique envoya, l'an 1663, Jean Ribaud dans la Floride; cette immense contrée de l'Amérique septentrionale s'étendait alors depuis le Mexique jusqu'au pays que les Anglais ont depuis cultivé sous le nom de Caroline. Les Espagnols l'avaient parcourue en 1512, mais sans s'y établir; on ne sait lequel admirer le plus, ou du motif qui les engagea dans cette découverte, ou de celui qui la leur fit abandonner.

Tous les Indiens des Antilles croyaient, sur la foi d'une ancienne tradition, que la nature cachait dans le continent une fontaine dont les eaux avaient la vertu de rajeunir tous les vieillards assez heureux pour en boire. La chimère de l'immortalité fut toujours la passion des hommes et la consolation du dernier âge. Cette idée enchanta l'imagination romanesque des Espagnols; la perte de plusieurs d'entre eux, qui furent victimes de leur crédulité, n'ébranla pas la confiance des autres. Plutôt que de soupçonner

que les premiers avaient peri dans un voyage où la mort était ce qu'il y avait de plus sûr, on pensa qu'ils ne reparaissaient plus parce qu'ils avaient trouvé le secret d'une jeunesse éternelle, et ce séjour de délices d'où l'on ne voulait plus sortir.

Ponce de Léon fut le plus célèbre entre les navigateurs qui s'infatuèrent de cette rêverie. Persuadé qu'il existait un troisième monde, dont la conquête était réservée à sa gloire, mais croyant que ce qui lui restait de vie était trop court pour l'immense carrière qui s'ouvrait devant ses pas, il résolut d'aller renouveler ses jours et recouvrer la jeunesse dont il avait besoin. Aussitôt il dirigea ses voiles vers les climats où la fable avait placé la fontaine de Jouvence, et trouva la Floride, d'où il revint à Porto-Ricco sensiblement plus vieux qu'il n'en était parti. C'est ainsi que le hasard immortalisa le nom d'un aventurier qui ne fit une véritable découverte qu'en courant après une chimère.

Les Espagnols avaient méprisé la Floride, parce qu'ils n'y avaient trouvé ni la fontaine qui devait les rajeunir, ni l'or, qui hâte notre vieillesse. Les Français y découvrirent un trésor plus réel et plus précieux : c'était un ciel serein, une terre abondante, un climat tempéré, des sauvages amis de la paix et de l'hospitalité; mais ils ne connurent pas eux-mêmes la valeur de ce trésor. Si l'on eût suivi les ordres de Coligni, si l'on eût cultivé les terres, qui ne demandaient que les mains de l'homme pour l'enrichir ; si la subordi-

nation avait été maintenue entre les Européens ; si les droits des naturels du pays n'avaient pas été violés, on aurait fondé une colonie dont le temps aurait augmenté l'éclat et assuré la prospérité. Mais la légèreté française ne permettait pas tant de sagesse. On prodigua les vivres ; les champs ne furent point ensemencés ; l'autorité des chefs fut méconnue par des subalternes indociles ; la fureur de la guerre et de la chasse échauffa tous les esprits : on ne fit rien de ce qu'on devait faire.

Pour comble de malheur, les troubles civils qui désolaient la France détournèrent les sujets d'une entreprise où l'état n'avait jamais arrêté ses vues.

Philippe II, tout occupé de l'Amérique, accoutumé à s'en attribuer la possession exclusive, instruit des tentatives de quelques Français pour s'y établir, et de l'abandon où les laissait le gouvernement, fit partir de Cadix une flotte pour les examiner. Menendez, qui la commandait, arriva à la Floride : il y trouve les ennemis qu'il cherchait établis au fort de la Caroline; il attaque tous leurs retranchemens, les emporte l'épée à la main, et fait un massacre horrible. Tous ceux qui avaient échappé au carnage furent peudus à un arbre avec cette inscription : *Non comme Français, mais comme hérétiques.*

Il ne vint pas même dans la pensée du ministère de Charles IX de venger cet outrage. Un simple particulier s'en chargea.

Dominique de Gourgue, né à Mont-de-Marsan,

en Gascogne, navigateur habile et hardi ; ennemi des Espagnols, dont il avait reçu des outrages personnels; passionné pour sa patrie, pour les expéditions périlleuses et pour la gloire, vend son bien, construit des vaisseaux, choisit des compagnons dignes de lui, va attaquer les meurtriers dans la Floride, les pousse de poste en poste avec une valeur, avec une activité incroyables, les bat partout, et, pour opposer dérision à dérision, les fait pendre sur des arbres, sur lesquels on écrit : *Non comme Espagnols, mais comme assassins.*

L'expédition du brave de Gourgue n'eut pas d'autre issue : soit qu'il manquât de provisions pour rester dans la Floride; soit qu'il prévît qu'il ne lui viendrait aucun secours de France; soit qu'il crût que l'amitié des sauvages finirait avec les moyens de l'acheter, ou qu'il pensât que les Espagnols viendraient l'accabler, il fit sauter les forts qu'il avait conquis, et reprit la route de sa patrie.

Depuis 1567 que l'intrépide Gascon avait évacué la Floride, les Français oublièrent le Nouveau-Monde jusqu'au moment où Henri IV, par sa douceur, par son gouvernement doux et paternel, parvint à désarmer la haine de ses sujets.

Alors la nation, tranquille et libre sous un roi en qui elle avait confiance, conçut des projets utiles. On s'occupa de la formation des colonies. Les premières idées devaient se tourner naturellement vers la Floride. A l'exception du fort Saint-Augustin, autre-

fois construit par les Espagnols, à dix ou douze lieues de la colonie française, les Européens n'avaient pas un seul établissement dans ce vaste et beau pays; on n'en craignait pas les habitans; tout annonçait sa fertilité; il passait même pour riche en mines d'or et d'argent parce qu'on y avait trouvé de ces métaux, sans supçonner qu'ils venaient de quelques vaisseaux jetés sur les côtes par le naufrage.

Le souvenir des grandes actions que quelques Français y avaient faites, ne pouvaient pas encore être effacé. Il est vraisemblable qu'on craignait d'aigrir l'Espagne, qui n'était pas disposée à souffrir le moindre établissement dans le golfe du Mexique, ou même dans le voisinage. Le danger qu'il y avait à provoquer un peuple si puissant dans le Nouveau-Monde, inspira la résolution de s'éloigner de lui le plus qu'il serait possible. Les contrées plus septentrionales de l'Amérique obtinrent par cette raison la préférence; la route en était déjà tracée.

Francois 1er y avait envoyé, en 1523, ainsi que nous l'avons dit, le florentin Verazzani, qui ne fit qu'observer l'île de Terre-Neuve et quelques côtes du continent, mais sans s'y arrêter.

Onze ans après, Jacques Cartier reprit les projets de Verrazzani. Les deux nations qui étaient les premières débarquées au Nouveau-Monde crièrent à l'injustice en voyant qu'on y courait sur leurs traces.
» Eh quoi! dit plaisamment François Ier, le roi d'Es-
» pagne et le roi de Portugal partagent tranquille-

» ment entre eux toute l'Amérique, sans souffrir que
» j'y prenne part comme leur frère ! Je voudrais bien
» voir l'article du testament d'Adam qui leur lègue
» ce vaste héritage ! »

Cartier alla plus loin que son prédécesseur : il entra dans le fleuve de Saint-Laurent ; mais, après avoir échangé avec les sauvages quelques marchandises d'Europe contre des Pettekries, il se rembarqua pour la France, où l'on oublia par légèreté une entreprise qu'on paraissait n'avoir formée que par imitation.

Heureusement les Normands, les Bretons, les Basques continuèrent à faire la pêche de la morue sur le grand banc, le long des côtes de Terre-Neuve, dans tous les parages voisins.

Ces hommes intrépides, qui avaient de l'expérience, servirent de pilotes aux aventuriers qui, depuis 1598, tentèrent de fonder des colonies dans ces contrées désertes. Aucun de ces premiers établissemens ne prospéra, parce qu'ils furent tous dirigés par des compagnies exclusives qui n'avaient ni les talens qu'il fallait pour choisir les meilleures positions, ni les fonds suffisans pour attendre le retour de leurs avances. Un monopole remplaça rapidement un monopole, mais en vain : c'était toujours avec une avidité sans vues et sans moyens. Tous ces différens corps se ruinaient l'un par l'autre, sans que l'état gagnât rien à leur perte. Tant d'expéditions avaient consommé plus d'hommes, d'argent et de vaisseaux que n'en coûtait à d'autres puissances la fondation de

grands empires. Enfin Samuel de Champlain remonta bien avant le fleuve Saint-Laurant, et jeta sur ses bords, en 1608, les fondemens de Québec, qui devint le berceau, le centre, la capital de la Nouvelle-France ou du Canada.

L'espace illimité qui s'ouvrit devant cette colonie offrait à ses premiers regards des forêts sombres, épaises et profondes, dont la seule hauteur attestait l'ancienneté.

Des rivières sans nombre venaient de loin arroser ces pays immenses; l'intervalle qu'elles laissaient était coupé d'une multitude de lacs. On en comptait quatre dont la circonférence embrassait depuis deux cents jusqu'à cinq cents lieues. Ces espèces de mers intérieures communiquaient entre elles; et leurs eaux, après avoir formé le fleuve Saint-Laurent, allaient grossir le lit de l'Océan. Tout dans cette région intacte du Nouveau-Monde portait l'empreinte du grand et du sublime; la nature y déployait un luxe de fécondité, une magnificence, une majesté qui commandait la vénération; mille grâces sauvages qui surpassaient infiniment les beautés artificielles de nos climats.

CHAPITRE XIX.

Canada. — Peu de progrès de la colonie. — Création d'une nouvelle compagnie. — Les Anglais s'emparent du Canada. — Richelieu le fait rendre par la paix de Saint-Germain. — Difficultés de la navigation sur le Saint-Laurent. — Jalousie des Sauvages contre les établissemens européens. — Nouvelle guerre contre les Anglais. — Ils s'emparent de l'île Royale. — Prise de Québec et de Montréal. — Le Canada appartient définitivement aux Anglais. — Nouvelle lois données aux Canadiens.

Cependant les établissemens français ne prospéraient pas au Canada. En 1627, ils n'avaient encore que trois misérables établissemens entourés de palissades. Cinquante habitans, hommes, femmes, enfans, composaient la plus grande de ces colonies : le climat n'avait point dévoré les hommes qu'on y avait fait passer ; il était rigoureux mais sain, et les Européens y fortifiaient leur tempérament, sans risquer leur vie. Cette langueur n'avait d'autre cause que le système d'une compagnie exclusive, qui se proposait moins de créer une puissance nationale au Canada, que de s'y enrichir par le commerce des pelleteries. Pour guérir le mal, il n'eût fallu que substituer à ce monopole la liberté. Mais le temps d'une théorie si

simple n'était pas venu. Le gouvernement se contenta de substituer à cette compagnie une association plus nombreuse et composée de gens plus accrédités.

On lui donna la disposition des établissemens formés et à former dans le Canada ; le droit de les fortifier et de les régir à son gré ; de faire la guerre ou la paix selon ses intérêts : à l'exception de la pêche de la morue et de la baleine qu'on rendit libre pour tous les citoyens.

La fortune ne seconda pas les avances que le gouvernement avait faites à la nouvelle compagnie. Les premiers vaisseaux qu'elle expédia furent pris par les Anglais, que le siége de La Rochelle venait de brouiller avec la France. Richelieu, Buckingham, ennemis par jalousie, par caractère, par intérêt d'état, par tout ce qui peut rendre irréconciliables deux ministres ambitieux, saisirent cette occasion pour mettre aux prises les deux rois qu'ils gouvernaient, les deux nations qu'ils dominaient. La nation anglaise, qui combattait pour ses intérêts, eut l'avantage sur les Français. Ceux-ci perdirent le Canada en 1629. Le conseil de Louis XIII connaissait si peu l'importance de cet établissement, qu'il opinait à n'en pas demander la restitution, mais l'orgueil de son chef, qui regardait l'irruption des Anglais comme son injure personnelle, parce qu'il était à la tête de la compagnie, fit changer d'avis. On n'éprouva pas autant de difficultés qu'on n'en craignait ; et le traité de Saint-Ger-

main en Laye rendit aux Français, en 1631, et la paix et le Canada.

Depuis cette époque, la colonie prit une croissance progressive qui la rendit réellement utile au gouvernement et à la nation qui l'exploitait. Malheureusement l'activité et les capacités des hommes nommés pour diriger cette belle colonie, ne correspondaient à la grandeur de l'entreprise. La nature elle-même opposait des obstacles aux tentations politiques. Le fleuve Saint-Laurent est fermé six mois de l'année par les glaces ; le reste du temps, ce sont des brouillards épais, des courans rapides, des bancs de sable et des rochers à fleurs d'eau, qui rendent la navigation impraticable durant la nuit, dangereuse pendant le jour. Depuis Québec jusqu'à Montréal, la rivière n'est praticable que pour des bâtimens de trois cents tonneaux, et encore sont-ils souvent contrariés par des vents terribles, qui les retiennent quinze jours ou trois semaines dans ce court trajet. De Montréal au lac Ontario, les voyageurs trouvent jusqu'à six cataractes, qui les réduisent à la triste nécessité de décharger leurs canots, et de les porter avec les marchandises par des routes de terre assez considérables.

Loin d'encourager l'homme à vaincre la nature, un gouvernement mal instruit n'imagina que des projets ruineux. Pour avoir l'avantage sur les Anglais dans le commerce des pelleteries, on éleva trente-trois forts, à une grande distance les uns des autres. Le

soin de les construire, de les approvisionner, détourna les Canadiens des seuls travaux qui devaient les occuper ; cette méprise les jeta dans une route semée d'écueils et de périls.

Les Sauvages ne voyaient pas sans inquiétude se former des établissemens qui pouvaient menacer leur liberté ; ces soupçons leur mirent les armes à la main, et la colonie fut rarement sans guerre. La nécessité rendit soldats tous les Canadiens ; une éducation mâle et toute militaire les endurcissait de bonne heure à la fatigue, et les familiarisait avec le danger. A peine sortis de l'enfance, on les voyait parcourir un continent immense, l'été en canot, l'hiver à pied, au travers des neiges et des glaces. Comme ils n'avaient qu'un fusil pour moyen de subsistance, ils étaient continuellement exposés à mourir de faim ; mais rien ne les effrayait, pas même le danger de tomber entre les mains des Sauvages, qui avaient épuisé tout leur génie à imaginer pour leurs ennemis des supplices dont le plus doux était la mort.

Les arts sédentaires de la paix, les travaux suivis de l'agriculture, ne pouvaient pas avoir d'attraits pour des hommes accoutumés à une vie active ; mais errante.

Tel était l'état de la colonie lorsque le gouvernement en fut confié, en 1747, à la Galillonière, qui joignait à des connaissances étendues un courage actif, et d'autant plus inébranlable qu'il était raisonné. Les Anglais voulaient étendre les limites de la

Nouvelle-Ecosse ou de l'Acadie jusqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent ; il jugea que ces prétentions étaient injustes, et il résolut de les resserrer dans la Péninsule, où il croyait que les traités même les avaient bornés. L'ambition qui les poussait dans l'intérieur des terres, singulièrement du côté de l'Ohio ou de la Belle-Rivière, ne lui paraissait pas moins outrée ; les Apalaches, à son avis, devaient être les limites de leurs possessions ; et il se promit de ne pas leur laisser franchir ces montagnes. Le successeur qu'on lui donna, pendant qu'il rassemblait les moyens de soutenir ce vaste dessein, embrassa ses vues avec toute la chaleur qu'elles pouvaient inspirer. On vit s'élever de tous les côtés des forts, qui devaient donner de la solidité à un système que la cour avait adopté, peut-être sans en prévoir, peut-être sans en peser assez les suites.

Alors commencèrent entre les Anglais et les Français de l'Amérique septentrionale des hostilités plutôt autorisées qu'avouées par leurs métropoles. Cette guerre sourde convenait extrêmement au ministère de Versailles ; qui, sans commettre sa faiblesse, réparait peu à peu les pertes qn'il avait faites dans les traitées où il avait reçu la loi.

Des échecs réitérés ouvrirent enfin les yeux à la Grande-Bretagne sur la politique de sa rivale; Georges II pensa qu'une situation équivoque ne convenait pas à la supériorité de ses forces maritimes. Son pavillon reçut l'ordre d'insulter le pavillon fran-

çais sur toutes les mers; il avait pris ou dispersé tous les vaisseaux qu'il avait rencontrés, lorsque, en 1758, la flotte anglaise s'empara de l'Ile-Royale. La conquête de cette île ouvrait le chemin du Canada. Dès l'année suivante on y porta la guerre, ou plutôt on y multiplia les scènes de carnage dont cet immense pays était depuis long-temps le théâtre.

La France, engagée dans une guerre contre la Prusse, ne pouvait envoyer des secours du Canada, tandis que l'Angleterre l'envahissait de trois côtés à la fois. Le général anglais Wolf attaqua Québec, défendu par Montcalm, et, après une sanglante bataille, où les deux généraux perdirent la vie, Québec se rendit. Les Français ne possédaient plus que Mon. tréal, où ils n'avaient pas l'espoir d'être secourus tant que les Anglais seraient maîtres du fleuve; M. de Lévi, qui commandait, voulut profiter du moment où le Saint-Laurent était gelé pour reprendre Québec. Déjà il avait battu les troupes ennemies et se disposait à faire le siége quand les glaces se rompirent et livrèrent passage à la flotte. M. de Lévi se retira à Montréal, où il fut bientôt assiégé à son tour et forcé à capituler. Ce fut ainsi que, en 1760, tout le Canada se trouva au pouvoir de l'Angleterre.

Pendant quatre années, cette colonie fut divisée en trois gouvernemens militaires.

C'étaient les officiers des troupes qui jugeaient les causes civiles et criminelles à Québec et aux Trois-Rivières, tandis qu'à Montréal ces fonctions augustes

et délicates étaient confiées à des citoyens. Les uns et les autres ignoraient également les lois ; le commandant de chaque district, auquel on pouvait appeler de leurs sentences, ne les connaissait pas davantage.

L'année 1764 vit éclore un nouveau système ; on démembra du Canada la côte de Labrador, qui fut jointe à Terre-Neuve ; le lac Champlain et tout l'espace au sud du 45e degré de latitude, dont la Nouvelle York fut accrue ; l'immense territoire, à l'ouest du fort de la Golette et du lac Nissiping, qui fut laissé sans gouvernement ; le reste, sous le nom de province de Québec, fut soumis à un chef unique.

A la même époque, on donna à la colonie les lois de l'amirauté anglaise; mais à peine cette innovation fut-elle aperçue, parce qu'elle n'intéressait guère que les conquérans en possession de tout le commerce maritime.

On fit plus d'attention à l'établissement des lois criminelles d'Angleterre ; c'était un des plus heureux présens que pût recevoir le Canada. Le Code civil de la Grande-Bretagne ne causa pas la même satisfaction ; ses statuts sont compliqués, obscurs et multipliés ; ils sont écrits dans une langue qui alors n'était pas familière au peuple conquis. Indépendamment de ces considérations, les Canadiens avaient vécu cent-cinquante ans sous un autre régime ; ils y tenaient par la naissance, par l'éducation, par l'habitude et peut-être aussi par un certain orgueil national.

Pouvaient-ils n'avoir pas un chagrin extrême de

voir changer la règle de leurs devoirs, la base de leur fortune ? Si le mécontentement ne fut pas porté jusqu'à troubler l'ordre public, c'est que les habitans de cette région n'avaient pas encore perdu l'esprit d'obéissance qui les avaient toujours guidés sous le gouvernement français ; c'est que les administrateurs qu'on leur avait donnés s'écartèrent constamment de leurs instructions, pour se rapprocher autant que possible des coutumes et des maximes qu'ils trouvaient établies.

Cet ordre de choses ne pouvait pas durer : le parlement le sentit; il régla que, au premier mai 1775, le Canada recouvrerait ses premières limites ; qu'il serait régi par son ancienne jurisprudence et par les lois criminelles et maritimes de l'Angleterre ; qu'il aurait l'exercice libre de la religion romaine, sans que ce culte pût jamais être un obstacle à aucun des droits du citoyen ; que la dîme ecclésiastique, que les obligations féodales recouvreraient leur première force. Un conseil formé par le roi pouvait annuler en arrangemens, exercer tous les pouvoirs, excepté celui d'imposer des taxes ; il devait être composé de vingt-trois personnes, choisies indifféremment dans les deux nations, et assujetties seulement à un serment de fidélité.

L'étendue du Canada, la fertilité de son sol, la salubrité de son climat, semblaient l'appeler à de grandes prospérités ; mais de puissans obstacles s'y opposent.

Cette région n'a qu'un fleuve pour ses exportations, pour ses importations, encore les glaces en interdisent-elles l'approche pendant six mois; encore les brumes épaisses en rendent-elles la route lente et difficile le reste de l'année. Il arrive de là que les provinces des Etats-Unis qui ont les mêmes productions que le Canada, et qui n'ont pas de pareils obstacles à surmonter, auront toujours un avantage décidé sur lui pour les grandes pêcheries des mers voisines, pour la navigation aux Indes occidentales et en Europe.

Le Canada est la dernière province qui restait au pouvoir de l'Angleterre sur tout le continent américain; au moment que nous écrivons ces lignes, une insurrection vient d'éclater dans ces contrées, et d'après le caractère énergique et décidé des Canadiens; d'après la haine héréditaire et constante qu'ils portent à la domination anglaise, il est probable que ce pays proclamera et soutiendra son indépendance, et que le pavillon britannique ne flottera plus sur aucune partie de l'Amérique septentrionale.

CHAPITRE XX

Groënland.—Géographie.—Climat.—Histoire.—Stature;caractère;costumes;habitations.—Armes.—Navigation.—Mœurs.—Commerce. — Fêtes. — Religion. — Histoire naturelle.— Végétation. — Animaux.

La dernière terre de l'Amérique septentrionale, en remontant vers le pôle, est le Groënland, dont les limites ne sont pas encore fixées. On le croit toutefois détaché du continent.

Le Groënland est une des terres les plus désolées et les plus affreuses qui soient au monde; il est comme pétrifié dans les glaces. Rien de plus grandiose et de plus accablant que l'aspect de ces masses congelées, qui affectent les formes les plus bizarres, et qui, au besoin, auraient donné à l'homme des élémens d'architecture. Ici c'est une église avec son clocher gothique; là un château avec ses tourrelles; ailleurs, un vaisseau qui semble voguer sur cette mer immobile; partout ce sont des apparitions fantastiques, qui semblent avoir donné naissance à cette poésie des Sagas, née dans les glaces de l'Islande. Quand le printemps vient, ces blocs de glace, soulevés par le vent, se détachent, s'entrechoquent, se rejoignent, de manière

à ne laisser entre elles qu'un passage dangereux. Il est des glaces qui s'épaississent sur ce rocher, de manière à l'absorber et à le rendre invisible ; ces glaces qu'on peut nommer terrestres sont bleues, percées de fentes ou de cavités. Elles semblent d'une nature plus solide que les glaces flottantes, et comme elles, affectent mille formes gracieuses et bizarres. On y croit voir des arbres branchues et couverts de givre, des colonnes, des pérystiles, des arcs-de-triomphe, des palais avec leurs magnifiques façades, le tout orné de toutes les couleurs du prisme, par un soleil qui les fait briller en lumineuses facettes ; ces montagnes de glaces sont indestructibles ; ce qui en a fondu durant le jour gèle durant la nuit ; quelquefois pourtant la chaleur les détache et les fait changer de place. L'air qui s'y renferme les fait alors éclater comme des volcans qui rejettent toutes les substances étrangères.

Dépourvu de bois, le Groënlandais se sert de nombreux troncs flottés que la mer rejette sur ses grèves. Ce sont des aunes, des saules, des bouleaux, des trembles, des pins, des sapins ; on ne s ait d'où viennent ces bois et par quels courans ils sont jetés dans ces parages.

Le plus grand froid du Groënland est en janvier ; la mer est un chemin de glace ; et souvent, faute de pouvoir aller à la pêche, les Groënlandais meurent. L'été se compte depuis juin jusqu'à la la fin de septembre ; dans cet intervalle, le Groënland n'a point de

nuit. Le soleil reste bien caché trois heures environ ; mais les deux crépuscules se touchent. Pendant l'hiver, au contraire, ce pays a des nuits qu'éclaire seule la réfraction des glaces.

Les Groënlandais sont de petite taille; ils ont le visage large et plat, les joues rondes et potelées, quoique avec des pommettes saillantes ; les yeux petits et noirs, mais sans expression; un nez épaté, une bouche petite et ronde, la lèvre inférieure plus grosse que la lèvre supérieure. Leur teint est en général olivâtre, leurs cheveux sont noirs, épais et fort longs. Ils ont la barbe courte et rasée, les mains petites et charnues, les épaules larges, surtout les femmes. C'est une race courageuse, robuste, endurcie à la fatigue et capable de soulever des poids deux fois plus lourds que ceux que soulèverait un Européen. Leur caractère est plus railleur qu'il n'est jovial : contens de leur condition, ils ne voient rien au-dessus d'une pêche abondante. Le matin, un Groënlandais monte sur une éminence pour voir quel temps se prépare ; il en redescend serein si le temps est beau, triste s'il est nébuleux. Le soir, revenu de la pêche, il est causeur et bavard quand il n'a pas perdu la journée. Ce peuple vit de phoque, de saumon, de flétan, que l'on découpe en longues tranches. Le principal repas du Groënlandais est celui du soir, au moment du retour de la pêche; il y convie ses voisins, ou bien il leur envoie une portion du butin. Ses vêtemens sont chauds et nombreux. Il a pour se cou-

vrir des fourrures de toute espèce ; mais plus communément des peaux de phoque, dont il tourne en dehors le côté le plus rude. Les culottes et les bas sont de la même peau, les souliers d'un cuir noir, doux et préparé, sont attachés aux pieds avec des courroies qui passent au-dessous la plante. Les semelles rebordent de deux doigts, tant devant que derrière. Les personnes que le commerce met à leur aise portent maintenant des capes, des culottes et des bas de laine.

Les hommes ont les cheveux ras ; les femmes les relèvent sur la tête en les entrelaçant de verroteries. Le comble de la coquetterie c'est de porter sur le visage une broderie faite avec un fil noirci de fumée. On le leur passe entre cuir et chair de manière à former une sorte de tatouage.

Les Groënlandais ont des tentes d'été, des maisons d'hiver. Ces maisons, de la hauteur d'un homme, varient dans leur longueur de deux à quatre brasses. Elles sont construites d'ordinaire sur des endroits élevés et principalement sur une base de rocher. Une maison loge souvent plusieurs familles. Chacune d'elles a son feu alimenté par une pierre ollaire dont la mèche est une mousse fine ou quelquefois de l'amiante, et au-dessus est suspendue une chaudière, longue d'un pied, large de six pouces, destinée au repas de la famille.

C'est dans ces huttes que vivent les Groënlandais,

exempts de besoins et contens de leur pauvreté. Outre sa maison, chaque famille a sa tente, qui peut contenir vingt personnes. La tente est plus aérée, plus habitable pour un étranger, que la hutte, toujours enfumée et puante.

Les armes des Groënlandais étaient autrefois l'arc et les flèches ; aujourd'hui ils se servent de fusils. Leurs canots, fort bien construits, sont recouverts de cuirs fraîchement préparés et ramollis, dont on calfate les coutures avec de la graisse. Les petits bateaux, nommés *kaiak*, ont dix-huit pieds dans leur plus grande longueur, et dix-huit pouces dans leur plus grande profondeur. C'est dans cette frêle embarcation que le Groënlandais, avec son habit de pêche de couleur grise, affronte des tempêtes qui effraient un vaisseau. Il les dirige, au moyen de son aviron, avec une rapidité telle qu'elles peuvent faire vingt-quatre lieues par jour. Cet aviron est le salut du Groënlandais ; tant qu'il le tient, peu lui importe la vague : il la traverse comme ferait un poisson et surnage quand elle a passé. Il n'est point d'Européen qui se risquât dans un kaiak, même par une mer calme ; le Groënlandais le lance au large par les temps les plus épouvantables. Il est vrai que la vie de ces indigènes se passe presque toute au milieu des flots. A peine adultes, ils vont à la pêche du phoque, pêche terrible. Quand le pêcheur aperçoit un de ces amphibies, il s'en approche à la distance de quatre ou cinq brasses, et le harponne une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à

ce que mort s'en suive. Alors les femmes hâlent et tirent hors de l'eau le monstre marin.

Les mœurs des Groënlandais sont assez bizarres. Les mariages s'y négocient par de vieilles femmes ; puis quand la jeune fille résiste, après tous les préliminaires, on emploie une sorte de violence, et même les coups. Une fois mariée, elle oublie tout cela et devient bonne épouse. L'amour de leurs enfans distingue ces femmes. Elles les portent partout où elles vont et président à leur éducation première. A dix ans on donne un kaiak à l'enfant, et il se divertit à chasser et à pêcher sur la côte. La prise du premier phoque est l'occasion d'une fête de famille. Si à l'âge de dix ans il n'a rien pris, il demeure un objet de dédain, et passe à la pêche abandonnée aux femmes, celles des coquillages et des moules.

Le commerce du Groënland consiste en une grande foire, rendez-vous général de toutes les tribus et des Européens qui viennent traiter avec elles. Là les Groënlandais exposent leurs marchandises, et fixent leurs choix sur leurs objets d'échange. Les Indigènes du sud n'ont point de baleines, ceux du nord point de bois. Des bateaux de Groënlandais, dans lesquels s'entasse toute la famille, font des voyages de trois à quatre cent lieues pour aller vendre, à la baie de Disco, des cornes, des dents de poisson, des barbes, des côtes, des os de queue de baleine. Ils passent ainsi des années entières loin du lieu habituel de leur résidence. Le commerce important entre les in-

digènes et les étrangers consiste en peaux de renards et de phoques, et en huile d'animaux marins. Les Groënlandais reçoivent aujourd'hui non-seulement de l'argent en paiement, mais encore du papier monnaie.

Les Groënlandais ont quelques fêtes, par exemple, celle du soleil au solstice d'hiver. Ces fêtes consistent en festins où ils dévorent une énorme quantité de vivres et où ils dansent ensuite au ton d'un tambour. Le ménétrier accompagne quelquefois une chanson sur la pêche aux phoques. A la suite de la danse on vide les querelles et l'on termine la réjouissance par des chants. Il ne paraît pas qu'il existe parmi eux des lois proprement dites; l'usage en tient lieu.

Avant qu'on leur enseignât le Christianisme, ils ne semblent pas avoir eu une religion bien caractérisée. A peine reconnaissaient-ils quelques esprits supérieurs bons et mauvais.

L'histoire naturelle de cette contrée a aussi ses caractères spéciaux. La charpente de la contrée se compose d'une roche très-dure, dans laquelle on trouve le spath, le quartz, le grenat, le talc et d'autres substances hétérogènes. Dans ces montagnes l'amiante est très-commun.

La végétation est très-pauvre au Groënland. On a vainement essayé d'y naturaliser les céréales. Il croît dans les roches une espèce de jonc dont les Groënlandais font des paniers, et dans les graviers une

graminée qu'ils emploient contre l'humidité. La verdure la plus grande est celle de la mousse et celle d'un lichen qui se mange. Le genevrier, le sorbier, l'oseille, le capillaire, l'angélique, la grande et petite fougère, la scabieuse, la saxifrage, etc., se retrouvent aussi sur toute cette côte; mais la plante la plus commune et la plus utile est le cochléaria, remède souverain contre le scorbut.

Quant aux animaux, il faut citer le renne, qui est sauvage au Groënland.

Les plus forts rennes y sont de la grosseur d'une génisse. Quand ils ont le bois tendre, leur poil est comme une laine douce qui tombe bientôt; en automne l'animal engraisse.

Les renards gris ou bleus sont fort communs au Groënland, où ils vivent d'œufs et d'oiseaux, quelquefois de moules et de crabes. L'ours blanc habite aussi ces mers : sa chair blanche et grasse, est fort au gré des Groënlandais. Loin de craindre l'homme, l'ours blanc l'attaque, et, poursuivi, il plonge sous les bancs de glaces. Les Groënlandais le chassent avec leurs chiens.

CHAPITRE XXI.

Islande.—Géologie.—Poésies.—Figure.—Caractère.—Costumes. — Habitations. — Nourriture.—Population.—Division géographique. — Volcans. — Le mont Hekla. — Le Skaptefell. — Eaux minérales. — Température. —Végétation. — Animaux.

L'Islande, comme le Groënland, appartient à l'Amérique septentrionale. C'est la plus grande île de l'Océan arctique, située entre le Groënland et l'Europe; sa charpente est une vaste montagne, minée de cavités profondes, dans lesquelles sont entassés de grands dépôts de minéraux, de matières vitrifiées et bitumineuses. Vue de large, l'Islande se présente comme un cône court et écrasé, dont les sommets sont couverts de neiges éternelles, et dont les vallées présentent l'aspect d'un bouleversement. C'est un amas énorme de pierres et de rochers en éclat, aigus, quelquefois poreux et à demi-calcinés. Les fentes et les creux des rochers sont remplis d'un sable noir, rouge et blanc, ce qui donne au paysage un aspect dur et sévère. Cependant, encadrées au milieu de ces rochers, se révèlent des oasis charmantes, des vallées fertiles et délicieuses.

Un auteur islandais, Arngrin Jonas, raconte ainsi la découverte de l'Islande : Un certain Maddoc, allant aux îles de Fervë, fut jeté par une tempête sur la côte orientale de cette île, à laquelle il donnà le nom de Snœland; mais il ne s'y arrêta pas. Le premier qui y séjourna fut un nommé Gardar, suédois, qui y passa l'hiver de 864. A son tour, un pirate de Norwège, nommé Flouo, voulut la reconnaître ; il y parvint à l'aide de pigeons, qu'il lâchait par intervalles et dont il observait la direction. Abordé à la partie orientale de Gardars-Holm, Flouo y passa l'hiver, et donna à cette terre le nom d'Islande, qu'elle a conservé depuis.

Un autre norwégien, nommé Ingulfe, prit aussi asile sur cette terre, en 874, pour se soustraire au châtiment qui l'attendait comme meurtrier de deux grands seigneurs.

Ces divers émigrans semblent avoir trouvé l'Islande déjà peuplée. Une branche de la famille Scandinave y vivait de temps immémorial, avec ses mœurs, ses usages, sa poésie; ce qui donnerait à cette île, éthologiquement parlant, un caractère plus européen qu'américain.

Les Islandais ne tiennent, par aucun caractère du visage, aux informes Groënlandais. Quoique d'une stature médiocre, ils se rapprochent beaucoup des Norwégiens ; ils sont bien pris, bien conformés, quoique peu robustes. Les mariages ne sont pas féconds. Peu industrieux, mais doux et obligeans, ces

insulaires exercent l'hospitalité aussi généreusement que leurs moyens le leur permettent, la pêche et le soin de leurs troupeaux, voilà leurs principales occupations. Les hommes vont à la pêche toute l'année, et les femmes apprêtent le poisson. Il existe en outre une sorte d'industrie locale, les hommes préparent le cuir et exercent les arts mécaniques : comme les paysans du Jutland, ils manufacturent une espèce d'étoffe grossière, connue sous le nom de *wadmal*. Graves et religieux, ces indigènes ne font aucun acte de la vie, si peu important qu'il soit, sans se recommander à la protection divine.

Quand ils se réunissent, ils lisent leurs anciens *Sagas*, ou bien de nouveaux *Sagas*, composés par les jeunes poètes du pays; on chante ces Sagas, tantôt en alternant, tantôt à la ronde et en chœur. Le jeu d'échecs est fort en vague parmi eux, comme parmi les anciens Scandinaves, et ils tiennent à honneur d'y être déclarés fort habiles. Le vêtement des Islandais est des plus simples ; il se rapproche, pour les deux sexes, du costume de nos matelots ; les femmes portent des robes, des camisoles et des tabliers de drap ; elles ont à leurs doigts des bagnes d'or, d'argent ou de cuivre, selon l'état de leur fortune. Des étoffes plus amples et plus fines distinguent les plus riches; les plus pauvres sont vêtues de laine grossière, fabriquée dans le pays.

Pour la pêche, les hommes ont des habits de peau de mouton ou de veau, qu'ils endossent par-dessus

leurs habits ordinaires, et qu'ils ont soin de frotter avec du foie ou de la graisse de poisson, ce qui exale une odeur très-désagréable. Quant aux plus riches Islandais, ils se vêtissent et se meublent, autant que possible, comme en Danemark. Les logemens des indigènes sont ordinairement fort misérables : dans certains endroits, les maisons sont construites avec le bois que la mer jette sur la grève, et qu'ils combinent avec la lave et la mousse ; ils couvrent le faîte de gazon posé sur les solives, quelquefois aussi des côtes de baleines, plus durables et moins chères que le bois. La principale nourriture des Islandais consiste en poisson salé et en laitage ; la viande et le pain, quoique plus communs qu'autrefois, y sont encore rares; dix-huit mille tonnes de seigle sont consommées dans l'île. La boisson ordinaire est le *syre*, résidu du beurre battu, qu'ils font fermenter d'après une recette particulière. Quelquefois aussi on utilise, pour la nourriture, des plantes indigènes, comme *lichem islandicus*, dont un grand nombre d'habitans usent comme du pain.

La population actuelle de l'Islande ne va guère au-delà de quarante mille, âmes, la petite vérole y exerçant toujours de grands ravages ; dans le nombre on compte d'excellens ouvriers orfèvres, menuisiers, constructeurs, forgerons. Dans les professions libérales, l'Islande a aussi produit des hommes célèbres, parmi lesquels il faut citer Snorre, Sturleston, Sœmond, Thormodus Thorlacius, Arn-

grin Jonas, et plusieurs écrivains assez célèbres; il est du reste peu d'Islandais qui ne sachent lire et écrire. L'Islande possède des sociétés littéraires, dont quelques-unes ont publié des mémoires. Les paroisses ont commencé à former de petites bibliothèques, où les pères de famille viennent prendre des ouvrages de morale qu'ils lisent tout haut à la veillée du soir. L'histoire biblique et l'histoire candinave, la mythologie païenne et la révélation chrétienne, forment l'objet de leurs entretiens et quelquefois de leurs controverses. Parmi les ministres du pays, on en trouve beaucoup versés dans l'étude de la littérature grecque et romaine.

L'Islande se divise en trois baillages, ceux du sud, du nord, de l'est et l'ouest, avec trois chefs-lieux, *Reikiævig*, *Stapon* et *Madruval*. Reikiavig, capitale de la contrée, peut contenir cinq à six cents âmes de population. On y trouve pourtant un lycée, une école lancastrienne, une typographie où l'on imprime deux journaux; deux sociétés savantes, annexes de celle de Copenhague, fondations qui rappellent l'antique gloire du pays où les Seuldes (Trouvères du nord) chantaient leur poétiques Sagas, lorsque l'Europe était encore plongée dans la nuit de la barbarie. Les autres localités remarquables sont: *Lambhaus*, avec un observatoire; *Besselat Skalholt* et *Holum*.

Nous avons dit que l'Islande était, comme charpente géologique, un vaste rocher que pressent des glaces et que creusent des feux souterrains, une terre

dont les flancs bouillonnent, et dont la croûte extérieure est presque toujours congelée, phénomène terrible qui prend un caractère plus âpre encore par les configurations bizarres et tourmentées du rocher. Sur toute la surface de l'île, on distingue çà et là de vastes formations de lave qui se cristallise souvent en blocs basaltiques pareils à ceux de la fameuse *Chaussée-des-Géans*, en Irlande. Cette lave se répand parfois encore en longues coulées, ou bien elle se fige, dans l'intérieur des cavernes, en stalactics singulières. L'île renferme une dixaine de volcans, dont le plus célèbre, le mont Hékla, est situé dans la partie méridionale, à cinq quarts de lieues environ du rivage ; on estime son élévation à quatre mille huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer. En 1783, s'est révélé un autre volcan, celui de Skaptefell, qui a comblé tout un fleuve de pierres ponces et de laves ; un canton fertile fut alors changé en un désert de scories. Ce qui prouve encore le travail immense et souterrain de matières ignées, c'est l'apparition et la disparition subite d'îlots volcaniques, qui ont marqué quelques éruptions.

L'une des plus merveilleuses curiosités de l'île ce sont ses sources d'eau chaude, qui n'ont pas toutes le même degré de chaleur : les unes sont tièdes, et se nomment *laugar* (bains) ; les autres lancent à grand bruit des eaux bouillantes, et se nomment *hverer* (chaudières).

Le ciel de l'Islande n'offre pas moins de prodiges

queson sol. Tantôt, à travers une atmosphère remplie de petites particules glacées, le soleil et la terre s'agrandissent jusqu'à paraître doubles, et prennent des formes extraordinaires : tantôt l'aurore boréale se joue en mille reflets de couleurs diverses; partout enfin l'illusion du mirage crée des rivages et des mers imaginaires.

Autrefois le climat était assez tempéré pour permettre la culture des blés, qui fournissait alors aux besoins d'une population beaucoup plus considérable; mais il suffit d'un hiver rigoureux pour détruire, pendant une ou plusieurs années, tout espoir de récolte.

La végétation de l'Islande est celle de toutes les contrées polaires. On y voit l'*élymus arenarius*, en Islandais *melur*, espèce de blé sauvage qui donne une bonne farine; le *lichen* d'Islande, et plusieurs autres sortes de lichens qui servent à la nourriture. Comme la Norwège, l'Islande produit en outre des baies sauvages d'un goût exquis; le jardinage est fort répandu partout. Autrefois de vastes forets s'étendaient dans les vallées méridionales; une mauvaise économie les a dévastées : il y reste à peine aujourd'hui quelques bois de bouleaux et beaucoup de broussailles. Cette disette de bois est compensée et au-delà par les énormes quantités de pins et de sapins que la mer jette sur ces côtes.

Parmi les animaux, on ne compte, en fait d'espèces sauvages, que le renard, qui fournit de belles

fourrures grises ou bleues: Des ours blancs abordent par fois dans l'île; mais on a le plus grand soin de les détruite, et d'en empêcher la propagation. Parmi les oiseaux de l'Islande, il faut citer l'édredon (*anas mollissima*), recherché pour son duvet délicat; les faucons blancs de l'Islande sont aussi fort estimés. La mer offre de grandes ressources aux habitans: les saumons, les truites, les brochets fourmillent dans les eaux douces; les baleines, les cabillauds, les harengs, les phoques abondent dans la mer.

CHAPITRE XXII.

Amérique-Russe.—Nouvelle-Géorgie.—Nouvelle-Cornouailles. — Nouveau-Norfolk. — Nouvelle-Hanovre. — Climat.— Végétation. — Mœurs des Insulaires. — Partie insulaire de l'Amérique-Russe. — Partie continentale. — Archipel des îles Aléontiennes. — Population. —Mœurs.—Géologie.

Pour compléter le tableau de l'Amérique septentrionale, il ne reste plus qu'à résumer, à grands traits, la région littorale de l'ouest, et cette grande presqu'île connue sous le nom d'Amérique-Russe.

La région du nord-ouest, au-delà de la Colombia et de tout le territoire américain, se compose de pays presque inhabités, auxquels on a imposé les noms de

Nouvelle-Géorgie, Nouveau-Carnouailles, Nouveau-Norfolk et Nouvelle-Hanovre. Dans la Nouvelle-Géorgie, la terre la mieux observée est l'île Nootka, dont le climat doux et le sol excellent se prêteraient à toutes les cultures. La Nouvelle-Hanovre a aussi un beau territoire, sur lequel croissent des forêts de pins, d'érables et de bouleaux. Les côtes en sont âpres et tourmentées, et des cours d'eau rapide descendent du venant occidental des montagnes Rocheuses pour aller se jeter dans l'océan Pacifique. Les forêts ont des pins et des bouleaux dans leur zône la plus élevée, des cyprès, des cèdres, des aunes dans leurs parties les plus basses. Le panais sauvage croit en abondance autour des lacs, et ses racines fournissent une bonne nourriture.

Le Nouveau-Cornouailles est plus froid que les deux contrées dont on vient de parler. A partir du 53e degré de latitude, les montagnes se couvrent de neiges perpétuelles. Le littoral étale quelques forêts de pins, et au-dessous une végétation de framboisier, de cornouillers et de groseillers. On y a découvert des sources chaudes et une île entière d'ardoise. Sur les côtes s'échelonnent les archipels que Vancouver a nommés *Princesse-Charlotte*, *Amirauté*, prince de Galles, Georges III, et qui sont une annexe de l'Amérique-Russe. Quoique rocailleux, le sol y présente plusieurs crevasses, des lisières et de petites plaines, où s'élèvent de surperbes forêts de pins et d'autres arbres de haute futaie. Le

Nouveau-Norfolk, situé plus au nord encore, offre les mêmes caractères de terrain et de végétation.

Les indigènes de ces différentes contrées varient suivant les zônes. Ceux que l'on a trouvés dans les environs de Nootka se nomment *Wakash* : d'un corps musculeux et d'une taille au-dessus de l'ordinaire, ils ont les os du visage proéminens ; le nez, aplati à la base, présente de larges narrines et une pointe arrondie ; ils ont le front bas, les yeux petits et noirs, les lèvres épaisses et larges. Ils manquent en général de barbe, peut-être à cause de la pratique de l'épilation. Les sourcils sont fournis et droits ; les cheveux durs, lisses, noirs et flottans. Leurs vêtemens sont du lin grossier, des couvertures de peaux d'ours ou de loutres marins. Une espèce de tatouage en couleurs rouges, blanches et noires, leur couvre tout le corps. Leur équipage de guerre est fort bizarre. Ils s'affublent de morceaux de bois sculptés qu'ils posent sur leur front et qui simulent des têtes d'aigle, de loup ou de marsoin. Plusieurs familles s'entassent dans la même cabane que divisent des cloisons en bois. Leurs étoffes de laine sont assez bonnes et assez teintes. Ils sculptent des statues grossières, et construisent des pirogues légères et plates qui naviguent sans balancier. Pour la pêche ils ont une espèce de rame garnie de dents, avec laquelle ils accrochent le poisson, et des javelots composés d'une pièce d'os qui présente deux barbes pour harponner la baleine.

Les indigènes de la Nouvelle-Géorgie se rappro-

chent de ceux de Nootka et des tribus qui campent aux bouches de la Colombie. On retrouve encore dans ce rayon l'habitude d'aplatir les têtes aux nouveaux-nés. En général toutes ces tribus, têtes rondes ou têtes plates, sont d'un brun plus clair que les peuplades missouriennes.

Dans la Nouvelle-Hanovre, on a trouvé quelques traits de ressemblance entre les mœurs des insulaires et les mœurs des Taïtiens et des Tongas. Ces peuples sont d'une taille moyenne, forts et charnus; ils ont le visage rond, les pommettes saillantes, l'œil petit et d'une couleur grise mêlée de rouge. Leurs cheveux sont d'un brun foncé. Leurs habits sont fabriqués d'une espèce d'étoffe tirée de l'écorce du cèdre, enlacée quelquefois avec des peaux de loutres. Ils sont fort habiles sculpteurs. Les Indiens *Floud-Couss* ont des physionomies fort agréables : ils conservent les ossemens de leurs pères enfermés dans des caisses ou suspendus à des poteaux. Plus loin, dans l'archipel du Roi-Georges, les cheveux plus rudes semblent indiquer une tendance vers la race esquimaude. Les jeunes gens s'arrachent la barbe, les vieillards la laissent croître. Les femmes portent un ornement bizarre qui semble figurer deux bouches, et qui consiste dans un petit morceau de bois qu'elles font entrer de force dans les chairs au-dessous de la lèvre inférieure. Ces peuples sont les plus industrieux que l'on ait rencontrés sur ces parages : ils sont tanneurs, sculpteurs et peintres. Ils conser-

vent la tête des morts dans une espèce de sarcophage orné de pierres polies.

L'Amérique-Russe n'est, à proprement parler, qu'une suite de petits postes de chasseurs sibériens. Elle ressort aujourd'hui moins de l'empereur de Russie que d'une grande compagnie marchande, nommée compagnie d'Amérique, dont le siége est à Saint-Pétersbourg. L'origine de l'Amérique-Russe ne remonte qu'au siècle passé. Elle provient d'une réunion de marchands formée à Irkoustsk, sous la direction de Chelekhoff, lequel obtint de Paul Ier le monopole du commerce des pelleteries avec les îles Aléontiennes et l'Amérique-Russe. Ce fut ainsi et peu à peu que, après avoir épuisé les fourrures de l'archipel des Aléontes, on fonda la Nouvelle-Archangel dans l'archipel du Roi-Georges, et qu'ensuite on créa sur le continent des postes de chasseurs. l'Amérique-Russe a de la sorte deux parties, l'une insulaire, l'autre continentale.

La partie insulaire comprend les îles Koluches, habitées par les tribus de ce nom; l'archipel, ou plutôt le groupe du prince de Galles; l'archipel du duc d'Yorck, celui de l'Amirauté et celui du Roi-Georges, que les Russes nomment Baranoff. C'est sur la côte occidentale de cette dernière qu'est située la Nouvelle-Archangel, siége du gouverneur de l'Amérique-Russe et peuplée de 1,000 habitans. On y trouve des fortifications, des magasins, des casernes, une cale de construction. Toutes les habitations sont en

bois, et les principaux édifices dépendans de la compagnie Russe ont un aspect de propreté et même d'élégance. Les Russes de ces établissemens ont parfois des guerres à soutenir avec les Koluches qui, en 1805, ont détruit le premier poste fondé sur cette île. Ordinairement la marine impériale y entretient deux frégates et deux corvettes sur le pied de guerre. Outre ces forces militaires, la compagnie possède une quinzaine de navires de vingt à deux cents tonneaux. Les plus petits d'entre ces bâtimens sont employés à recueillir des fourrures sur les côtes; ils servent aussi à escorter les escadrilles de *cayouques*, qui vont à la pêche au nombre de cinquante ou soixante. Les bénéfices de ce commerce de pelleteries, dont le plus grand débouché est en Chine, ont considérablement diminué depuis ces dernières années. L'article le plus productif était la peau de loutre, qui varie de grandeur et de finesse suivant l'âge et la saison. Une belle peau de loutre allait jusqu'à cent piastres au commencement du siècle passé; aujourd'hui les plus parfaites ne vont guère au-delà de quinze piastres sur les marchés de cantons. Un voyageur russe, qui a visité ces établissemens en 1823, porte à 800,000 francs la valeur totale des fourrures qu'en tire l'empire moscovite.

Les autres îles russes sont celles de Tchalkha et le grand groupe de Kodiak. Ce groupe de Kodiak est peuplé d'indigènes robustes, actifs, au nombre de deux mille environ. Leurs habitations, moitié caver-

nes, moitié cabanes, sont adossées aux rochers. Les Russes emploient avec succès les Kodiaques à divers travaux. Leurs embarcations, nommées *cayouques*, sont l'un des produits les plus remarquables de leur industrie; elles sont en formes de navette, entièrement recouvertes en cuir percé d'un ou deux trous, qui ne laissent que le passage du corps des pêcheurs. Les productions végétales de l'île Kodiak sont le sureau, le groseiller, le framboisier et une foule de racines alimentares. L'intérieur est couvert d'une grande quantité de pins.

L'archipel des îles Aléontiennes est plus considérable encore. On nomme ainsi la chaîne des îles qui se développe entre la péninsule d'Alatska, en Amérique, et celle de Kamtschatka, en Asie. Les Russes la divisent en Aléontes, proprement dites, qui renferment l'île Bechring, sur laquelle ce célèbre navigateur fit naufrage; l'île Atton, la plus grande du groupe; l'île de Cuivre, et l'île Kiska; en îles Andréanow, remarquables par de nombreux volcans; enfin en îles des Renards, dont les principales sont Ounalachka et Ounimak, sur laquelle les Russes entretiennent une petite garnison. La population réunie de toutes ces îles est de deux mille âmes environ, autrefois elle était bien plus nombreuse. Ces peuples avaient alors des chefs, des lois, des mœurs, que les Russes ont peu à peu anéantis; aujourd'hui ils sont esclaves.

Ces Insulaires ont le tein brun et la taille mé-

diocre ; leur visage est rond, leur nez petit ; leurs yeux sont noirs ; leurs cheveux, également noirs, sont rudes et forts ; ils ont peu de barbe au menton, mais beaucoup sur la lèvre supérieure. La lèvre inférieure est percée, ainsi que les cartilages, et dans ces trous les naturels passent comme ornemens de petits os façonnés et de la verroterie. Les femmes ont des formes assez rondes ; elles se tatouent le menton, les bras et les joues, et fabriquent avec beaucoup d'art des nattes et des corbeilles ; les nattes servent en outre à fabriquer des rideaux, des siéges, des lits et des tentes. Leurs *baidares* ou pirogues sont travaillés avec art ; à travers leurs formes transparentes, on aperçoit les moindres mouvemens des rameurs. Ces insulaires sont livrés à des superstitions nombreuses. Quand ils veulent une femme, ils l'achètent du père et de la mère, et ils en prennent de la sorte autant qu'ils peuvent en nourrir ; s'ils trouvent que le marché ne vaut rien pour eux, ils rendent la femme aux parens, qui sont obligés de restituer une portion du prix. Ces indigènes embaument les cadavres, et une mère garde long-temps ainsi le corps de son enfant. Les restes des chefs et des hommes considérables ne sont point enterrés ; suspendus dans des hamacs, l'air les consume lentement ; cet usage se retrouve en Océanie. La langue de ces insulaires se rapproche de l'idiôme kourile. Le climat est plus humide qu'il n'est froid ; la neige ne fond qu'au mois de mai. Presque tous ces groupes présentent une suite de montagnes

fort élevées, composées de jaspe en partie vert et rouge, ou jaune avec des parties de jaspes transparentes. On trouve sur beaucoup de points des volcans et des sources d'eau chaude. Ces populations semblent en général peu sensibles au froid.

Les Insulaires se baignent par cinq et six degrés. Pendant l'hiver, on éprouve dans ces îles d'affreuses tempêtes : la mer se couvre alors de bancs de glaces, sur lesquels on aperçoit de temps à autre des ours blancs. Le *koltipi*, espèce de phoque, arrive dans ces archipels au mois d'avril en troupes considérables, y fait ses petits et s'en va au mois de septembre ; sa fourrure est très-recherchée. Ces îles fourmillent d'oiseaux de mer, dont les œufs servent à la nourriture des indigènes.

Les quadrupèdes sont les renards et les rats. La végétation se compose de pins, de mélèzes et de chênes, pour les groupes rapprochés de l'Amérique ; de saules rabougris, pour ce qui avoisine l'Asie.

CHAPITRE XXIII.

Voyage au Pôle et dans la partie boréale de l'Amérique.

Forbisher est le premier navigateur qui, en 1576 ouvrit la route aux exploitations boréales. Il aperçut l'Islande le 11 juillet, et continua à courir vers l'ouest. Le 20 du même mois, il vit le cap Elisabeth, et un détroit qu'il nomma le *détroit de Forbisher* ; ayant accosté ensuite une île qu'on nomma *Gabriel ;* il y hêla des canots de sauvages et y fit un prisonnier : c'était sans doute un Esquimau, « De grands cheveux noirs, dit la relation, une face large, un nez plat et un teint basané, lui donnaient beaucoup de ressemblance avec les Tartares. Ces sauvages, hommes et femmes, étaient vêtus de robes que nous prîmes pour des peaux de chiens marins. Les hommes avaient les joues et les oreilles tatouées en bleu ; les canots étaient de la même couleur que les robes. » Sur un autre point de l'île, Forbisher se vit enlever par les sauvages cinq hommes, qu'il fut forcé d'abandonner; il partit après avoir ramassé quelques pierres, que l'on prit à Londres pour du minéral d'or, ce qui détermina une nouvelle et malheureuse expédition de

quinze navires, qui retournèrent en Angleterre après n'avoir rencontré que des tempêtes sur les parages américains.

Après Forbisher vint, en 1582, Davis, navigateur habile et expérimenté; sa première découverte fut celle de la terre que l'on nomma la *Désolation*. Parvenu, par le 67e de latitude, dans une mer libre de glaces, il mouilla dans une belle baie et en face d'une montagne qu'il nomma *mont Raleigh*, parce qu'elle paraissait de couleur d'or. Une seconde expédition, en 1586, fut entravée par les glaces; enfin, dans un troisième voyage, il revit le mont Raleigh, reconnut les îles de Cumberland, et explora une portion du détroit qui a conservé le nom de *détroit de Davis*.

De retour en Angleterre, il ne cessa de dire jusqu'à sa mort, que ce détroit était la route qui devait offrir un passage vers les mers du nord-ouest.

A leur tour les Hollandais tentèrent des découvertes dans ces parages; mais, au rebours des Anglais, qui attaquaient le passage par le nord-ouest, les Hollandais l'attaquèrent par le nord-est; ce fut Guillaume Barentz qui dirigea l'entreprise. Une petite escadre sous ses ordres partit de l'île moscovite de Kildinn, se dirigea vers la Nouvelle-Zemble, accosta une île qui fut nommée l'*Amirauté*, mouilla dans la rade de Berenfort, où l'on tua un monstrueux ours blanc; reconnut, le 10 juillet, le groupe des Croix, et arriva au cap Nassau, d'où l'on retourna vers la Nouvelle-Zemble, à cause des glaces. On fit alors infructueu-

sement une chasse aux phoques ; après quoi la masse de la banquise augmentant toujours, les Hollandais relâchèrent encore au port Farine, où se reconnaissaient les traces du passage d'un équipage européen; puis ils remirent à la voile pour la Hollande. Barentz repartit, peu de temps après, avec Heemskerck et de Veer. Sept navires étaient destinés à cette expédition nouvelle; le 18 juillet 1797, elle était en vue du détroit de Nassau. Depuis le 70° de latitude jusqu'au détroit, on ne cessa point d'avancer au milieu des glaces, en vue de terres peuplées de Samoïèdes, et en rencontrant de temps à autre des barques montées par des Moscovites, barques qui revenaient du nord, chargées de dents, de morue et d'huile de baleine. Le 9 septembre, les glaces devenaient si épaisses, qu'il fallut retourner sur ses pas.

L'avortement de cette grande expédition ne découragea point la Hollande : une nouvelle expédition fut résolue, en 1596, sous les ordres de Heemskerck. Cette fois le navigateur découvrit le Spitzberg, qu'il prit pour le Groënland. En face de l'Ile-aux-Ours, l'expédition, composée de deux vaisseaux, se sépara : Cornelis Ryp chercha à gagner le nord; Barentz préféra courir au sud. Barentz revit le groupe des Croix, et fut pris, le 15 août, au milieu de bancs de glaces, en vue de l'île d'Orange, il fallut se décider à hiverner sur ce point. Ce fut seulement le 15 janvier que le froid diminua ; février, mars et avril furent tolérables; en mai, la mer se dégagea, et le 14 juin 1597,

après avoir un peu radoubé le navire, on put remettre à la voile. Le 16, on était à la hauteur de l'île d'Orange, où les glaces cernèrent de nouveau le bâtiment, et où le brave Barentz, enlevé à ses équipages par une fièvre lente, les laissa aux seuls ordres de Heemskerck. D'autres périls de banquise se reproduisirent les jours suivans, et on n'entra réellement dans les eaux libres que le 20 juillet. Pendant un mois on erra ainsi au hasard sur les côtes de la Laponie ; au bout de quelque temps, les Hollandais arrivèrent enfin à Kola, pays russe, où Cornelis Ryp, ayant éprouvé des misères à peu près pareilles aux leurs, les attendait depuis long-temps. Les débris de l'expédition retournèrent encore en Hollande.

En 1602, nous retrouvons les Anglais dans les voies des découvertes. Weymouth relève le cap Warwick, et remonte jusqu'au 70° ; Hudson, en 1607, réalise une série de travaux importans. Il remonte d'abord le Groënland, touche au Spitzberg, et pousse jusqu'au 82° ; l'année suivante, il reconnaît tout l'espace qui s'étend entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble. En 1609, dans une expédition demi-anglaise, demi-hollandaise, il remonte le cours du fleuve américain qui a gardé son nom, l'Hudson ; en 1610, eut lieu son voyage avec Coleburne. Le 15 juin, après des révoltes d'équipage mal comprimées, l'expédition revit la terre reconnue par Davis, et nommée Désolation; puis ce navigateur entra dans le détroit, et dans la vaste baie ou plutôt la mer qui a pris son nom. Après un

hiver passé sur les lieux, il allait remettre à la voile pour l'Angleterre, quand une nouvelle révolte éclata parmi l'équipage; on jeta le capitaine, son fils et six autres personnes dans une chaloupe, qui fut abandonnée sur l'eau.

Quelques recherches que l'on ait pu faire, on n'a point eu de nouvelles de ces malheureux; sans doute ils seront morts de froid et de misère.

L'expédition qui suvit, en 1613, plus célèbre encore, fut confiée à Bylet et au pilote Baffin, dont le nom est devenu populaire. Le 6 mai, Baffin reconnaissait le Groënland à l'est du cap Farewel, il pénétra ensuite entre les îles de la Résolution, et releva dans la mer d'Hudson par le 64e une île qu'il nomma l'*île du Moulin*.

Après avoir vainement tenté un passage par la mer d'Hudson, l'expédition revint en Angleterre. Alors on songea à une tentative nouvelle par le détroit de Davis. Baffin y entra le 14 mai; mais, arrivé par 72°, il commença à douter du passage, la marée ne montant pas au dessus de huit pieds. Par les 75° 40' les espérances de Baffin se ranimèrent : il doubla un beau cap qu'il nomma *Diggs*, et une anse dite *des Baleines*; puis il s'avança jusqu'à 78°. L'autre côté de la vaste baie qui porte son nom fut aussi reconnue par Baffin. Il ne s'arrêta que lorsqu'il eut de nouveau retrouvé les îles Cumberland à l'entrée du détroit de Baffin. Alors il reprit le chemin de l'Angleterre, après un beau voyage de découvertes. Sa pensée était qu'un

passage devait exister par le nord-ouest, mais non par le détroit de Davis.

Pendant quinze ans, la compagnie anglaise cessa de renouveler ses tentatives. Lucas Fox ne partit qu'en 1631 ; il entra dans le détroit d'Hudson et se borna à constater, par l'inspection des marées, que l'océan Atlantique ne pouvait pas être la cause efficiente des flux que l'on constatait dans les parages du Welcorne de Thomas-Rowe. James, compagnon de Lucas Fox, n'eut pas l'habileté de se dégager à temps des glaces, et il fut obligé d'hyverner sur l'île de Charleston.

Après des souffrances inouïs, il sortit de son impasse, visita la côte qui fait face à l'île de Marbre, et revint en Angleterre, déclarant qu'il ne croyait pas à l'existence d'un passage, ou que s'il en existait un, il devait être si mal situé qu'il y aurait peu d'avantage à le découvrir.

Ces expériences successives refroidirent la compagnie anglaise, et l'échec du danois Munk dans la mer d'Hudson ne fut pas de nature à la réveiller de son indifférence. La première expédition qui suit appartient aux colonies d'Amérique et aux négocians de Boston. Elle fut le résultat du naufrage des capitaines Wood et Flaves, qui furent surpris par les glaces sur une terre qu'ils estimèrent être la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble. Ensuite vient Behring, nom plus illustre, navigateur danois, qui reçut en plain sénat, et de la bouche même de Pierre-

le-Grand, ses instructions de voyage. Behring employa cinq ans à son expédition, ayant été obligé de se rendre par terre, avec tout son monde, à l'extrémité orientale de l'*Asie*, et d'y transporter tout ce qui était nécessaire pour y construire deux bâtimens propres à faire des recherches maritimes. Behring longea la côte du Kamtschatka jusqu'au 67° de latitude nord, et découvrit le dédroit qui porte son nom; mais des tempêtes affreuses empêchèrent qu'il ne poussât plus loin cette reconnaissance. Des Russes, embarqués à Okhotek en 1731, continuèrent ses découvertes, sans pouvoir cependant rien fixer sur le gisement du littoral arctique.

Quoique les Anglais se fussent refroidis, depuis les premières années du XVIIe siècle, sur ces recherches au pôle, par intervalles pourtant quelques navigateurs poussaient leurs explorations dans les mers boréales. Ainsi, en 1668, de Groseillers s'avança jusqu'àu 79° de longitude dans la mer de Baffin. Barlow, dont on n'eut point de nouvelles, semble à son tour avoir fait naufrage dans la baie d'Hudson. Après lui, Seroggs et Middleton se vouèrent à la recherche du mystérieux passage. Ce dernier alla dans le Wellcore, plus loin qu'aucun des navigateurs qui l'avaient précédé. Il découvrit la grande baie de Repulse, dans laquelle il s'était engagé comme étant le canal qui devait conduire à la mer arctique. Cependant l'esprit des découvertes, stimulé par Arthur Dobbs, avait alors repris faveur en Angleterre. Une souscription de dix

mille livres sterling fut ouverte et remplie en peu de temps. Deux vaisseaux partirent, sous la conduite de Moore Smith et d'Ellis, le 31 mai 1746. Le 8 juillet l'expédition était devant les îles de la Résolution, au milieu d'énormes glaces flottantes. On ne trouva la mer libre que devant l'île de Salysbury. Après avoir côtoyé, du 11 au 19 août, la terre qui est à l'est du Wellcome et reconnu l'île de Marbre, on comprit que la saison était trop avancée pour réaliser le grand objet de l'entreprise, et l'on résolut d'hyverner au Port-Nelson, malgré les mauvaises dispositions du gouvernement de ce poste. On chercha une anse près du fort York, afin d'y abriter les navires ; puis on construisit des huttes. Pour vivre, on chassa tant que le gibier parut, après quoi on eut recours aux provisions.

A la belle saison les travaux géographiques recommencèrent : pour mieux opérer les relevés des côtes, on avait construit une chaloupe dans laquelle s'embarquèrent les capitaines Moore et Ellis. Ce fut ainsi qu'ils purent reconnaître une foule d'îles ignorées avant eux, telles que Biby, Neary, John, et dresser une carte plus complète de la mer d'Hudson. Le 9 juillet ils visitèrent l'île des Morses, ainsi nommée à cause de la quantité de ces animaux que l'on y rencontre.

Ellis et Moore visitèrent ainsi Whale-Cove, l'île de Marbre, la baie de Banking et le cap Fry. Quelques jours après, les chaloupes de l'expédition découvri-

rent à leur tour et reconnurent le vaste enfoncement que l'on nomme détroit de Wager et qui leur parut être le passage vers l'autre mer.

Ellis continua ses recherches dans le Welcorne et essaya de gagner la baie Repulse de Middleton: Mais le mauvais temps contraria les travaux de la chaloupe, et des orages violens le forcèrent de regagner les vaisseaux. Le 21 août il fut reconnu qu'une plus longue croisière serait inutile et dangereuse, et l'on mit à la voile pour l'Angleterre.

L'expédition qui suivit fut d'une autre nature. La compagnie de la mer d'Hudson, qui s'était organisée pour le commerce des pelleteries, en fit les frais. Elle résolut un voyage par terre, et un employé de la compagnie, Hearne, en fut chargé.

Hearne prit avec lui quelques sauvages; et, après deux voyages inutiles et perdus, il en fit un troisième d'après les plans de Motonabbi, chef indien. Parti le 7 décembre, Hearne trouva le 1er janvier, sur la glace, le lac des Iles, sur le bord duquel campent ordinairement des Indiens; puis une foule d'autres lacs ou rivières jusqu'à l'arrivée sur le lac Cloveg.

Le 30 mai on était sur les bords du lac Pechou, avec une soixantaine d'Indiens qui se décidèrent à accompagner Hearne dans le seul but de pouvoir tuer quelques Esquimaux. Le 22 juillet, on était sur un bras du Congecathawchaga, où l'on fit usage pour la première fois des canaux que l'on avait con-

struits. Le 2 juillet on franchit les *Monts-Rocheux* à l'aide de guides indiens, et, sur l'autre versant, on trouva des bœufs musqués. Le 13 juillet, on était sur les bords du *River Copper's Mine* (fleuve de la mine de cuivre), que les indigènes avaient dépeint comme navigable pour un navire européen. Dans cet endroit, c'était un petit cour d'eau qui eût porté à peine un canot sauvage. En suivant son cours, Hearne parvint le premier de tous les voyageurs à l'embouchure de ce fleuve dans la mer Arctique, car, on ne pouvait pas s'y méprendre, c'était bien la mer. La marée laissait ses traces sur la glace, et l'eau était salée. Hearne vit aussi des phoques et des volées d'oiseaux de mer, preuves surabondantes de sa découverte.

Cette reconnaissance capitale étant faite, Hearne revint sur ses pas, vit en passant une des mines de cuivre qui ont donné leur nom à la rivière, et recueillit un morceau de ce métal. Au milieu de souffrances inouies, il cotoya le lac de la Pierre-Blanche, eut tour-à-tour des relations avec les Indiens-Cuivre, les Indiens-Chiens, et arriva avec son guide, Motonabbi, chez les Indiens du lac d'Atapeskow.

Depuis Hearne, Alexandre Makensie, autre agent de la compagnie du nord-ouest, dont le siége était au Canada, fut le seul qui explora ces contrées par la voie de terre, jusqu'au voyage du capitaine Franklin.

Franklin fut chargé en 1819 du soin de reconnaître la côte de l'océan Arctique, depuis les bouches de la

mine de cuivre jusqu'à l'extrémité orientale du continent.

Le 30 août ce voyageur arriva dans la mer d'Hudson, où il mouilla devant le fort York, et, le 9 septembre, il remontait déjà en canot, tiré à la cordelle, le courant rapide du Rayes-River, qui le conduisit au Steel-River, puis au Hill-River. Par une succession de petits cours d'eau, on arriva ainsi jusqu'aux lac Winnipeg dont on suivit la côte septentrionale pour atteindre le comptoir de Cumberland-House, fondé par Hearne. Dans les environs habitent des K'nitenaux et des Assiniboines, dont les mœurs ressemblent beaucoup à celles des Chippeways, adonnés à l'ivrognerie; ils aiment à se vêtir d'habits européens, quoique leur corps soit tatoué. Cumberland-House, quand Franklin y passa, avait deux postes, l'un ressortissant de la compagnie du Canada, l'autre de la compagnie de la mer d'Hudson. La Végétation du pays offre la sapinette blanche, arbre résineux; la sapinette rouge et noire; le bananier de Giléar et le pin de Jersey; le melèse, le bouleau à canots, l'aune, l'érable à sucre, l'orme, le frène, et le tuya. Les animaux sont l'élan et le renne, le bison, le cerf américain; les renards à fourrures, argentés, ardoisés, rouges et bleus; les loups gris, les loups noirs; l'oups gris, si redouté des Indiens : le volverenne, animal rusé; le lynx avec ses belles fourrures; la martre en magnifiques espèces; le castor, le pékani, la loutre et le rat musqué.

Après avoir parcouru une vaste étendue de terrain, le 18 juillet Franklin arriva au confluent du Copper-Mine dans l'océan Arctique. L'eau était verte, limpide, bien salée ; le rivage était couvert de bois flotté ; on vit des oiseaux aquatiques et des lagopèdes; des phoques se jouaient à l'embouchure du fleuve.

Pendant que ces voyages par terre s'accomplissaient, de nouvelles expéditions avaient lieu par mer. La première du capitaine Ross remonte à 1818. Ross pénétra jusqu'aux cap Dudleg-Diggs de Baffin, entre 75 et 76° de latitude, et reconnut que la côte, en s'éloignant, formait une grande baie remplie de baleines, de goélands et de macareux. Il vit des Esquimaux montés sur des traînaux attelés de chiens. Au nord du cap Dudleg-Diggs, la mer semblait moins obstruée de glaces. Cependant on en retrouva dans les baies de Wolstenholm, de Smith et de Jones. Partout on fut frappé de l'exactitude des observations de Baffin. Plus loin on se trouva en face du détroit de sir James Lamartes, dans lequel ce navigateur n'était point entré.

La mer était assez dégagée de glaces, le vent était favorable ; on y pénétra. La largeur du détroit était de cinquante milles. Cependant le 31 juin, après quelques recherches faites dans ce passage, Ross renonça à pousser plus loin, parce qu'on lui annonça la présence de la terre dans l'est. Il perdit ainsi l'honneur de cette découverte.

Cet honneur était réservé à Parry, lieutenant de

Ross, qui commandait l'*Alexandre*. Le 4 septembre, Parry coupa le 110e méridien à l'ouest de Greenwich par 74e 44'. Obligé d'yverner dans ces parages, le capitaine Parry sut, au milieu de cette vie étrange et nouvelle, entretenir parmi son équipage la discipline, l'ordre et la régularité.

On revit le soleil le 4 janvier, et le plus grand froid eut lieu le 14 février. Les vaisseaux ne furent guère dégagés que le 1er août, date à la quelle ils firent, de nouveau, route vers l'ouest, et parvinrent jusqu'au 113 46' de longitude ouest, point le plus avancé où l'on soit aujourd'hui parvenu; mais là se présenta une infranchissable barrière de glaces. Au sud, Parry constata l'existence d'une terre qu'il nomma *terre des Banks;* puis il reprit la route à l'est et rentra dans la mer de Baffin, après avoir séjourné onze mois dans ces mers polaires. On vit encore sur cette côte des Esquimaux; puis on cingla directement vers l'Angleterre.

La seconde exploration maritime du capitaine Ross fut entreprise dans le but de continuer les découvertes de Parry. Le 5 juillet, Ross entra dans le détroit de Davis, visita le port danois de Hosteinberg, pénétra dans le détroit de Lancaster, puis dans le canal du Prince Régent; et le 1er octobre, cerné entièrement par les glaces, il se décida à hyverner dans le port Félix par 60° 58' de latitude et 92° de longitude ouest de Greenwich.

Au retour de la belle saison, le capitaine Ross

voulut explorer par lui-même la terre qu'il avait nommé *Boothia Felix*. Il partit en traîneau dans le mois d'avril et découvrit des sites d'un pittoresque effrayant.

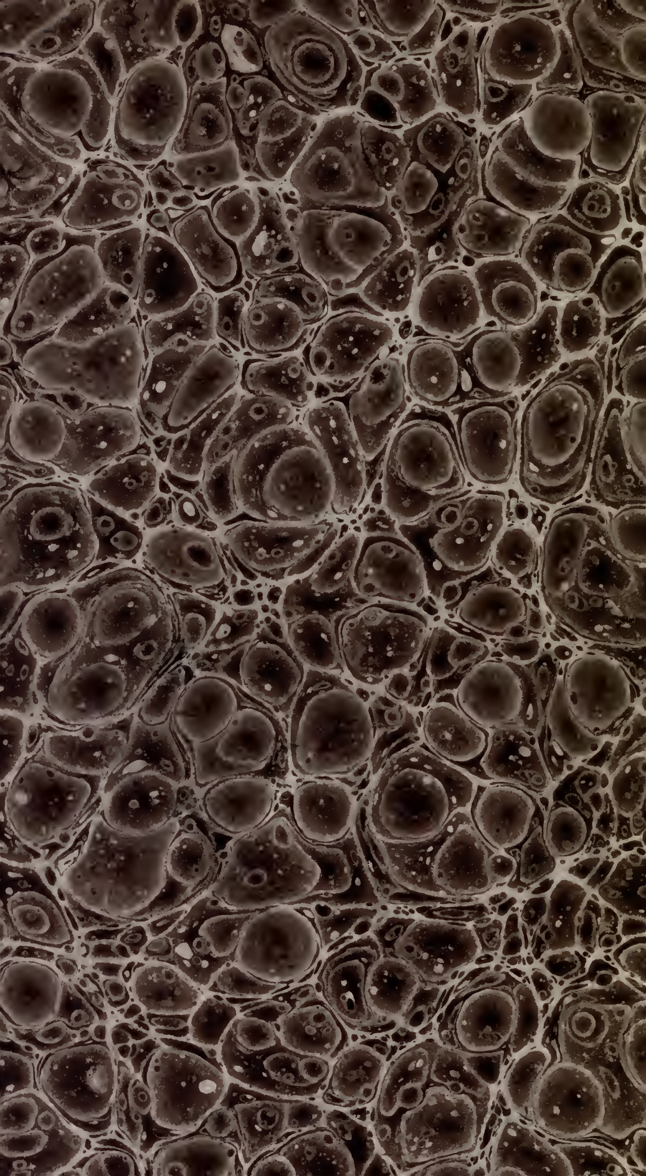
L'état des glaces ne permit pas de retourner cette année en Angleterre, et il fallut hyverner de nouveau dans un port que l'on nomma le *port de la Victoire*, parce que ce vaisseau y fut abandonné. Non moins malheureux l'année suivante, les Anglais passèrent la mauvaise saison sur la *plage de la Furie*. Ce fut le 26 août 1833 seulement que l'on put rejoindre avec un canot, seule embarcation disponible, le navire l'*Isabelle* de Hull, qui recueillit Ross et ses compagnons, et les ramena en Angleterre.

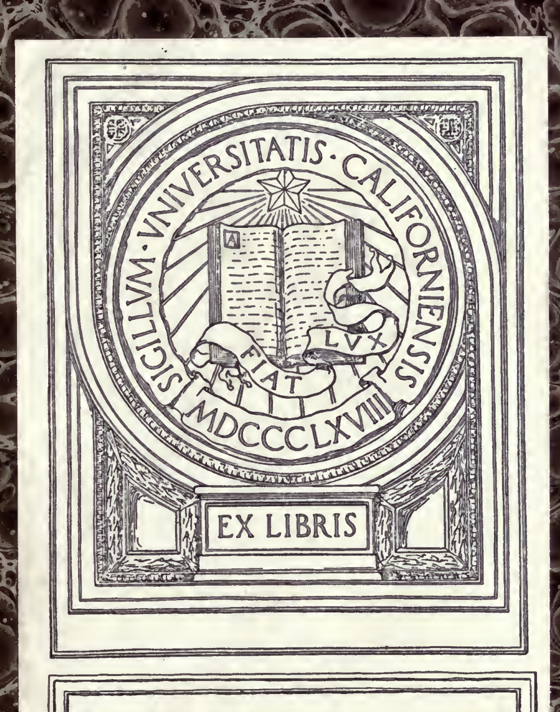
Depuis lors, aucun voyage n'a eu lieu dans le nord de l'Amérique, si ce n'est celui du capitaine Back, qui, envoyé en 1832, à la recherche du capitaine Ross, découvrit, au milieu de fatigues inouies, la rivière Thlion-i-Tenoh, et la suivit jusqu'à son embouchure dans l'océan Arctique. D'après ces découvertes successives, il est à croire qu'une communication existe entre les deux Océans. Mais sur quel point gît-elle, et quelle est sa nature ? Ce sont là des problèmes que l'avenir seul éclaircira.

FIN.

LIMOGES.—BARBOU FRERES, IMPR.-LIBR.

2-25




SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

